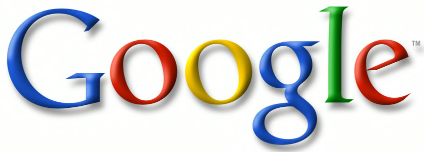
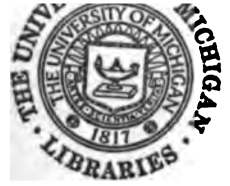


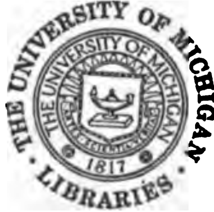



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817

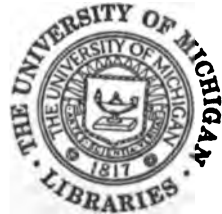

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817



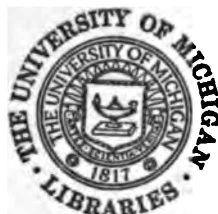









THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817






THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817






THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817

DE L'ORIGINE
DU LANGAGE

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber

DE L'ORIGINE

DU LANGAGE

PAR

ERNEST RENAN

MEMBRE DE L'INSTITUT

SIXIÈME ÉDITION



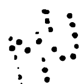
PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1883



PRÉFACE









PRÉFACE

L'essai que je réimprime en ce moment parut pour la première fois en 1848. Je m'étais proposé, en l'écrivant, d'appliquer à l'un des problèmes que d'ordinaire on essaie de résoudre par des considérations abstraites les résultats obtenus de notre temps par la science comparée des langues. C'est ce qui explique la façon un peu scolastique dont le problème y est posé, certaines allures qui rappellent plutôt la manière des

philosophes que celle des philologues, et l'union disparate peut-être des vieilles données de la psychologie et des nouvelles découvertes de la linguistique. Malgré l'inconvénient de ces sortes d'écrits, intermédiaires entre deux méthodes, et où deux classes de lecteurs trouvent tour à tour leurs habitudes dérangées, mon essai fut accueilli avec une indulgence qui m'encourage à le reproduire aujourd'hui, en y faisant quelques changements et de notables additions.

Le titre soulèvera peut-être les objections des personnes accoutumées à prendre la science par le côté positif, et qui ne voient jamais sans appréhension les études de fondation récente chercher à résoudre les problèmes légués par l'ancienne philosophie. Je suis bien aise de m'abriter à cet égard derrière l'autorité d'un des fondateurs de la philologie comparée, M. Jacob

Grimm. Dans un mémoire publié en 1852, sur le même sujet et sous le même titre que le mien[1], l'illustre linguiste s'est attaché à établir la possibilité de résoudre un tel problème d'une manière scientifique. Ainsi qu'il le fait remarquer, si le langage avait été conféré à l'homme comme un don céleste créé sans lui et hors de lui, la science n'aurait ni le droit ni le moyen d'en rechercher l'origine ; mais si le langage est l'œuvre de la nature humaine, s'il présente une marche et un développement réguliers, il est possible d'arriver par de légitimes inductions jusqu'à son berceau. On objectera peut-être l'exemple des botanistes et des zoologistes, qui bornent leur tâche à décrire les espèces actuellement existan-

[1] *Ueber den Ursprung der Sprache*, Berlin, Dümmler, 1852 (tiré des Mémoires de l'Académie de Berlin pour 1851) p. 10 et suiv. et p. 54-55.

tes, et s'abstiennent de disserter sur leur origine. Sans examiner si le problème de la formation des espèces est étranger à la science — je pense, pour ma part, que l'interdiction dont l'histoire naturelle semble l'avoir frappé tient à la timidité des méthodes, à l'absence d'une expérimentation régulière et au peu d'esprit philosophique de la plupart des naturalistes, — maintenons du moins ce principe essentiel, que nulle parité ne saurait être établie entre la question de l'origine des espèces vivantes et celle de l'origine du langage. Depuis l'époque où elles sont devenues l'objet d'une observation suivie, les espèces de plantes et d'animaux n'ont presque pas d'histoire : pour prendre les termes de la scolastique, on les étudie dans leur *esse*, non dans leur *fieri*. Il n'en est pas de même du langage : le langage ne doit point être comparé à l'espèce, immuable par son es-

sence, mais à l'individu, qui se renouvelle sans cesse. La loi de son développement est une courbe dont la plus grande partie se déroule dans l'inconnu, mais dont nous apercevons une fraction assez considérable pour qu'il soit possible d'en assigner l'équation et d'en découvrir le foyer.

Si quelque chose, du reste, m'a encouragé à présenter de nouveau au public un essai dont je connais les imperfections, ç'a été de trouver une entière conformité entre les vues qui y sont exprimées et celles du savant philologue que je nommais tout à l'heure. Le mémoire de M. Grimm est d'accord avec le mien sur tous les points essentiels. L'objet principal que s'y propose l'auteur est de réfuter une thèse que j'ai moins longuement combattue, parce que je la crois par son principe même en dehors du terrain scientifique,

la thèse de la révélation du langage. Jamais on ne l'a fait avec autant de force et de développement[1]. J'avoue même que M. Grimm me paraît aller un peu trop loin dans sa réaction contre l'hypothèse théologique. Certes, il est impossible d'admettre en aucune mesure la révélation du langage comme l'entendait M. de Bonald, par exemple ; mais M. Grimm emploie des expressions si fortes pour présenter le langage comme l'œuvre de l'homme[2], qu'on serait tenté de le ranger parmi les partisans de l'invention libre et réfléchie. Non-seulement il ne veut reconnaître dans le langage rien d'inné ni d'imposé à l'homme; mais il y découvre un progrès artificiel, résultant de l'expérience et du temps. Il croit volontiers à

[1] Voir, en particulier, p. 12 et suiv., p. 23 et suiv.

[2] Ein menschliches, in unsrer Geschichte und Freiheit beruhendes, nicht plœtzlich sondern stufenweise zu Stande gebrachtes Werk (page 12).

un état monosyllabique et sans flexions, où le matériel de la langue se serait borné à *quelques centaines de racines*[1]. La formation des flexions lui paraît un second moment dans l'histoire du langage; les flexions sont toutes pour lui des mots exprimant des idées sensibles, qui se sont agglutinés à la fin des radicaux, et ont perdu leur sens primitif pour ne plus être que de simples indices de rapports[2]. Il compte ainsi trois âges dans le développement du langage : — un premier âge de simplicité et de pauvreté, dont le chinois nous présente encore les traits essentiels; — un second âge, qui fut celui des flexions synthétiques, où les relations des idées étaient exprimées par des mots parasites attachés à la suite du radical et ne faisant qu'un avec lui, comme cela

[1] Page 37 et suiv., 41, 47.
[2] Page 38-39, 45.

a lieu en sanscrit, en grec, en latin;—un troisième âge, où le peuple, incapable d'observer une grammaire aussi savante, brise l'unité du mot fléchi, et préfère l'arrangement inverse des parties de l'expression. Dans le second âge, le mot vide, qui sert d'expression aux rapports, a produit la flexion en se rangeant à la suite du radical; maintenant la flexion tombe, et la particule se place comme un mot distinct devant le terme qu'elle modifie : ainsi procèdent les langues romanes et les langues analytiques en général.

Je suis pleinement d'accord avec M. Grimm sur le second et le troisième des états qu'il essaie de caractériser : la marche depuis longtemps constatée de la synthèse à l'analyse est l'un des principes qui servent de base à mon essai. Quant au premier état monosyllabique, où les mots se seraient en quelque sorte juxtaposés sans ciment,

il m'est impossible de l'admettre. M. Grimm reconnaît avec tous les linguistes que plus on remonte dans l'histoire des langues, plus on les trouve synthétiques, riches et compliquées ; mais il se refuse à suivre l'induction jusqu'au bout. Au lieu de conclure de cette progression que le langage primitif, si nous pouvions le connaître, serait l'exubérance même, il s'arrête et suppose avant la période synthétique une période d'enfance, dont aucun fait positif ne prouve la réalité. Je ne pense pas qu'il soit permis d'échapper ainsi aux analogies : l'esprit humain n'a pas de ces brusques revirements ; ses lois s'exercent d'une manière continue. La marche des langues vers l'analyse correspond à la marche de l'esprit humain vers une réflexion de plus en plus claire ; cette tendance commune de l'esprit humain et du langage a existé dès le premier jour : c'est donc

au premier jour qu'il faut placer le plus haut degré de synthèse. J'admets avec M. Bopp et M. Grimm que la plupart des flexions (il serait téméraire de dire toutes) doivent leur origine à des particules qui se sont attachées à la fin des mots[1]; mais on n'est point autorisé à conclure de là qu'à une certaine époque cette agglutination n'avait pas encore lieu. L'opération par laquelle nous séparons les particules du radical est une analyse purement logique : il est probable que dans le langage de l'homme primitif, ainsi que cela a lieu dans celui de l'enfant, l'expression de la pensée se produisait comme un ensemble et sous la forme d'une riche complexité.

Ce qui amène si souvent les linguistes à envisager le monosyllabisme élémentaire des Chinois

[1] Voir sur ce sujet un très-bon article de M. Benfey dans l'*Allgemeine Monatsschrift* de Kiel, janv. et oct. 1854.

comme l'état primitif de toutes les langues, c'est le penchant qui nous porte à regarder la simplicité comme l'indice d'un état d'enfance ou du moins comme le caractère d'une haute antiquité. Mais c'est là une erreur dont la philologie doit se garder. Le chinois, tout monosyllabique qu'il est, a servi d'organe à une civilisation très-développée : au contraire, les langues des sauvages de l'Amérique, celles des habitants de l'Afrique centrale et méridionale, qui commencent à fournir à la science des révélations inattendues, offrent une richesse grammaticale vraiment surprenante[1]. D'après l'hypothèse de M. Grimm, il faudrait supposer chez ces derniers peuples un puissant effort qui, à une certaine époque, les aurait fait sortir de l'enfance pour passer à la réflexion. Le système

[1] Cf. Pott, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen* (Lemgo et Detmold, 1856), p. 86 et suiv.

grammatical des Hottentots étant beaucoup plus avancé que celui des Chinois, on devrait admettre que les Hottentots ont fait plus de pas que les Chinois dans la voie du développement intellectuel, et sont plus loin de leur état primitif. C'est là une conséquence impossible à soutenir. Les races sauvages sont toujours restées en dehors des révolutions fécondes qui sont le signe de noblesse des peuples civilisés : si elles eussent été une seule fois capables d'un effort décisif, elles ne seraient pas maintenant si radicalement impuissantes pour toute organisation et tout progrès.

Chaque famille de langues a sa marche tracée non par une loi absolue et identique pour toutes, mais par les nécessités de sa structure intime et de son génie. Les langues qui ont été monosyllabiques à l'origine, c'est-à-dire les langues de l'Asie

orientale, n'ont jamais perdu l'empreinte de leur état natif. Quelques-unes de ces langues, telles que le tibétain, le barman et certaines langues de la péninsule transgangétique, ont effectué un véritable progrès vers le polysyllabisme grammatical; mais un abîme les sépare encore des langues vraiment grammaticales. On sent que si jamais les langues indo-européennes ou les langues sémitiques avaient traversé un pareil état, elles n'auraient pas su mieux que les idiomes dont nous venons de parler arriver à la grammaire, et surtout qu'elles n'auraient point atteint le degré de flexibilité grammaticale où nous les voyons parvenues dès la plus haute antiquité. En général, M. Grimm paraît avoir composé son essai uniquement en vue des langues indo-européennes, dont il a lui-même tant contribué à dresser la théorie générale. S'il avait plus étendu le cercle de ses com-

paraisons, il serait, je crois, arrivé à des vues moins systématiques et moins absolues.

Je persiste donc, après dix ans de nouvelles études, à envisager le langage comme formé d'un seul coup, et comme sorti instantanément du génie de chaque race. Des restrictions sont nécessaires pour qu'une telle formule ne soit point entendue d'une manière erronée, et ces restrictions, je les indiquerai tout à l'heure; mais le principe lui-même me paraît vrai dans sa généralité. Bien qu'arrivé peu à peu à la pleine évolution de toutes ses puissances, le langage fut intégralement constitué dès le premier jour; de même que, dans le bouton de fleur, la fleur est tout entière avec ses parties essentielles, quoique ces parties soient loin d'avoir atteint leur complet épanouissement.

Un fait semble contredire l'opinion que je

viens d'exposer, et m'oblige d'abord à entrer dans quelques explications. Nous voyons parfois de grandes familles humaines parler des langues entièrement dissemblables, bien qu'on ne remarque entre elles, au point de vue physiologique, aucune différence fondamentale. Ainsi l'anthropologie n'aurait point été amenée à la distinction des peuples indo-européens et des peuples sémitiques, si l'étude des langues n'avait démontré que l'hébreu, le syriaque, l'arabe d'une part, le sanscrit, le grec, les langues germaniques, etc., d'autre part, constituent deux ensembles irréductibles[1]. L'hypothèse la plus naturelle qui se présente pour expliquer un tel phénomène est de supposer qu'une race unique, sortie d'un même berceau, s'est scindée en deux branches

[1] Voir mon *Histoire générale des langues sémitiques*, l. V, c. II.

avant de posséder un langage définitif. Ce qui semble confirmer cette hypothèse, c'est que les deux systèmes de langues dont nous parlons, quoique tout à fait distincts, ne laissent pas d'offrir un certain air de famille, à peu près comme deux jumeaux qui auraient grandi à une petite distance l'un de l'autre, puis se seraient séparés tout à fait vers l'âge de quatre ou cinq ans[1]. Le langage apparaît ainsi comme un second moment dans l'existence de l'humanité, et on est amené malgré soi à admettre une période où les

[1] M. Littré (*Revue des Deux Mondes*, 1er *juillet* 1857) a récemment élevé des doutes sur la légitimité d'une pareille hypothèse. « Le langage, dit-il, résulte de deux éléments, les aptitudes de l'esprit humain et le spectacle de la nature. Il suit de là que deux groupes d'hommes appartenant à une même race et habitant un même lieu ne peuvent pas avoir un langage de caractère dissemblable, puisque l'aptitude qui perçoit les impressions et les impressions qui mettent en jeu l'aptitude sont identiques. » Je ne puis adopter ce raisonnement. Deux frères, créant le langage à un quart de lieue l'un de l'autre et sans contact, le créeraient très-différent : il y a en effet dans le langage, indépendamment des deux éléments

Ariens et les Sémites vivaient ensemble sans langage régulier, ou tout au plus avec le germe rudimentaire de ce qui est devenu plus tard le système indo-européen et le système sémitique.

Assurément c'est là une induction dont il faut tenir grand compte. Lorsqu'on se hasarde à parler des premiers jours de l'humanité, rien ne doit être entendu à la lettre : cette expression de *premiers jours* n'est elle-même qu'une métaphore pour désigner un état plus ou moins long durant lequel s'accomplit le mystère de l'apparition de la conscience. Les formules générales qu'on em-

très-bien signalés par M. Littré, une part de volonté libre et de latitude qui suffit pour amener d'énormes diversités. Le langage n'est nécessaire que dans ses lois essentielles; tout y a eu sa raison, mais cette raison n'a jamais été exclusive. L'Arien primitif a eu un motif pour appeler le frère *bhratr* ou *fratr*, et le Sémite pour l'appeler *ah* : peut-on dire que cette différence résulte ou des aptitudes différentes de leur esprit, ou du spectacle extérieur? Chaque objet, les circonstances restant les mêmes, a été susceptible d'une foule de dénominations; le choix qui a été fait de l'une d'elles tient à des causes impossibles à saisir.

ploie pour expliquer les phénomènes primitifs ne doivent point faire illusion sur ce qu'il y eut de particulier et presque de fortuit dans ces phénomènes. Quelques jours, quelques heures furent alors décisives : deux tribus sœurs, habitant sur les versants opposés de la même montagne, purent devenir la souche de deux races, et imposer par la création de deux grammaires différentes leur individualité aux générations futures. La seule chose qui me semble incontestable, c'est que l'invention du langage ne fut point le résultat d'un long tâtonnement, mais d'une intuition primitive, qui révéla à chaque race la coupe générale de son discours et le grand compromis qu'elle dut prendre une fois pour toutes avec sa pensée.

C'est sous des réserves analogues que je crois devoir maintenir comme trait essentiel du déve-

loppement initial du langage l'absence de toute réflexion, la spontanéité. L'explication qui est nécessaire pour conserver à ce mot toute sa vérité ne s'applique pas seulement au langage; elle doit être rappelée toutes les fois qu'il s'agit des œuvres primitives de l'humanité. Un des progrès les plus importants accomplis par la critique en notre siècle c'est d'avoir entrevu le caractère impersonnel des grandes créations de la haute antiquité. On ne parle plus d'Homère comme d'un écrivain composant artificiellement les deux poëmes qui portent son nom; de Lycurgue, comme d'un législateur dressant, de son autorité privée, le Code que par d'habiles stratagèmes il aurait réussi à rendre obligatoire à tout jamais. L'Iliade et l'Odyssée sont pour nous l'expression pure du génie de la Grèce héroïque; les lois de Lycurgue sont les anciennes institutions do-

riennes, amenées à un degré extraordinaire de conséquence et de ténacité. C'est là une rectification considérable apportée aux idées de l'ancienne école. Mais il faut, d'un autre côté, se garder de prendre à la lettre les formules un peu vagues qu'on s'est habitué à employer pour ces sortes de sujets. L'œuvre spontanée est l'œuvre de la foule, parce que les sentiments de tous s'y expriment; mais ces sentiments ont eu un individu pour interprète. Il y a eu un Lycurgue, il y a eu un Homère[1]; mais le premier n'a fait

[1] Ou du moins un rédacteur des poëmes homériques, quel qu'ait été son nom. J'incline à croire que le nom d'*Ομηρος* est un nom générique pour désigner un recueil de poésie ou le compilateur de ce recueil. M. Holtzmann en a rapproché, d'une manière conjecturale il est vrai, le sanscrit *Samâsa*, qui désigne un certain genre d'exposition des fables antiques par opposition au *Vyâsa* : on sait que ce second mot est devenu dans la tradition indienne un personnage avec une légende développée. Cf. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* de Kuhn, t. I, p. 483 et suiv. Il est difficile en tous cas, et les anciens l'avaient déjà aperçu, de méconnaître dans la première syllabe du nom d'Homère le radical *ὀμ* (*ὀμός*, *ὀμοῦ*, sanscr. *sama*), qui mène à l'idée de compilation. V. Pott. *Etym. Forsch.* II, p. 260.

que consacrer en un système plus rigoureux les anciennes lois de sa nation ; le second n'a fait que donner un corps aux inspirations de l'antique muse hellénique. De part ni d'autre il n'y a eu invention personnelle, comme chez Virgile ou chez les législateurs des époques philosophiques. Les poésies populaires elles-mêmes, qui sont si essentiellement anonymes, ont toujours eu un auteur; seulement, cet auteur n'ayant point laissé la trace de son individualité, on peut dire avec justesse qu'elles sont l'œuvre de tous. La personne du poëte primitif est de même un fait secondaire, puisque le poëte aux époques spontanées ne se met pas dans ses œuvres, et que la beauté de ses chants est indépendante de lui. On peut dire que de pareilles productions sont anonymes, même lorsqu'on connaît les syllabes du nom de l'auteur. Nous savons les auteurs ou du

moins les familles auxquelles appartient chacun des hymnes du Rig-Véda, et pourtant ces hymnes peuvent compter au nombre des créations les plus impersonnelles qui existent.

Il en faut dire autant du langage. Plus on pénétrera dans la connaissance de la haute antiquité des peuples ariens et sémitiques, plus on verra se dessiner dans l'apparente uniformité du monde primitif des figures de sages, d'initiateurs, de prophètes sans nom, auxquels les lois, les mœurs, les institutions de la vie civile et religieuse, les poésies sacrées se rattacheront comme à leurs inspirateurs. Derrière le langage, on verra de même le *Richi*, le sage primitif, interprète du génie de sa race; on reconnaîtra l'influence de certaines corporations, de certaines familles privilégiées ; on trouvera l'école remontant presque à l'origine du monde. Ce qui paraît l'œuvre

de tous a été en réalité l'œuvre d'un petit nombre, en qui se personnifiait l'esprit de tous. Il est certain qu'on ne comprend pas l'organisation du langage sans une action d'hommes d'élite, exerçant une certaine autorité autour d'eux et capables d'imposer aux autres ce qu'ils croyaient le meilleur. L'aristocratie des sages fut la loi de l'humanité naissante; le levain qui a produit la civilisation a pu fermenter d'abord dans un nombre presque imperceptible de têtes prédestinées.

Une observation, dont le germe appartient à M. Grimm[1], nous met sur la trace de la part diverse que les individus ont pu avoir, selon leur nature ou leur aptitude, dans la formation du langage. Plus les langues sont anciennes, plus la

[1] Mém. cité, p. 35.

distinction des flexions féminines et masculines y est marquée : rien ne le prouve mieux que le penchant, inexplicable pour nous, qui porta les peuples primitifs à supposer un sexe à tous les êtres, même inanimés. Une langue formée de nos jours supprimerait le genre en dehors des cas où il est question de l'homme ou de la femme, et même alors pourrait très-bien s'en passer : l'anglais est arrivé sous ce rapport au plus haut degré de simplification, et il est surprenant que le français, en abandonnant des mécanismes plus importants du latin, n'ait pas laissé tomber celui dont nous parlons. M. Grimm conclut de là que les femmes durent exercer dans la création du langage une action distincte de celle des hommes. La vie extérieure des femmes, que la civilisation tend à rapprocher de plus en plus de celle des hommes, en était à l'origine totalement séparée,

et une réunion de femmes était très-différente sous le rapport intellectuel d'une réunion d'hommes. De nos jours, le pronom et le verbe n'ayant conservé à la première personne, dans la plupart des langues, aucune trace de genre, le langage d'une femme ne diffère grammaticalement de celui d'un homme que par le genre des adjectifs et des participes qu'elle emploie en parlant d'elle-même. Mais à l'origine la différence dut être bien plus forte, ainsi que cela a lieu encore dans certains pays de l'Afrique. Pour que l'homme en s'adressant à la femme ou en parlant de la femme se soit cru obligé d'employer des flexions particulières, il faut que la femme ait commencé par avoir certaines flexions à son usage. Or, si la femme employa tout d'abord certaines flexions de préférence à d'autres, et provoqua ces flexions chez ceux qui lui parlaient, c'est

qu'elles étaient plus conformes à ses habitudes de prononciation et aux sentiments que sa vue faisait naître. C'est ainsi que dans les drames hindous les hommes parlent sanscrit et les fem- prâkrit. Si l'*a* et l'*i* sont les voyelles caractéristiques du féminin dans toutes les langues, c'est sans doute parce que ces voyelles sont mieux accommodées que les sons virils *o* et *ou* à l'organe féminin. Un commentateur indien expliquant le v. 10 du livre III de Manou, où il est commandé de donner aux femmes des noms agréables et qui ne signifient rien que de doux, recommande en particulier de faire en sorte que ces noms renferment beaucoup d'*a*.

Cet exemple me paraît propre à faire comprendre comment, dans le travail complexe du langage, les divers instincts, et, si j'ose le dire, les diverses classes de l'humanité ont eu leur part d'influence.

L'unité du langage est comme celle de l'humanité elle-même, la résultante d'éléments très-divers ; et pourtant, à n'envisager que l'ensemble, il est permis d'appeler cette résultante une œuvre indivise et spontanée. De même que, dans les créations du génie, l'élaboration pénible des détails est dissimulée par l'inspiration générale qui fait vivre le tout, si bien que les personnes peu familiarisées avec l'art d'écrire sont tentées de prendre pour des productions faciles et coulées d'un seul trait les œuvres qui ont coûté le plus d'efforts et de combinaisons ; de même, l'entière spontanéité de l'apparition du langage n'exclut pas les essais obscurs, les retouches, la coopération de plusieurs. Si nous avions assisté à la composition des poëmes homériques, que de tâtonnements et de ratures n'y apercevrions-nous pas ! Cela empêche-t-il les poëmes homériques d'être

les types les plus parfaits de la poésie spontanée?

Il me reste à dire quelques mots des autres écrits qui ont paru sur le sujet qui m'occupe depuis l'époque où fut publié le présent essai.

Un jeune savant de Berlin, doué d'une grande activité d'esprit, M. Steinthal, s'est occupé dans ces dernières années du problème de l'origine du langage avec beaucoup de suite et de résolution[1]. L'auteur paraît plus porté vers les considérations abstraites et purement psychologiques que vers les recherches d'histoire et de philologie : ses aperçus s'évanouissent parfois à force de subtilité et de formalisme. J'en reproduirai

[1] *Der Ursprung der Sprache* (Berlin, 1851). Dans cet opuscule, l'auteur s'est surtout proposé de comparer les vues de Herder et de Hamann à celles de G. de Humboldt, afin de montrer la supériorité de ce dernier. L'exposé complet de son opinion se lit dans *Grammatik, Logik und Psychologie* (Berlin, 1855), p. 226-340. On peut lire du même auteur *Die Classification der Sprachen dargestellt als die Entwickelung der Sprachidee* (Berlin, 1850) et deux articles dans les *Wissenschaftliche Beilage der Leipziger Zeitung*, 23 et 27 nov. 1856.

cependant l'ensemble en me servant autant que possible des expressions mêmes de l'auteur.

M. Steinthal pense comme nous que le langage n'a pas été créé de dessein prémédité, avec une conscience distincte de la fin et des moyens, mais qu'il naît dans l'âme, à un certain degré du développement de la vie psychologique, d'une manière nécessaire et pour ainsi dire aveugle[1]. Le moment où le langage sort ainsi de l'âme humaine et apparaît au jour constitue une époque dans le développement de la vie de l'esprit; c'est le moment où les intuitions (*Anschauungen*) se changent en idées (*Vorstellungen*). Les choses apparaissent d'abord à l'esprit dans la complexité même du réel; l'abstraction est inconnue à l'homme primitif. Le langage apparaît lorsque l'analyse se fait jour dans l'âme et cherche à

[1] *Der Ursprung der Sprache*, p. 17 et suiv.

disséquer l'intuition totale en ses divers éléments. A la vue, par exemple, d'un cheval au galop, d'une plaine blanche de neige, l'homme se forma d'abord une image indivise : la course et le cheval ne faisaient qu'un ; la neige et la blancheur étaient inséparables. Mais par le langage l'acte de la course fut distingué de l'être qui court, la couleur fut séparée de la chose colorée. Chacun de ces deux éléments se trouva fixé dans un mot isolé, et le mot désigna ainsi un démembrement de l'idée complète. A un autre point de vue, cependant, le mot est plus étendu que l'idée : le mot *blanc*, par exemple, n'exprime pas seulement un caractère de la neige, mais un trait de toutes les choses blanches ; sa signification est donc plus indéterminée et plus abstraite que l'intuition de la neige blanche. L'intuition embrasse toujours un être ou une chose dans un état accidentel ; le mot, au

contraire, désigne la chose abstraction faite de ce caractère accidentel, et d'une manière générale qui convienne également à toutes les situations où elle peut se trouver.

La transformation des intuitions en idées constitue ainsi, selon M. Steinthal, l'essence et l'apparition même de la parole. La marche intellectuelle que cette transformation suppose chez les hommes primitifs a lieu dans chaque enfant à l'époque où il se forme son langage, et se reproduit d'une manière permanente en chacun de nous, au moment où nous parlons; parler c'est toujours transformer des intuitions en idées. Le langage n'est donc point apparu à un moment déterminé de l'histoire, comme les inventions de l'esprit humain; il naît (*entsteht*) à l'instant où l'on parle; son essence est de naître éternellement. Les mêmes lois psychologiques qui, encore

aujourd'hui, produisent le langage dans l'homme adulte sont celles qui agissent lorsque l'enfant apprend à parler et qui ont agi dans la création originelle du langage. Le plus savant homme n'a point en parlant la conscience des mécanismes qui produisent sa parole; mais ces mécanismes agissent en lui sans sa coopération réfléchie, comme ils agissent chez l'enfant et comme ils ont dû agir chez les hommes primitifs.

Quant aux conditions dans lesquelles se produisit le langage articulé, M. Steinthal se les représente comme il suit : à l'origine de l'humanité, l'âme et le corps étaient dans une telle dépendance l'un de l'autre que tous les mouvements de l'âme avaient leur écho dans le corps, principalement dans les organes de la respiration et de la voix. Cette sympathie du corps et de l'âme, qui se remarque encore dans l'enfant et le sauvage, était

intime et féconde chez l'homme primitif; chaque intuition éveillait en lui un accent ou un son. Une autre loi qui joua dans la création du langage un rôle non moins essentiel, ce fut l'association des idées. En vertu de cette loi, le son qui accompagnait une intuition s'associait dans l'âme avec l'intuition elle-même, si bien que le son et l'intuition se présentaient à la conscience comme inséparables, et furent également inséparables dans le souvenir. Le son devint ainsi un lien entre l'image obtenue par la vision et l'image conservée dans la mémoire; en d'autres termes, il acquit une signification et devint élément du langage. En effet, l'image du souvenir et l'image de la vision ne sont point tout à fait identiques : j'aperçois un cheval; aucun des chevaux que j'ai vus autrefois ne lui ressemble absolument en couleur, en grandeur, etc.; l'idée générale représentée par

le mot *cheval* renferme uniquement les traits communs à tous les animaux de même espèce. Ce quelque chose de commun est ce qui constitue la signification du son.

Telles sont, suivant M. Steinthal, les lois principales qui ont présidé à l'apparition du langage et qui président aussi à son développement. Tout le chemin que le langage a parcouru depuis le son émis par les premiers parlants jusqu'à l'idiome le plus parfait est tracé par les lois de la psychologie, bien plus que par les règles de la logique. Les lois de la psychologie, comme les lois de la nature, agissent sans conscience, quoique non sans but; la logique, au contraire, donne des prescriptions qu'on suit et applique avec réflexion. Mais comme les langues appartiennent au peuple, qu'elles sont l'œuvre de la société et non de l'individu, il faudrait créer pour les ex-

pliquer une psychologie de l'esprit populaire. M. Steinthal insiste beaucoup sur cette distinction de la psychologie et de la logique dans leurs rapports avec la science du langage : cependant l'ordre de considérations où il se complaît me paraît appartenir beaucoup plus à l'ancienne méthode logique qu'à la science expérimentale de l'esprit humain.

A vrai dire, le désaccord entre les vues de M. Steinthal et les miennes est fort subtil et ne tient guère qu'à la différence des formules philosophiques employées en Allemagne et en France. M. Steinthal reconnaît qu'il ne faut admettre dans la formation du langage aucun acte de raison réfléchie ; il craint seulement de voir renaître les idées innées, et ne voudrait pas que pour éviter les errements de Locke on s'attachât à ceux de Leibniz. Selon lui, il ne faut point parler de catégories

imposées au langage non plus qu'à la raison : tout *devient*, apparaît, se forme suivant des lois qu'il appartient à la science de rechercher. — Rien de mieux; mais ces lois, quand il s'agit de l'apparition des phénomènes de la vie, que sont-elles? Des catégories fixes; un moule logiquement préexistant qui détermine l'être à telle ou telle forme. L'expression d'*inné*, si elle signifie autre chose que cela, doit être écartée. Du gland semé en terre sortira un arbre dont les traits essentiels peuvent être décrits à l'avance. Le chêne n'est pas inné dans le gland; mais le gland est ainsi organisé que le chêne en sortira infailliblement avec tous ses caractères naturels.

Un autre philologue, M. Heyse [1], a émis sur le même problème des vues qui se rapprochent

[1] *System der Sprachwissenschaft* (Berlin 1856), ouvrage posthume publié par M. Steinthal, p. 46 et suiv.; 182 et suiv.

beaucoup de celles de M. Steinthal. L'auteur repousse avec vivacité l'idée d'une révélation venant du dehors; il combat, comme M. Steinthal, les idées de Becker sur ce que ce dernier appelle l'*organisme*, c'est-à-dire la production nécessaire et presque matérielle du langage. Le langage, selon M. Heyse, a été créé par l'homme librement, puisque l'homme en le créant n'a obéi à aucune raison déterminante, et qu'il y a mis son individualité personnelle, ce qui n'a pas lieu dans les fonctions proprement organiques. La solution de M. Heyse, quoique légèrement différente de la nôtre dans les termes, est au fond en parfait accord avec les vues exposées dans notre essai. L'auteur se sert presque des mêmes termes que nous pour exprimer le caractère à la fois libre et nécessaire, à la fois individuel et général, à la fois objectif et subjectif, à la fois divin et humain de

la production du langage. Ses idées sur la pluralité des points d'apparition ne diffèrent également des nôtres que par la forme plus dogmatique sous laquelle l'auteur a cru devoir les présenter.

Je n'en puis dire autant des vues que M. Bunsen et M. Max Müller ont proposées dans ces dernières années, et qui paraissent avoir fait, en Angleterre du moins, une certaine fortune[1]. Quelles

[1] Voir l'ouvrage de M. Bunsen : *Outlines of the philosophy of universal history* (London, 1854). L'écrit de M. Max Müller intitulé : *Letter on the classification of the Turanian languages*, y est inséré t. I, p. 263 et suiv. Voir encore l'ouvrage de ce dernier : *Survey of languages* (London, 1850) et l'article intitulé *Comparative Mythology* dans les *Oxford Essays*. Les deux savants auteurs paraissent être arrivés chacun de leur côté au système dont je parle en ce moment. J'avais d'abord supposé (*Hist. génér. des langues sémit.*, p. 466) que M. Müller s'était fait l'organe des idées de M. Bunsen, sans que, dans ma pensée, cela impliquât rien que d'honorable. M. Müller m'ayant fait savoir que la responsabilité de l'écrit en question lui appartenait tout entière, je me hâte de retirer la conjecture que j'avais émise. En critiquant la pensée systématique de l'ouvrage de M. Müller, je rendais justice, du reste, à la pénétration avec laquelle l'auteur, en cela d'accord avec les plus habiles indianistes, a montré les ramifications étendues de la race tartaro-finnoise dans l'Inde anté-brahmanique.

que soient mon estime et mon admiration pour ces deux savants, dont l'un a pris place parmi les défenseurs les plus généreux de la cause de la liberté, et dont l'autre a rendu des services si éminents à l'étude des Védas, c'est-à-dire à la branche des travaux contemporains qui a le plus d'avenir, il m'est impossible de regarder comme un progrès l'esprit nouveau qu'ils ont cherché à introduire dans la philologie comparée L'hypothèse d'une famille *touranienne*, par laquelle on cherche à établir un lien de parenté entre des langues entièrement diverses, nous paraît gratuite et formée par des procédes qui ne sont pas ceux de la science rigoureuse. A part le vaste groupe des langues tartaro-finnoises, qui seraient le noyau de la famille touranienne, il faut avouer que les idiomes que l'on réunit sous ce nom n'ont guère qu'un seul caractère commun, c'est de

n'être ni indo-européennes ni sémitiques. M. Max Müller répond, il est vrai, que le trait essentiel des langues touraniennes étant de correspondre à un état de société nomade, il n'est pas surprenant que ces langues offrent partout un caractère sporadique, et qu'elles ne soient pas arrivées à la même concentration que les langues indo-européennes et les langues sémitiques, lesquelles de bonne heure ont servi d'organe à de vastes associations politiques. Une telle réponse est trop commode : la classification des langues doit se faire par des caractères positifs de ressemblance et non par ce trait négatif qu'elles manquent d'un certain degré de développement et correspondent à un même état social. Quant aux démonstrations de détail par lesquelles MM. Bunsen et Müller essaient d'établir l'identité primitive des trois familles, tourannienne, indo-européenne, sémiti-

que, elles ne me paraissent point satisfaisantes. Ainsi en a jugé également un esprit à la fois sévère et hardi, M. Pott, qui, en rendant pleine justice aux vues ingénieuses que le savant M. Müller a semées dans son ouvrage, le juge pour l'ensemble peu conforme aux vrais principes de la philologie comparée et capable d'égarer une étude déjà entourée de tant de périls [1].

Les aperçus de M. Bunsen [2] qui se rapportent plus directement à l'origine du langage me paraissent prêter aussi à quelques objections. M. Bunsen, comme M. Müller, suppose dans le langage une loi de progrès qui se vérifierait dans toutes les familles : les divers systèmes de langues représentent pour lui des âges différents que l'es-

[1] *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1855, p. 405 et suiv. Voir aussi l'ouvrage de M. Pott intitulé : *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 191, 202, 242, 262, etc.

[2] *Outlines*, II, p. 73 et suiv.

prit humain a dû traverser pour arriver à l'état où nous le voyons. J'ai déjà exposé les motifs qui m'empêchent d'adopter cette manière de voir. Ce n'est que dans des limites fort restreintes qu'on peut dire qu'un système de langues est inférieur ou supérieur à un autre [1]. La zoologie a reconnu l'impossibilité de ranger les animaux dans une seule série linéaire, où le même type irait se perfectionnant peu à peu depuis le polype jusqu'à l'homme; elle admet des types primordiaux distincts, dont chacun est susceptible d'arriver de son côté à une perfection relative. Le mammifère n'a pas commencé par être un reptile, ni le reptile un mollusque. De même, les langues indo-européennes et sémitiques n'ont pas commencé par être analogues au chinois. Les divers systèmes de

[1] Voir l'ouvrage de M. Pott, déjà cité, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 86 et suiv.

langues sont des partis adoptés une fois pour toutes par chaque race; ils ne sortent pas les uns des autres ; ils se suffisent pleinement et arrivent au même résultat par les voies les plus opposées : tel peuple reste à l'état d'enfance avec un système grammatical que nous regardons comme savant; tel autre s'élève à la civilisation avec un idiome qui semble fermé à tout progrès.

Non-seulement, en effet, les divers systèmes de langues, tels que nous les connaissons, ne laissent voir aucune trace des transformations embryonnaires admises par M. Bunsen; mais cette hypothèse a contre elle un fait fort grave. Ce fait, c'est l'unité même des grandes familles, de la famille indo-européenne et de la famille sémitique, par exemple. Comment expliquer cette frappante homogénéité qui fait que l'hébreu, le phénicien, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, l'éthio-

bien semblent coulés dans le même moule; que les rameaux si nombreux de la famille indo-européenne ont d'un bout du monde à l'autre le même fond de racines, et, en un sens très-véritable, la même grammaire? Par une seule hypothèse : je veux dire en admettant que ces deux systèmes de langues sont arrivés à leur complet développement avant l'époque où la famille s'est scindée. Combien peu de latitude cette condition laisse à l'élaboration du langage! Avec les tendances à la séparation qui agitaient les peuples anciens, le temps durant lequel la famille conserva assez d'union pour qu'un même langage ait pu s'imposer à tous les membres dut être fort court. Or des siècles, que dis-je? des milliers d'années, seraient nécessaires pour expliquer les évolutions que M. Bunsen et M. Max Müller supposent à l'origine du langage. Si le passage

de l'un à l'autre des états embryonnaires s'est fait après la dispersion de chaque race, comment expliquer l'uniformité du résultat auquel les branches diverses de la famille seraient arrivées chacune de leur côté? Si le passage s'est effectué avant la dispersion, le langage en quelques années a donc traversé plus de phases que dans tout le reste de son existence? Qu'on se représente la grande délicatesse de quelques-uns des procédés que toutes les anciennes langues indo-européennes ont emportés avec elles. Qu'on songe à l'importance qu'ont dans l'étymologie indo-européenne la place de l'accent, la différence d'une longue et d'une brève, certaines particularités dans la manière de traiter les noms et les verbes. N'est-ce pas la preuve que les Hindous, les Iraniens, les ancêtres des Grecs et des Latins, les Germains, les Celtes, les Slaves, se sont sé-

parés avec une grammaire déjà nettement caractérisée ? Ces peuples représentent pourtant des divisions primitives et qui durent se tracer dès les premiers moments de l'existence de la race. Plus on réfléchit à ce fait capital, plus on est porté à croire que le langage fut créé sans longs tâtonnements, dans une société très-homogène, disons mieux, dans une famille très-peu nombreuse. Si le langage fût apparu ou seulement se fût développé dans une société déjà mûre et par conséquent divisée, il serait beaucoup plus multiple qu'il ne l'est, et ne se laisserait pas si facilement réduire en grandes familles.

M. Müller, dans un essai plein de vues ingénieuses et profondes [1], fait observer avec raison que, si nous ne savions rien de l'existence du

[1] *Comparative Mythology*, p. 11 et suiv.

latin, la comparaison des dialectes romans suffirait pour nous permettre d'affirmer que ces dialectes, à une certaine époque, ont dû être confondus en une langue d'où ils tirent leur origine. La comparaison des différentes langues indo-européennes nous conduit de même à une époque où le sanscrit n'était pas le sanscrit, où le grec n'était pas le grec, mais où toutes ces langues existaient non encore divisées. La plus belle conquête de la philologie comparée est de nous avoir permis de jeter un coup d'œil hardi sur cette période primitive, qu'on appelle *arienne*, où tout le germe de la civilisation du monde était concentré dans un étroit rayon. De même que les dialectes romans sont tous dérivés d'une langue qui fut d'abord parlée par une petite peuplade des bords du Tibre; de même les langues indo-européennes supposent derrière elles une langue arrêtée et

parlée dans un canton fort réduit. Quel motif, par exemple, aurait pu porter tous les peuples indo-européens à tirer le nom du *père* de la racine *pa* et du suffixe *tri* ou *tar*, si ce mot dans sa forme complète n'avait fait partie du vocabulaire des Ariens primitifs ? Quel motif surtout les eût portés, après leur dispersion, à tirer le nom de la *fille* d'une idée aussi particulière que celle de *traire* (sanscrit *duhitri*, θυγάτηρ, *Tochter*, etc.), si ce mot n'eût eu sa raison d'être dans les mœurs d'une antique famille pastorale ? Autre preuve plus décisive encore. Le mot *dhava*, qui en sanscrit signifie *mari*, précédé de la préposition *vi*, qui signifie *sans*, semble avoir formé *vidhavâ*, veuve : ce mot se retrouve en latin (*vidua*)[1], ainsi que dans les langues germaniques et slaves, et pourtant aucune

[1] Une objection asssez grave contre cette explication se tire du masculin *viduus*, qui appartient à l'ancienne langue latine, et qui porterait à rattacher *viduus* et *vidua* à la même

de ces langues ne possède le mot *dhava* avec la signification de *mari* ni la préposition *vi* dans le sens privatif. Cela suppose qu'un tel mot a été formé à l'époque où les ancêtres des Latins, des Germains et des Slaves vivaient en commun avec les ancêtres de la race brahmanique. C'est là un point essentiel, sur lequel personne n'a jeté plus de lumière que le savant écrivain que je citais tout à l'heure. Il résulte de ses pénétrantes inductions que les lignes essentielles de la grammaire indo-européenne étaient fixées avant que la famille arienne se fût brisée en nationalités distinctes. A plus forte raison, faut-il en dire autant de la famille sémitique, qui est encore bien plus remarquable que la famille arienne par son unité.

racine que *dividere*. Cf. Pott, *Etym. Forsch.*, I, 185; II, 270. L'épithète de *viduus* attribuée à l'*Orcus*, parce qu'il *sépare* le corps de l'âme, se rapporte à cette dernière racine. Cf. Hartung, *Die Religion der Rœmer*, II, 90.

Mais comment de ce fait capital, qu'il a si bien démontré, M. Müller n'a-t-il point conclu que l'établissement de la grammaire arienne est un fait primitif, au delà duquel il n'y a point à remonter? Les langues, quelles que soient leurs conquêtes ultérieures, partent toujours d'un canton très-réduit. La nature même des mots originairement ariens recueillis par M. Müller indique une société complète sous le rapport moral, mais peu développée quant à la civilisation matérielle. Les expressions qui, dans cet antique idiome, désignent la royauté sont empruntées à la vie domestique; les mots qui plus tard ont signifié *ville* y paraissent avec le sens de *maison;* on n'y trouve pas de noms pour la chasse, la guerre, et, au contraire, on y trouve un vocabulaire très-développé pour une vie paisible, occupée au travail des champs et à l'élève des bestiaux. Les arts con-

nus sont les plus simples de tous, tels que le labourage, la moûture, le tissage et le travail élémentaire des métaux [1]. Nous sommes donc resserrés de toutes parts dans un espace fermé, où nulle place ne reste pour des évolutions séculaires. Dira-t-on que l'antique idiome parlé dans l'Arie n'était lui-même qu'un démembrement d'un ensemble linguistique plus étendu, de même que le latin, source des idiomes romans, n'est qu'un individu dans la grande famille indo-européenne? Mais alors on retrouverait en dehors de cette famille d'autres fragments de l'ensemble détruit. Si le latin avait disparu pour la science, nous n'apercevrions pas, il est vrai, l'origine directe des langues romanes; mais nous n'en verrions pas moins leur affinité avec les autres langues de l'Europe : nous reconnaîtrions leurs sœurs, sans

[1] Ouvr. cité, p. 24 et suiv.

connaître leur mère. M. Müller remarque que la conjugaison du verbe *être* diffère plus de l'italien au français que du lithuanien à l'idiome des Védas. Donc, si l'arien primitif n'avait été qu'une branche d'un ensemble plus étendu, on retrouverait la trace de l'affinité des langues indo-européennes avec d'autres groupes de langues. Or, MM. Bunsen et Müller n'ont pas, selon nous, réussi à prouver qu'une telle affinité existe, et sans vouloir préjuger de l'avenir de la philologie, il est permis de dire que l'on n'entrevoit pas à l'horizon l'ombre même d'une démonstration sur ce point capital.

Je joindrai aux écrits précédents un article que M. Henri Ritter, le savant historien de la philosophie, voulut bien consacrer à la première édition de mon essai dans les *Gelehrte Anzeigen*

de Gœttingue [1]. En approuvant mes conclusions générales, M. Ritter m'adressa quelques critiques qui, venant d'un homme aussi éminent, ont été naturellement l'objet de ma plus sérieuse attention. M. Ritter croit que, par réaction contre l'école qui regardait le langage comme une invention artificielle, je l'ai supposé trop essentiel à la nature de l'homme et trop intimement lié à la pensée. Il admet qu'une pensée assez développée ait pu exister sans la parole, et que le langage soit apparu longtemps après le réveil de la conscience; enfin, dans le phénomène primitif qui le fit naître, une part doit, selon lui, être faite à la réflexion. J'ai dit ci-dessus avec quelles réserves mon opinion sur l'apparition spontanée du langage devait être entendue. Mais il m'est

[1] 18 août 1849.

impossible d'aller jusqu'au point où va M. Ritter. La distinction qu'il établit entre le langage en général et le langage articulé n'est pas de grande conséquence, puisque le langage articulé convient seul à l'expression d'idées quelque peu déliées. M. Ritter n'attribue au langage qu'un seul rôle, celui de communiquer la pensée ; il méconnaît une autre fonction non moins importante de la parole, qui est de servir de formule et de limite à la pensée. Le sourd-muet n'arrive à des jugements précis que quand il peut les renfermer dans des signes créés sur le modèle de notre langage. En supposant qu'avant l'abbé de l'Épée, quelques sourds-muets soient arrivés à un certain développement intellectuel, il faut tenir compte du commerce qu'ils avaient pu avoir par les yeux avec des êtres parlants : la conscience, en effet, est contagieuse et se transmet par les voies les plus

indirectes. M. Ritter regrette qu'au lieu de comparer le langage à la pensée, je ne l'aie pas comparé de préférence aux lois politiques et sociales, qui font partie de la nature humaine, et qui pourtant n'ont pas été contemporaines de sa première apparition. Je ne puis accepter précisément cette pensée : si M. Ritter entend parler d'institutions politiques réfléchies, d'une morale perfectionnée, ce n'est point à de pareilles choses qu'on peut comparer le langage. S'il entend parler du principe de la morale, de la famille et de la vie civile, ce principe est aussi primitif dans l'homme que la raison et le langage. En remontant dans l'antiquité des peuples ariens, on trouve certains usages religieux, certaines lois de la vie domestique, inséparables du langage de ces peuples et liés à leurs premières intuitions.

M. Ritter me reproche de traiter le développe-

ment du langage d'une manière trop indépendante de l'histoire, et en l'envisageant comme le développement d'un être vivant, soustrait aux accidents du dehors. Ce reproche serait fondé si les vues proposées dans cet essai étaient formulées comme des théorèmes d'une vérité absolue. Il est certain que les événements de l'histoire exercent une influence décisive sur la marche des langues ; que l'anglais, par exemple, tel qu'il se parle de nos jours, est fort différent de ce que fût devenu l'anglo-saxon sans la conquête normande. Mais de ce que les langues sont souvent détournées de leur cours naturel par les faits extérieurs, on n'est pas en droit de conclure qu'aucune loi intime ne préside à leur développement. Les lois de la végétation sont-elles moins réelles, parce qu'il n'existe pas une seule plante dans le monde où l'arrangement des branches et des feuilles soit

ce qu'il devrait être, si des causes particulières de suppression et d'avortement ne troublaient leur tendance vers la symétrie ? Le *devenir* du monde est un vaste réseau où mille causes se croisent et se contrarient, et où la résultante ne paraît jamais en parfait accord avec les lois générales d'où l'on serait tenté de la déduire. La science, pour formuler les lois, est obligée d'abstraire, de créer des circonstances simples, telles que la nature n'en présente jamais. Les grandes lignes du monde ne sont qu'un à peu près. Prenons le système solaire lui-même ; certes, voilà un ensemble soumis à des lois d'une parfaite régularité, et dont la formation a dû être amenée par des causes très-simples. Et pourtant l'anneau de Saturne, et les petites planètes, et les aérolithes montrent la place que tient le fait individuel dans la géométrie en apparence inflexible des corps célestes.

Les phénomènes se produisent dans le monde parce qu'ils ont leur raison suffisante de se produire ; mais cette raison suffisante n'est jamais unique. Il n'y a pas deux faits qui se passent de la même manière, ni deux êtres qui rentrent dans la même catégorie : il n'y a que des cas individuels amenés par le coup de dé qui se joue à chaque instant. Chaque fait et chaque être est l'aboutissant de ce qui a précédé, et ce n'est que par une extension de sens qu'on donne le même nom aux êtres et aux faits qui ont entre eux plus ou moins d'analogie.

Ces explications m'ont semblé nécessaires pour prévenir les malentendus auxquels auraient pu donner lieu les formules générales dont j'ai dû me servir. Dès qu'on aspire à sortir des considérations purement dialectiques, la vérité ne s'ob-

tient qu'en apportant à la pensée de continuelles limites, et en procédant à l'élimination de l'erreur par de scrupuleuses approximations.

DE
L'ORIGINE DU LANGAGE

I

La science expérimentale de l'esprit humain s'est généralement bornée à étudier la conscience parvenue à son complet développement et telle qu'elle est de nos jours. Ce que font la physiologie et l'anatomie pour les phénomènes des corps organisés, la psychologie l'a fait pour les phénomènes de l'âme, avec les différences de méthode réclamées par des objets si divers. Mais de même

qu'il existe, à côté de la science des organes et de leurs opérations, une autre science qui embrasse l'histoire de leur formation et de leur développement; de même, à côté de la psychologie, qui essaie de décrire et de classer les phénomènes et les fonctions de l'âme, il y aurait à créer une *embryogénie* de l'esprit humain, qui étudierait l'apparition et le premier exercice des facultés dont l'action est maintenant si régulière. Une telle science serait sans doute plus difficile que celle qui se propose de constater l'état présent de la conscience humaine. Toutefois, il est des moyens sûrs qui peuvent nous conduire de l'âge actuel à l'âge primitif : l'expérimentation directe de ce dernier nous est impossible; mais l'induction, en s'exerçant sur le présent, peut nous faire remonter à l'état spontané, dont les époques réfléchies ne sont que l'épanouissement.

En effet, si l'état primitif de l'humanité a disparu sans laisser de traces, les phénomènes qui le caractérisaient ont encore chez nous leurs analogues. Chaque individu parcourant à son tour la ligne qu'a suivie l'humanité tout entière, la

série des développements de l'esprit humain dans son ensemble répond d'une manière générale au progrès de la raison individuelle. De plus, la marche de l'humanité n'est pas simultanée dans toutes ses parties : tandis que par les races nobles elle s'élève à de sublimes hauteurs, par les races inférieures elle se traîne encore dans les humbles régions qui furent son berceau. Telle est l'inégalité de son mouvement que l'on peut, à chaque moment, retrouver dans les différentes contrées habitées par l'homme, les âges divers que nous voyons échelonnés dans son histoire. Les races, les elimats, mille causes de déchéance ou d'ennoblissement font exister à la fois dans l'espèce humaine les mêmes variétés qui se montrent comme successives dans la suite de ses révolutions. Les phénomènes qui signalèrent le réveil de la conscience se reproduisent ainsi dans l'éternelle enfance des races non perfectibles, restées comme des témoins de ce qui se passa aux premiers jours. Certes, il ne faut pas dire absolument que le sauvage soit l'homme primitif : l'enfance des diverses races humaines dut être fort différente ;

les misérables êtres dont le Papou et le Boschiman sont les héritiers ressemblèrent peu, sans doute, aux graves pasteurs qui furent les pères de la race religieuse des Sémites, aux vigoureux ancêtres de la race essentiellement morale et philosophique des peuples indo-européens. Mais l'enfance, quelle que soit la variété des caractères individuels, a toujours des traits communs. — L'enfant et le sauvage seront donc les deux grands objets d'étude de celui qui voudra construire scientifiquement la théorie des premiers âges de l'humanité.

Il reste à la science un moyen plus direct encore pour se mettre en rapport avec ces temps reculés : ce sont les produits mêmes de l'esprit humain, les créations poétiques où il s'exprime lui-même, les documents primitifs où il a déposé ses plus vieux souvenirs. Ces créations et ces documents ne commencent à se fixer par l'écriture qu'à une époque déjà bien éloignée du berceau de l'humanité : comment l'homme aurait-il légué le souvenir d'un âge où il se possédait à peine, et où, n'ayant pas de passé, il ne pouvait

songer à l'avenir? Mais il est un monument sur lequel sont écrites toutes les phases de cette Genèse merveilleuse, monument qui renferme des matériaux de tous les siècles et peut les rendre à l'analyse; poëme admirable qui est né et s'est développé avec l'homme, qui l'a accompagné à chaque pas et a reçu l'empreinte de chacune de ses manières de sentir. Ce monument, ce poëme, c'est le langage. L'étude approfondie du langage sera toujours le moyen le plus efficace pour aborder les origines de l'esprit humain : grâce au langage, nous sommes vis-à-vis des âges primitifs comme l'artiste qui devrait rétablir une statue de bronze d'après le moule où elle se dessina.

Les langues primitives ont, il est vrai, disparu pour la science avec l'état psychologique qu'elles représentaient, et personne n'est désormais tenté de se fatiguer à leur poursuite avec l'ancienne philologie. Mais que, parmi les idiomes dont la connaissance est possible, les uns aient conservé plus que d'autres l'empreinte des lois qui présidèrent à la naissance du langage, ce n'est point là une hypothèse, c'est un fait évident. L'arbi-

traire n'ayant joué aucun rôle dans l'invention et la formation du langage, il n'est pas un de nos idiomes les plus défigurés qui ne se rattache par une généalogie directe à une des langues que bégayèrent les pères de l'espèce humaine. Il serait puéril de vouloir retrouver la trace du monde primitif à travers le réseau de transformations dont se sont enveloppées quelques langues, à travers les nombreuses couches de peuples et d'idiomes qui se sont superposées dans certaines contrées. Mais il est des langues conservées par des organes plus fermes, moins variables dans leurs mécanismes, parlées par des peuples presque voués à l'immobilité; celles-là subsistent encore comme des témoins, non pas, hâtons-nous de le dire, *de la langue* primitive, ni même d'*une* langue primitive, mais des *procédés* primitifs, au moyen desquels l'homme sut donner à sa pensée une expression extérieure et sociale.

Je dis *des procédés primitifs;* car pour la langue elle-même, n'espérons jamais y atteindre. De même que le géologue aurait tort de croire le centre du globe composé des éléments que l'on

rencontre aux dernières profondeurs accessibles à l'expérience ; de même, il serait téméraire de regarder comme absolument primitives les langues qui, dans le sein d'une famille donnée, méritent le premier rang d'ancienneté[1].

[1] Cette comparaison est de F. Schlegel, *Philosophische Vorlesungen, insbesondere über Philosophie der Sprache und des Wortes*, p. 74-75.

II

Le problème de l'origine du langage semble avoir assez peu préoccupé les anciens philosophes[1]. Platon, il est vrai, tourne souvent, trop souvent même, son attention vers les mots; mais on avouera sans peine que les essais d'étymolo-

[1] Sur l'histoire de la philologie générale dans l'antiquité, voir Lersch, *Sprachphilosophie der Alten* (Bonn, 1838-41).

gie qu'on trouve dans le *Cratyle*, par exemple, n'offrent guère de traces d'une méthode scientifique. Aristote a donné dans le Περὶ Ἑρμηνείας le premier essai d'une grammaire générale; mais la grammaire générale est aussi éloignée de la philologie comparée, entendue dans le sens moderne, que la dialectique l'est de l'analyse expérimentale de la raison. Lucrèce a exprimé sur la formation du langage des vues remarquablement ingénieuses, mais entachées de la fausse hypothèse qui préoccupait toute l'école épicurienne, l'idée d'une primitive humanité vivant à l'état sauvage et presque bestial [1]. Entre la solution grossièrement matérialiste qui faisait traverser au langage toutes les phases d'une invention lente et progressive, solution qui paraît avoir été celle des savants [2], et une croyance peu raisonnée à l'innéité du langage, croyance qui paraît avoir été celle des gens peu instruits [3], l'antiquité ne

[1] *De Nat. Rerum*, liv. V, v. 1027 et suiv. Les vues analogues d'Épicure peuvent se lire dans Diogène de Laërte, liv. X, § 75 et suiv.

[2] V. Diod. Sic. *Bibl.*, liv. I, § 8.

[3] L'expérience de Psammétique, rapportée par Hérodote

connut guère de nuance[1]: l'extrême imperfection de la philologie et surtout de la philologie comparée ne laissait point de place à une théorie plus rapprochée de la vérité.

Ce fut surtout au XVIIIe siècle que la philosophie attacha une juste importance à l'étude analytique du langage. Dès la fin du XVIIe siècle, Locke, en plaçant dans son *Essai* l'étude des mots à côté de celle des idées; Leibniz, en le suivant dans ses *Nouveaux Essais* sur cette route intéressante, et en y semant les remarques judicieuses qu'il savait répandre sur tous les sujets, attirèrent de ce côté l'attention des penseurs. Leibniz surtout, avec

(liv. II, c. II.—Cf. C. Müller, *Fragmenta hist. græc.*, I, 22-23), en est la preuve. Ce roi, voulant savoir laquelle des deux nations, des Égyptiens ou des Phrygiens, était la plus ancienne, fit nourrir deux enfants par des chèvres et sans qu'on leur fît entendre aucun langage. Le premier mot que ceux-ci prononcèrent fut *βεκός*, qui se trouva signifier *pain* dans la langue phrygienne (Cf. P. Bœtticher, *Arica*, p. 33; Gosche, *De Ariana linguæ armen. Indole*, p. 29), d'où l'on conclut que celle-ci était la langue primitive. Au moyen âge, l'opinion populaire attribua la même expérience à Frédéric II; mais elle y mit un raffinement de délicatesse : les deux petites créatures, dit le chroniqueur, moururent, faute de chants pour les endormir. (De Raumer, *Gesch. der Hohenstaufen*, t. III, p. 491.)

[1] Voir cependant S. Grégoire de Nysse, *Contra Eunomium*, Orat. XII, p. 814 et suiv. (*Paris*, 1638.)

une admirable pénétration d'esprit, entrevit les traits essentiels de la méthode comparative et en devina les applications les plus élevées. La plupart des philosophes français, Condillac, Maupertuis, Rousseau, Condorcet, Turgot, Volney, abordèrent plus ou moins directement les problèmes relatifs au langage; mais, comme cela arrive d'ordinaire, ils s'attaquèrent aux questions théoriques, avant de s'être livrés à l'étude patiente des détails positifs. On croyait satisfaire par une hypothèse superficielle à l'une des difficultés les plus graves de la psychologie, et on ne songeait pas que dresser une théorie du langage sans l'étude comparée des divers idiomes, c'était renouveler la témérité de la physique ancienne, qui aspirait à créer un système général sur le monde et son origine, avant que l'on eût acquis des connaissances spéciales sur chacune des parties de l'univers.

Bien que les hypothèses du XVIIIe siècle soient loin d'être identiques entre elles, voici la manière générale dont les penseurs de ce temps envisagèrent le langage, et l'esprit qu'ils portèrent dans

le problème de sa première apparition. La philosophie du XVIII[e] siècle avait une tendance marquée vers les explications artificielles, en tout ce qui tient aux origines de l'esprit humain [1]. On prenait l'homme avec le mécanisme actuel de ses facultés, et on transportait indiscrètement ce mécanisme dans le passé, sans songer aux différences profondes qui durent exister entre les premiers âges de l'humanité et l'état présent de la conscience. Il semblait que l'homme eût toujours réfléchi, combiné, raisonné comme il fait de nos jours, et chaque fois que les philosophes de l'époque dont nous parlons veulent nous représenter l'homme primitif, nous sommes surpris de ne voir en jeu que l'homme moderne avec son riche développement des facultés rationnelles. Ainsi le langage était traité d'*invention* comme une autre :

[1] Turgot seul doit faire exception ; il semble avoir eu sur le langage les vues les plus avancées. (Voir l'opuscule intitulé : *Sur les Réflexions philosophiques de Maupertuis sur l'origine des langues* Œuvres, t. II, p. 103 et suiv.) Quant à Rousseau, bien qu'il ait vivement combattu l'opinion de Condillac, dans son *Discours sur l'Origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, il revient, quand il essaye de formuler une hypothèse, à celle de l'invention successive.

l'homme avait un jour imaginé la parole, comme les arts utiles ou d'agrément. Et cette invention, on l'assujettissait aux mêmes lois de progrès successif que tous les produits de l'intelligence réfléchie. Il y eut un temps où l'homme ne fut, comme l'avait supposé l'antiquité, qu'un *mutum et turpe pecus* [1]. Les besoins les plus simples de la société amenèrent d'abord la création d'un *langage naturel*, consistant en certaines expressions de la physionomie, en certains mouvements du corps, en certaines intonations de la voix. A mesure que les idées se multiplièrent, on sentit combien un pareil langage était insuffisant et l'on chercha un moyen de communication plus commode. Alors on songea à la parole; on convint, on s'arrangea à l'amiable, et ainsi fut établi le *langage artificiel* ou articulé [2]. Ce premier lan-

[1] Hor., liv. I, sat. III, v. 99.

[2] Il est surprenant que des psychologues comme Th. Reid et Dugald Stewart aient pu insister sur une distinction aussi superficielle, et croire que l'expression par la parole est moins *naturelle* que l'expression par le geste. Voyez les *Esquisses* de D. Stewart, Ire part., sect. XI, et sa *Phil. de l'Esprit humain*, suite de la deuxième partie.—Reid, Œuvres, t. II, p. 88 et suiv., 104, etc. (trad. Jouffroy).

gage fut, comme toutes les créations humaines, défectueux et pauvre à son origine. Peu à peu il se compléta et arriva au degré de richesse où nous le voyons de nos jours; à peu près, suivant la comparaison d'Adelung[1], comme le canot du sauvage est devenu le vaisseau des nations civilisées. Ainsi le langage se traîna par tous les degrés d'un perfectionnement graduel. Selon Smith, il ne se composa d'abord que de substantifs; selon de Brosses, il débuta par l'interjection; tous s'accordaient à penser qu'il lui fallut une longue suite de siècles pour arriver à la conquête de ses éléments constitutifs.

Cette hypothèse est peut-être, de toutes celles qui ont été essayées pour expliquer l'origine de la parole, la plus fausse, ou, pour mieux dire, la moins riche en vérité. Les philosophes qui la proposèrent avaient bien compris, il est vrai, que l'homme a tout fait dans l'invention du langage, que c'est de l'exercice naturel de ses facultés et non du dehors qu'il a reçu le don de l'expression

[1] Introduction au *Mithridate*.

articulée; mais ils commettaient une erreur en attribuant aux facultés réfléchies et à une combinaison voulue de l'intelligence un produit spontané de cette force vive que recèlent les facultés humaines, qui n'est ni la convention, ni le calcul, qui produit son effet d'elle-même et par sa propre tension.

La réaction philosophique qui signala le commencement du XIXe siècle se fit sentir dans la solution donnée à l'important problème qui nous occupe, et amen^ des aperçus partiels encore, mais plus approchants de la vérité. Déjà Herder et Hamann, avec cette faculté d'intuition qui les caractérisait, avaient entrevu sous une forme peu scientifique, il est vrai, l'unité intérieure, la séve vraiment divine du langage. L'école française obéit à des tendances analogues, et chercha à restreindre en faveur de la raison universelle de l'humanité la part beaucoup trop large que le XVIIIe siècle avait faite à la raison individuelle. Le XVIIIe siècle avait tout donné à la liberté, ou, pour mieux dire, au caprice de l'homme. Une des écoles qui essayèrent de rele-

ver la cause du spiritualisme et de la religion donna tout à Dieu. Le langage avait été une invention purement humaine; il devint maintenant une *révélation* divine. Malheureusement, cette expression, qui, prise comme métaphore, serait la plus exacte peut-être pour exprimer l'apparition merveilleuse de la parole, était entendue dans un sens étroitement littéral. D'ailleurs, la thèse dont nous parlons n'était pas, chez ses auteurs et ses défenseurs, assez désintéressée pour qu'il soit permis de lui donner une place sérieuse dans la science; on la soutenait au profit d'un système théologique et politique, auquel on semblait vouloir donner l'autorité d'un dogme de foi.

En un sens, pourtant, on pouvait voir dans l'opinion adoptée avec tant de chaleur par MM. de Bonald, de Maistre, de Lamennais, et plus tard par M. Gioberti, un véritable progrès. La nouvelle école montrait bien l'incapacité de l'homme réfléchi à inventer la parole[1]; elle retirait ainsi

[1] De Bonald, *Recherches philosophiques*. I, p. 163 et suiv. 3 édit.).

le langage de la sphère des inventions vulgaires, lui donnait un rang à part, et y voyait l'œuvre de Dieu. Rien de plus vrai, pourvu qu'on sache l'entendre; car ce qui se passe dans le spontané est plutôt le fait de Dieu que le fait de l'homme, et il y a moins de danger à l'attribuer à la cause universelle qu'à l'action particulière de la liberté humaine. Toutefois, une telle opinion, dans son expression rigoureuse, et surtout dans le sens qu'y attachaient ses auteurs, était loin d'être sans venin. Que signifie, en effet, cette révélation du langage? Si on l'entend d'une manière matérielle, si l'on suppose, par exemple, qu'une voix du ciel ait dicté à l'homme les noms des choses, une telle conception est si grossièrement empreinte d'anthropomorphisme, elle s'écarte si complétement du tour de nos explications scientifiques, elle est si antipathique à toutes nos idées les plus arrêtées sur les lois de la nature, qu'elle n'a pas besoin de réfutation pour un esprit tant soit peu initié aux méthodes de la critique moderne. D'ailleurs, comme l'a dit M. Cousin, « l'institution du langage par Dieu recule et déplace

la difficulté, mais ne la résout pas. Des signes inventés par Dieu seraient pour nous, non des signes, mais des choses qu'il s'agirait ensuite pour nous d'élever à l'état de signes, en y attachant telle ou telle signification [1]. » — Si on entend par révélation le jeu spontané des facultés humaines, en ce sens que Dieu, ayant mis dans l'homme tout ce qui est nécessaire pour l'invention du langage, peut en être appelé l'auteur, on est alors bien près de la vérité; mais c'est se servir à dessein d'une expression détournée et singulière, quand il y en aurait une autre plus philosophique et plus naturelle pour exprimer le même fait.

Ainsi que je l'ai dit, l'intention et les arguments de ceux qui les premiers soutinrent la révélation du langage étaient surtout théologiques. Ils croyaient voir ce dogme capital de leur philosophie écrit dans un passage de la Genèse; mais en cela ils furent, ce nous semble, fort mau-

[1] Préface aux *OEuvres philosophiques de Maine de Biran*, t. IV, p. xv.—Voyez aussi le *Cours* de 1829, 20e leçon.

vais exégètes. « Jéhova, est-il dit, ayant formé de la terre tous les animaux des champs et les oiseaux des cieux, les amena vers l'homme, pour que celui-ci vît comment il les appellerait, et tous les noms que l'homme leur donna, ce sont leurs noms [1]. Et l'homme donna des noms à tous les animaux, aux oiseaux des cieux et aux bêtes des champs; mais nul ne fut trouvé semblable à lui. » (Gen. II, 19-20.) Bien qu'il soit peu raisonnable d'appliquer à ces anciens récits, conçus dans l'esprit le plus simple, des interprétations philosophiques auxquelles leurs auteurs étaient loin de songer, quelle serait la proposition qui résulterait du passage précité, si on l'envisageait comme un symbole? Cette proposition serait, je crois, très-différente de celle qu'on a voulu en tirer. Outre qu'il n'est question dans le passage de la Genèse que d'une certaine classe de mots et non du langage en général, outre qu'on expliquerait tout au plus par ce passage la formation du dictionnaire, mais non celle de la grammaire,

[1] Le narrateur croyait que la langue qu'on parlait de son temps autour de lui était la langue primitive.

le véritable nomenclateur que nous y voyons en scène, c'est l'homme, l'homme agissant par ses propres forces, sous la présidence de Dieu. Si la philosophie voulait revêtir d'un mythe poétique ses formules les plus exactes sur l'apparition du langage, elle n'en trouverait pas de plus beau que celui-ci : Dieu apprenant à l'homme à parler comme le père à son fils; Dieu amenant les causes occasionnelles qui mettent en exercice les facultés, tout en laissant agir les facultés elles-mêmes. Mais si, au lieu du sentiment vague d'une grande vérité, on cherche dans ces antiques traditions un dogme précis, on en fausse à la fois la lettre et l'esprit, et pour ne pas avoir un mythe, on n'a plus qu'une fable [1].

Cependant, d'immenses progrès s'accomplissaient dans la science des langues, et préparaient à la philosophie et à l'histoire des secours inattendus. Dès 1808, un homme dont les travers d'esprit ne doivent point faire oublier le génie,

[1] Voir les excellentes réflexions de M. Jacob Grimm, sur ce qu'il faut entendre par *révélation* dans l'antiquité. *Ueber den Ursprung der Sprache*, p. 23 et suiv.

Frédéric Schlegel, indiqua, dans son ouvrage intitulé : *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier*, les traits essentiels de la méthode comparative, et entrevit l'unité de la famille indo-européenne. En 1816, M. Bopp publia son *Conjugations system der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache* (Francfort), où la méthode nouvelle trouva sa première application. Une nuée de rivaux et de disciples, entre lesquels il convient de nommer Guillaume de Humboldt, Jacob Grimm, Eugène Burnouf, marchèrent sur les pas de ces deux grands maîtres, et fondèrent définitivement la science expérimentale du langage [1]. Au lieu de procéder comme l'ancienne philologie par des rapprochements artificiels et

[1] Outre les ouvrages précités, il faut lire, pour les vues générales. G. de Humboldt : *Ueber das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung*, dans les Mémoires de l'Académie royale de Berlin (classe d'histoire et de philologie), 1820-1821, p. 239, et surtout l'admirable introduction que le même savant a mise en tête de son Essai sur le Kawi (*Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java*) : *Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Ent-*

purement extérieurs, on prit le langage comme un tout organique, doué d'une vie propre : on chercha la loi de cette vie, on reconnut dans chaque famille de langues une végétation assujettie à des lois uniformes. Le problème de l'origine du langage n'avait pu recevoir que des solutions matérielles et grossières, tandis qu'on avait envisagé chaque langue comme un agrégat inorganique, à la formation duquel n'avait présidé aucune raison intérieure. M. de Bonald, qui n'avait point à cet égard des vues supérieures à celles des philosophes du XVIII[e] siècle, ne faisait au fond que marcher sur leurs traces quand il demandait au dehors la cause du langage, au lieu de la chercher au-dedans. Mais, à partir du jour où la science des langues fut devenue une des sciences de la vie, le problème des origines du langage se trouva transporté sur son véritable terrain, sur le terrain de la conscience créatrice. Sa génération resta

wickelung des Menschengeschlechts. Les deux discours du docteur Wiseman sur l'étude comparée des langues renferment des vues ingénieuses, quoique souvent contradictoires, développées avec beaucoup de bonheur.

toujours mystérieuse ; mais on vit du moins à quel ordre de faits il fallait la rapporter et de quel genre de conceptions il convenait de la déduire.

III

Si le langage, en effet, n'est plus un don du dehors, ni une invention tardive et mécanique, il ne reste qu'un seul parti à prendre, c'est d'en attribuer la création aux facultés humaines agissant spontanément et dans leur ensemble. Le besoin de signifier au dehors ses pensées et ses sentiments est naturel à l'homme : tout ce qu'il pense, il l'exprime intérieurement et extérieure-

ment. Rien non plus d'arbitraire dans l'emploi de l'articulation comme signe des idées. Ce n'est ni par une vue de convenance ou de commodité, ni par imitation des animaux, que l'homme a choisi la parole pour formuler et communiquer sa pensée, mais bien parce que la parole est chez lui naturelle, et quant à sa production organique, et quant à sa valeur expressive. Si on accorde, en effet, à l'animal l'originalité du cri, pourquoi refuser à l'homme l'originalité de la parole ? pourquoi s'obstiner à ne voir en celle-ci qu'une imitation de celui-là ? Il serait absurde de regarder comme une découverte l'application que l'homme a faite de l'œil à la vision, de l'oreille à l'audition : il ne l'est guère moins d'appeler invention l'emploi de la parole comme moyen expressif. L'homme a la faculté du signe ou de l'interprétation [1], comme il a celle de la vue et de l'ouïe ; la parole est le moyen qu'il emploie pour exercer la première, comme l'œil et l'oreille sont les organes des deux autres. L'usage de

[1] Personne n'a mieux montré ceci que M. Ad. Garnier *Traité des facultés de l'âme*, t. II, p. 451 et suiv.

l'articulation n'est donc pas plus le fruit de la réflexion que l'usage des différents organes du corps n'est le résultat de l'expérience. Il n'y a pas deux langages, l'un naturel, l'autre artificiel; mais la nature, en même temps qu'elle nous révèle le but, nous révèle les moyens qui doivent servir à l'atteindre. Lucrèce a dit ceci en si beaux vers qu'on ne peut s'empêcher de les citer:

At varios linguæ sonitus natura subegit
Mittere, et utilitas expressit nomina rerum;
Non alia longe ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ,
Quom facit ut digito quæ sint præsentia monstrent.
Sentit enim vim quisque suam quod possit abuti.
Cornua nata prius vitulo quam frontibus exstant,
Ollis iratus petit atque infensus inurget.
At catulei pantherarum scymneique leonum
Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repugnant,
Vix etiam quum sunt dentes unguesque createi.
Alituum porro genus alis omne videmus
Fidere et a pennis tremulum petere auxiliatum.

C'est donc un rêve d'imaginer un premier état où l'homme ne parla pas, suivi d'un autre état où il conquit l'usage de la parole. L'homme est naturellement parlant, comme il est naturelle-

ment pensant, et il est aussi peu philosophique d'assigner un commencement voulu au langage qu'à la pensée. Qui oserait dire que les facultés humaines sont des inventions libres de l'homme? Or, inventer le langage eût été aussi impossible que d'inventer une faculté. Le langage étant la forme expressive et le vêtement extérieur de la pensée, l'un et l'autre doivent être tenus pour contemporains.

Ainsi, d'une part, la parole est l'œuvre de l'homme et des forces qui résident en lui; de l'autre, rien de réfléchi, rien de combiné artificiellement dans le langage, non plus que dans l'esprit. Tout y est l'œuvre des forces internes de la nature humaine, agissant sans conscience et comme sous l'impression vivante de la Divinité. « Les langues, dit Turgot, ne sont pas l'ouvrage d'une raison présente à elle-même [1]. » L'erreur

[1] Œuvres, t. 11, p. 139. On est surpris de voir Maine de Biran ajouter, après avoir cité ces paroles: « Je réponds que les langues instituées ne peuvent être l'ouvrage que d'une telle raison. M. Turgot fait à Maupertuis un reproche que je me suis attiré moi-même en supposant un philosophe qui forme un langage de sang-froid. Je ne vois pas ce qu'il y a d'absurde dans cette hy-

du XVIIIᵉ siècle pris dans son ensemble fut d'attribuer à la combinaison, à une volonté libre et se possédant elle-même, ce qui était le produit naturel des facultés. En général, ce siècle ne compritpas assez la théorie de l'activité spontanée. Préoccupé surtout de la puissance réfléchie de l'homme, il étendit beaucoup trop la sphère des inventions humaines. En poésie, il ne sut pas distinguer la composition artificielle de l'inspiration sans arrière-pensée littéraire, qui produit les grandes œuvres originales. En politique, l'homme créait librement et avec délibération la société et l'autorité qui la régit. En morale, l'homme trouvait et établissait le devoir comme une loi utile. En psychologie, il semblait l'auteur des résultats les plus nécessaires de sa constitution. Sans doute, l'homme produit en un sens tout ce

pothèse. Sans la faculté de réfléchir, il n'y aurait pas d'institution du langage proprement dite. Pourquoi donc une langue ne serait-elle pas formée de sang-froid par un homme réfléchi qui voudrait fixer ses idées et s'en rendre compte? » (*Œuvres philosoph.*, t. II, p. 323).—Voyez aussi le mémoire du même auteur sur l'*Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, sect. II, c. I et suiv.

qui sort de sa nature; il y dépense de son activité, il fournit la force brute qui amène le résultat; mais la direction de cette force ne lui appartient pas : il fournit la matière, mais la forme vient d'en haut. Le véritable auteur des œuvres spontanées de la conscience, c'est la nature humaine, ou, si l'on aime mieux, la cause supérieure de la nature. A cette limite, il devient indifférent d'attribuer la causalité à Dieu ou à l'homme. Le spontané est à la fois divin et humain. Là est le point de conciliation d'opinions incomplètes plutôt que contradictoires, qui, selon qu'elles s'attachent à une face du phénomène plutôt qu'à l'autre, ont tour à tour leur part de vérité [1].

Chaque famille d'idiomes est donc sortie du génie de chaque race, sans effort comme sans tâtonnement. La raison, qui réfléchit et combine

[1] Voir les développements ingénieux de M. Cousin sur l'analyse de la conscience spontanée, dans le Cours de 1818 et dans celui de 1822, 6e et 7e leçon. Voir aussi, dans les *Fragments philosophiques*, le morceau intitulé *Du premier et du dernier fait de conscience*. Les mêmes vues se trouvent dans l'introduction de G. Farcy, au 8e volume de la *Philosophie de l'esprit humain* de Dugald Stewart.

a eu presque aussi peu de part dans la création du langage qu'elle en a dans ses transformations. On ne peut admettre dans le développement des langues aucune révolution artificielle et sciemment exécutée : il n'y a pour elles ni conciles, ni assemblées délibérantes ; on ne les réforme pas comme une constitution vicieuse. C'est pour cela que le peuple est le véritable artisan des langues, parce qu'il représente le mieux les forces spontanées de l'humanité. Les individus n'y sont pas compétents, quel que soit leur génie ; la *langue scientifique* de Leibniz eût probablement été, comme moyen de transmission de la pensée, moins commode et plus barbare que l'iroquois. Les idiomes les plus beaux et les plus riches sont sortis avec toutes leurs ressources d'une élaboration silencieuse et qui s'ignorait elle-même. Au contraire, les langues maniées, tourmentées, faites de main d'homme, portent l'empreinte de cette origine dans leur manque de flexibilité, leur construction pénible, leur défaut d'harmonie. Toutes les fois que les grammairiens ont essayé de dessein prémédité de réformer une langue, ils n'ont

réussi qu'à la rendre lourde, sans expression, et souvent moins logique que le plus humble patois.

Qu'on lise, par exemple, les notes que Duclos a ajoutées à la *Grammaire générale* de Port-Royal : jamais peut-être la prétention de critiquer la nature, qui domine le XVIIIe siècle, ne s'est plus naïvement avouée. A chaque instant, l'académicien cherche à montrer les inconséquences et les *fautes* que renferme le langage tel que le peuple l'a fait. Il sourit de pitié sur la bizarrerie de l'usage, et il voudrait en corriger les écarts par la raison des grammairiens, sans s'apercevoir que les tours qu'il veut supprimer sont d'ordinaire bien préférables à ceux qu'il veut y substituer. L'esprit humain, laissé à lui-même, ne recherche point à plaisir les anomalies. La langue des enfants et du peuple est d'ordinaire plus expressive que la langue consacrée par les grammairiens. Ici, comme toujours, l'œuvre artificielle de l'homme, lorsqu'elle s'attribue une mission réformatrice, détruit l'œuvre de la nature. Et combien celle-ci n'est-elle pas plus vivante et plus vraie! En parcourant le dictionnaire de la langue

française, on remarque que les mots vraiment nationaux sont l'œuvre du peuple, tandis que les mots introduits par les grammairiens conservent toujours la trace du pédantisme et d'une latinité à peine dissimulée[1]. Nous avons quelques langues qu'on peut appeler artificielles, en ce sens que, partant d'un fond traditionnel, elles le développent en dehors des besoins et des sentiments populaires; telle est, par exemple, la langue rabbinique. L'obscurité, la barbarie de ces langues dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Le sourd-muet, avant le système mécanique qu'on lui enseigne dans les écoles, est mille fois plus communicatif qu'après son éducation. Abandonné à son génie, il se crée des moyens d'expression avec une force, une originalité, une richesse qui étonnent[2]. Mais, de même que l'instinct dans l'animal est en raison inverse de l'intelligence; de même le sourd-muet, à mesure que les moyens artificiels

[1] V. Egger, *Notions élém. de gramm. comparée*, c. XXI, § 3.
[2] Voy. une brochure publiée à l'Institut des sourds-muets de Paris : *Les Sourds-Muets au XIXe siècle*, et Ad. Garnier, *Traité des facultés de l'âme*, t. II, p. 461-62.

de communication se multiplient pour lui, perd sa puissance inventive, que ne remplacent point des procédés factices dont l'acquisition est pleine d'ennuis et de difficultés.

Ainsi, l'homme primitif put, dès ses premières années, élever cet édifice qui nous étonne, et dont la construction nous paraît si prodigieusement difficile : il le put sans travail, parce qu'il était enfant. Maintenant que la raison réfléchie a remplacé l'instinct créateur, à peine le génie suffit-il pour analyser ce que l'esprit des premiers hommes enfanta de toutes pièces et sans y songer. C'est que les mots *facile* et *difficile* n'ont pas de sens, appliqués au spontané. Quand les plus grands philosophes, dit M. de Bonald, sont impuissants à analyser le langage, comment des enfants sans expérience auraient-ils été capables de le créer? Une telle objection ne porte que contre une invention réfléchie. L'action spontanée n'a pas besoin d'être précédée de la perception claire du but à atteindre et des moyens à employer. Le mécanisme de l'intelligence est encore plus difficile à analyser que celui du langage, et pour-

tant l'homme étranger à la psychologie sait faire jouer aussi bien que le meilleur philosophe tous les ressorts de son esprit. L'enfant qui apprend sa langue, l'humanité qui crée la sienne n'éprouvent pas plus de difficulté que la plante ou l'animal qui arrivent à leur complet développement. Partout c'est le Dieu caché, la force infinie, qui, agissant en l'absence ou durant le sommeil de l'âme individuelle, produit ces merveilleux résultats, et défie la science de comprendre ce que la nature a produit sans effort.

C'est donc la raison populaire, c'est-à-dire la raison spontanée, qui est la puissance créatrice du langage. La réflexion n'y peut rien; les langues sont sorties toutes faites du moule même de l'esprit humain, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Elles sont, comme l'a dit Fr. Schlegel, « le produit vivant de tout l'homme intérieur. »

De là cette conséquence, que ce n'est point par des juxtapositions successives que se sont formés les divers systèmes de langues, mais que, semblable aux êtres vivants de la nature, le langage, dès sa première apparition, fut doué de toutes

ses parties essentielles[1]. En effet, dès le moment de sa constitution, l'esprit humain fut complet. Le premier fait psychologique renferma d'une manière implicite tous les éléments du fait le plus avancé[2] : la réflexion savante ne contient pas une donnée de plus que le phénomène intérieur qui révéla l'homme à lui-même. Est-ce successivement que l'homme a conquis ses différentes facultés? Qui oserait seulement le penser? Or, le langage se montrant à toutes les époques comme parallèle à l'esprit humain et comme l'expression adéquate de son essence, nous sommes autorisés à établir une rigoureuse analogie entre les faits relatifs au développement de l'intelligence et les faits relatifs au développement du langage. Il est donc aussi peu philosophique de supposer

[1] C'est en ce sens que Fr. Schlegel a appelé l'apparition du langage une création d'un seul jet (*Hervorbringung im Ganzen*), et l'a comparée à un poëme qui résulte de l'idée du tout et non de la réunion *atomistique* des parties (*Philos. Vorlesungen*, p. 78-80). Cf. Humboldt: *Ueber das vergleichende Sprachstudium* etc., p. 247. Gœthe a exprimé des idées analogues: *Dichtung und Wahrheit*, x[es] Buch (t. XXV de ses Œuvres complètes, Cotta, 1830, p. 307).

[2] Voyez Cousin, *Cours de* 1818, 5[e] leçon.

le langage arrivant péniblement à compléter ses parties, que de supposer l'esprit humain cherchant ses facultés les unes après les autres. Les langues doivent être comparées, non au cristal qui se forme par agglomération autour d'un noyau, mais au germe qui se développe par sa force intime et par l'appel nécessaire de ses parties. Il n'y a que les unités factices qui résultent de couches superposées et d'accroissements successifs.

IV

La philologie confirme les inductions que nous n'avons établies jusqu'ici que sur des données psychologiques. L'histoire des langues ne fournit pas un seul exemple d'une nation qui se soit créé un idiome nouveau, ou ait fait subir à l'ancien des modifications librement déterminées. Si les langues pouvaient se corriger, pourquoi le chinois, dénué de flexions et de catégo-

ries grammaticales, n'est-il jamais arrivé à se donner ce que nous regardons comme essentiel à l'expression de la pensée[1]? Pourquoi les langues sémitiques n'ont-elles jamais su inventer un système satisfaisant de temps et de modes, et combler ainsi une lacune qui rend si perplexe dans ces langues le sens du discours? Comment se fait-il qu'après des siècles de contact avec des alphabets plus parfaits, et malgré les immenses difficultés qu'entraîne l'absence de voyelles régulièrement écrites, les Sémites n'aient jamais réussi à s'en créer[2]? C'est que chaque langue est emprisonnée une fois pour toutes dans sa grammaire[3].

[1] Le chinois vulgaire atteint, il est vrai, une plus grande détermination que la langue classique; mais il ne possède point le principe de la grammaire, dans le sens que nous attachons ordinairement à ce mot. V. A. Bazin, *Grammaire mandarine* (Paris, 1856).

[2] Dr Wiseman, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, 1er Discours sur l'histoire des langues, 2e part.

[3] Une expérience vulgaire confirme ce résultat. Un homme transporté hors de sa patrie, surtout si on le suppose incapable d'apprendre une langue autrement que par l'usage, parviendra au bout de quelque temps à n'employer que des mots reçus dans le nouveau pays qu'il habite; mais il ne saurait se débarrasser de son tour étranger et de ses idiotismes natio-

Elle peut, en subissant des influences extérieures, changer entièrement d'allure et de physionomie ; elle peut enrichir ou renouveler son dictionnaire : mais sa grammaire est sa forme individuelle et caractéristique; elle ne peut l'altérer qu'en recevant un nouveau nom et cessant d'être ce qu'elle est.

Ainsi chaque famille de langues correspondit, dès les premiers instants de son existence, au tout de l'esprit humain. Des recherches approfondies ont obligé les linguistes à renoncer aux tentatives par lesquelles l'ancienne philologie cherchait à dériver l'une de l'autre les parties du discours. Toutes ces parties sont primitives; toutes coexistèrent dans la langue des patriarches de chaque race, moins distinctes, sans doute, mais avec le principe de leur individualité. Mieux vaut

naux. Ces tours ont vieilli avec lui et se sont, en quelque sorte, assimilés avec sa pensée. A combien plus forte raison n'en doit-il pas être ainsi, quand il s'agit des peuples envisagés dans leur ensemble ! C'est pour cela que, dans la classification des langues, les considérations grammaticales sont bien plus importantes que les considérations lexicographiques.

supposer à l'origine les procédés les plus compliqués que de créer le langage par pièces et par morceaux, et d'admettre qu'un seul moment il n'ait pas représenté dans son harmonie l'ensemble des facultés humaines. La grammaire de chaque race (et la grammaire, on se le rappelle, constitue la partie essentielle d'une langue) a été faite du premier coup. Le moule d'un idiome une fois jeté constitue une individualité indestructible, une borne posée et qui sera désormais à peine franchie. « On trouve, dit M. de Humboldt, que quelque grands que soient les changements d'une langue sous beaucoup de rapports, le véritable système grammatical et lexicographique de la langue, sa structure en grand restent les mêmes, et que là où ce système devient différent, comme au passage de la langue latine aux langues romanes, on doit placer l'origine d'une nouvelle langue. Il paraît donc y avoir dans les langues une époque à laquelle elles arrivent à une forme qu'elles ne changent plus essentiellement. Ce serait là leur véritable point de maturité; mais pour parler de

leur enfance, il faudrait encore savoir si elles atteignent cette forme insensiblement, ou si leur premier jet n'est pas plutôt cette forme même. Voilà sur quoi, d'après l'état actuel de nos connaissances, j'hésiterais à me prononcer[1]. »

On s'arrête peu à ce doute, quand on voit que les progrès de la philologie comparée, non-seulement n'ont fait découvrir aucune langue qui ait à une époque historique complété son système, mais qu'ils ont établi plus fortement que jamais l'impossibilité de révolutions vraiment radicales dans le sein d'une langue. Les langues sémitiques sont peut-être, de toutes, celles qui offrent l'exemple le plus apparent d'une transformation organique. Telle est la facilité avec laquelle le système des langues sémitiques se laisse ramener à un état plus simple qu'on est tenté de croire à l'existence historique et à la priorité de cet état, en vertu du principe, si souvent trompeur, que la simplicité est antérieure à la complexité. De

[1] G. de Humboldt : *Lettre à Abel Rémusat sur la nature des formes grammaticales en général, et sur le génie de la langue chinoise en particulier*, p. 72.

bonne heure, cette idée se produisit parmi les savants voués à l'étude des langues sémitiques. Elle a été adoptée, au moins comme probable, par Michaëlis, Adelung, Klaproth, Gesenius, G. de Humboldt, Bunsen [1]. Comme il s'agit d'un fait qui, s'il était constaté, aurait en linguistique des conséquences fort graves, nous devons entrer ici dans quelques développements.

On sait que, dans l'état actuel des langues sémitiques, toutes les racines verbales sont trilitères; le petit nombre de racines quadrilitères qui se rencontrent en hébreu, en syriaque et en arabe, ne sont pas des racines réelles : ce sont des formes dérivées ou composées qu'on s'est habitué à envisager comme des mots primitifs et simples. Mais les racines trilitères elles-mêmes ne semblent pas le dernier degré qu'il soit permis d'atteindre. Parmi ces racines, en effet, il est des classes entières qui ne sont trilitères que par une fiction grammaticale : tels sont les verbes dits

[1] On trouvera sur ce point de plus amples détails dans mon *Histoire générale des langues sémitiques*, l. I, c. III, § 1 et l. V, c. II, § 1.—Voir aussi Wiseman, disc. cité, 2e part.

concaves et *géminés,* qui restent bilitères et monosyllabiques dans presque toute leur conjugaison. D'autres classes de verbes, quoique plus réellement trilitères, se distinguent par la faiblesse d'une de leurs radicales, qui, dans certains cas, tombe, devient voyelle ou cesse de se prononcer : tels sont les verbes dits *faibles* ou *imparfaits*. Enfin, les verbes qui se montrent constamment sous la forme trilitère ne sont pas, pour cela, inattaquables à l'analyse. Parmi leurs trois radicales, en effet, il en est presque toujours une plus faible que les autres et qui paraît tenir moins essentiellement au fond de la signification. On est ainsi amené à se représenter chaque racine sémitique comme essentiellement composée de deux lettres radicales. Les monosyllabes bilitères obtenus par cette analyse auraient servi, dans l'hypothèse que nous exposons, de souche commune à ces groupes entiers de radicaux trilitères qui offrent tous un même fond de signification, nuancé par l'addition de la troisième lettre. Ce seraient là en quelque sorte les éléments premiers et irréductibles des langues sémitiques.

En effet, presque tous les radicaux bilitères sont formés par onomatopée, et, s'il est permis d'essayer quelques rapprochements entre la famille indo-européenne et la famille sémitique, c'est certainement de ce côté qu'il faut les chercher.

Le système de langue simple, monosyllabique, sans catégories grammaticales bien tranchées, auquel on arrive de la sorte, semble, au premier coup d'œil, devoir être considéré comme logiquement antérieur au système actuel des langues sémitiques. Mais est-on en droit de supposer que ces langues aient réellement traversé un pareil état ? Voilà sur quoi un esprit sage, persuadé qu'on ne saurait deviner *a priori* les voies infiniment multiples de l'esprit humain, hésitera toujours à se prononcer. Comment concevoir, en effet, le passage de l'état monosyllabique à l'état trilitère ? Quelle cause assigner à cette révolution ? A quelle époque la placer ? Serait-ce, comme le disaient naïvement les anciens linguistes, lorsque les idées se multiplièrent et qu'on sentit le besoin d'exprimer plus de nuances, ou, comme Gesenius inclinait à le croire, au moment de

l'introduction de l'écriture? Est-ce par hasard, est-ce d'un commun accord que se fit cette innovation grammaticale? On s'arrête devant les impossibilités que présentent à l'imagination de telles hypothèses. Le passage de l'état monosyllabique à l'état trilitère est de ceux qui n'auraient pu se faire sans une très-grande réflexion. Les seules langues monosyllabiques que nous connaissions, celles de l'est de l'Asie, ne sont jamais sorties franchement de leur état. Rien n'autorise, par conséquent, à transformer en fait historique l'hypothèse du monosyllabisme primitif des langues sémitiques [1]. Cette hypothèse n'est au fond qu'une manière commode de se représenter les faits, et la philosophie générale n'est pas obligée

[1] Deux hébraïsants allemands, MM. Fürst et Delitzsch, ont récemment essayé de donner faveur à la théorie des racines bilitères, et d'appuyer sur cette théorie un nouveau système de philologie et même d'exégèse. Mais nous nous refusons à voir autre chose qu'un jeu puéril dans les analyses de racines et les rapprochements tentés par ces deux savants. Les racines sont en philologie ce que les corps simples sont en chimie. Sans doute, il est permis de croire que cette simplicité n'est qu'apparente et qu'elle nous cache une composition intime; mais c'est là une recherche qui est comme interdite à la science, parce que l'objet qu'il s'agit d'analyser re

de modifier pour cette apparente exception ses principes les mieux établis.

Nous avons démontré, ce me semble, que l'homme n'achève pas plus le langage qu'il ne l'invente de propos délibéré. Toutefois, en maintenant que le langage primitif possédait les éléments nécessaires à son intégrité, nous sommes loin de prétendre que les mécanismes d'un âge plus avancé y existassent déjà dans leur complet développement. Tout y était, mais confusément et sans distinction. Le temps seul et les progrès de l'esprit humain pouvaient opérer le discernement dans cette synthèse obscure, en assignant à chaque élément son rôle individuel. La condition de la vie, en un mot, était ici, comme partout, l'évolution du germe primitif et synthétique, la distribution des rôles, et la séparation des organes. Les langues, aussi bien que les produits organisés de la nature, sont sujettes à

laisse aucune prise à nos moyens d'attaque. Les racines des langues se montrent à nous, non pas comme des unités absolues, mais comme des faits constitués, au delà desquels la philologie ne doit pas songer à remonter, sans encourir les mêmes reproches que l'alchimie.

la loi du développement graduel; mais ce développement n'est pas une concrétion grossière et s'opérant par l'extérieur. Elles vivent de la même manière que l'homme et l'humanité qui les parlent, c'est-à-dire dans un *fieri* continuel; elles se décomposent et se recomposent sans cesse par une sorte de végétation intérieure et de circulation du dedans au dehors. Un germe est posé, renfermant en puissance tout ce que l'être sera un jour; le germe se développe, les formes se constituent dans leurs proportions régulières, ce qui était en puissance devient en acte; mais rien ne se crée, rien ne s'ajoute : telle est la loi de tous les êtres soumis aux conditions de la vie. Telle fut aussi la loi du langage. Les premiers essais par lesquels l'homme chercha à déterminer ses vagues aperceptions ne furent que rudimentaires; mais ce rudiment contenait les éléments du progrès ultérieur. Il y avait loin de l'expression synthétique et obscure dans laquelle s'enveloppait la pensée primitive à la parfaite clarté de l'instrument que s'est créé l'esprit moderne; mais, après tout, l'exercice actuel de la

pensée diffère plus profondément encore de la pensée des premiers hommes, sans que nous admettions pour cela qu'aucun principe nouveau se soit ajouté au système général de l'esprit humain.

Rien ne prouve mieux cette séve intérieure du langage que la comparaison des dialectes dans le sein d'une même famille dont l'unité ne puisse être contestée. Prenons encore pour exemple la famille sémitique; le rapprochement des différents idiomes qui la composent démontre : 1° qu'ils sont fort inégalement développés; 2° que ceux-là le sont davantage qui ont plus longtemps vécu, et ont pu s'enrichir des progrès d'un plus grand nombre de siècles. Ainsi l'hébreu serait indubitablement arrivé à un système de formes analogues à celles de l'arabe, s'il eût fourni une aussi longue carrière et traversé d'aussi heureuses circonstances. Il possède en germe tous les procédés qui font la richesse de cette dernière langue; mais, arrêté plus tôt dans son développement, il n'a pu donner à ces procédés l'extension et la régularité dont ils étaient susceptibles. L'hébreu rabbinique en est la preuve : cette langue artificielle

et scolastique est arrivée à suffire à des besoins rationnels assez avancés; seulement, dans un idiome séquestré de l'usage du peuple, le développement, au lieu d'être un progrès, est devenu un véritable chaos.

C'est par là que les langues se placent décidément dans la catégorie des choses vivantes. D'une part, en effet, il y a un moule imposé, d'où chaque langue, quelles que soient ses variations, ne peut jamais sortir; de l'autre, ce moule est assez large pour laisser place à des mouvements considérables et à de perpétuelles vicissitudes. L'être organisé qui par une intime assimilation a renouvelé ses parties constitutives est toujours le même être, parce qu'une même forme a toujours présidé à la réunion de ses parties; cette forme, c'est son âme, sa personnalité, son type, son idée. Il en est de même pour les langues. Si, d'un côté, les caractères de famille sont immuables; s'il est vrai, par exemple, qu'une langue sémitique ne saurait par aucune série de développements atteindre les procédés essentiels des langues indo-européennes; d'un

autre côté, dans l'intérieur des familles, de vastes métamorphoses, non de forme, mais de fond, peuvent s'opérer. Les familles apparaissent comme des types constitués une fois pour toutes, et réduits à se détruire ou à rester ce qu'ils sont. Au contraire, chaque langue en particulier peut se développer selon son génie propre, et, sans sortir du type général auquel elle appartient, subir toutes les modifications que lui imposent le temps, le climat, les événements politiques, les révolutions intellectuelles et religieuses. Rien de moins philosophique que de dresser une fois pour toutes la statistique d'une famille de langues, et de considérer les idiomes qui en font partie comme des individualités identiques à elles-mêmes pendant toute la durée de leur existence. Chacun de ces groupes naturels ressemble à un tableau mouvant, où les masses de couleurs, se fondant l'une dans l'autre, se nuanceraient, s'absorberaient, s'étendraient, se limiteraient par des dégradations insensibles, — mieux encore, à une végétation sur un tronc commun, où le rameau isolé, s'assimilant tour à tour les parties qui ont servi à la

vie de l'ensemble, s'accroît, fleurit, s'atrophie, meurt, selon que des causes diverses favorisent ou arrêtent son développement.

V

Ainsi, dès sa première apparition, le langage fut aussi complet que la pensée humaine qu'il représente; mais ses parties confuses et comme liées entre elles attendaient des siècles leur parfait développement. Il est difficile, dans l'état présent des études philologiques, de tracer avec plus de précision les caractères de la langue que l'homme créa, lors du premier éveil de sa

conscience. Ces caractères d'ailleurs durent être fort divers, si, comme de solides inductions portent à le croire, le langage s'est produit parallèlement chez des fractions distinctes de l'humanité. Il est cependant quelques traits de la spontanéité primitive que l'étude des langues, éclairée par une saine psychologie, nous permet de déterminer.

Le premier de ces traits fut sans doute le rôle prédominant que joua la sensation dans la création, ou, pour mieux dire, dans le choix du signe. De même que l'esprit humain revêt ses premières aperceptions, non de la forme générale, qui ne s'obtient qu'au moyen de l'élimination et de l'analyse, mais de la forme particulière, laquelle est en un sens plus synthétique, puisqu'elle renferme une donnée accessoire confondue avec la vérité absolue ; de même les langues primitives, ignorant presque entièrement l'abstraction, donnèrent une forme éminemment concrète à l'expression de la pensée. Sans doute, la raison pure s'y réfléchissait comme dans tous les produits des facultés humaines. L'exercice le plus

humble de l'intelligence implique les notions les plus élevées. La parole aussi, à son état le plus simple, supposait des catégories transcendantes et absolues; mais tout était engagé dans une forme empruntée à la sensation. C'est ce que révèle d'une manière frappante l'étude des langues les plus anciennes. Tandis que leur système grammatical renferme la plus haute métaphysique, on y voit partout, dans les mots, une conception matérielle devenir le symbole d'une idée. Il semble que l'homme primitif ne vécût point avec lui-même, mais répandu sur le monde, dont il se distinguait à peine. « L'homme, a dit M. Maine de Biran, ne se sépare pas de prime abord des objets de ses représentations; il existe tout entier hors de lui; la nature est lui, lui est la nature[1]. » Ainsi *aliéné de lui-même*, il devient, comme dit Leibniz, le miroir concentrique où se peint cette nature dont il fait partie. Qui peut, dans notre état réfléchi, avec nos raffinements intellectuels et nos sens devenus grossiers, retrouver

[1] T. III de ses Œuvres, p. 42-43.

l'antique harmonie qui existait alors entre la pensée et la sensation, entre l'homme et la nature?

Le langage primitif fut donc le produit commun de l'esprit et du monde : envisagé dans sa forme, il était l'expression de la raison pure ; envisagé dans sa matière, il n'était que le reflet de la vie sensible. Ceux qui ont tiré le langage exclusivement de la sensation se sont trompés, aussi bien que ceux qui ont assigné aux idées une origine purement matérielle. La sensation a fourni l'élément variable et accidentel, qui aurait pu être tout autrement qu'il n'est, c'est-à-dire les mots; mais la forme rationnelle, sans laquelle les *mots* n'auraient point été une *langue*, en d'autres termes la grammaire, tel est l'élément pur et transcendant qui donne à l'œuvre un caractère vraiment humain. L'erreur du XVIIIe siècle fut de tenir trop peu de compte de la grammaire dans ses analyses du discours. Des sons ne forment point une langue, pas plus que des sensations ne font un homme. Ce qui fait le langage comme ce qui fait la pensée, c'est le lien logique que

l'esprit établit entre les choses. Une fois qu'on a réservé cet élément supérieur à l'expérience, qui constitue l'originalité de l'esprit humain, on peut sans scrupule abandonner au monde inférieur tout ce qui ne fait, si j'ose le dire, que verser de la matière dans les moules préexistants de la raison.

Le *transport* ou la métaphore a été de la sorte le grand procédé de la formation du langage. Une analogie en a entraîné une autre, et ainsi le sens des mots a voyagé de la manière en apparence la plus capricieuse ; souvent même la signification primitive a disparu, et n'a laissé subsister que les acceptions dérivées. De là, dans le sein d'une même famille de langues, cette diversité extraordinaire qui fait que des idiomes évidemment sortis d'une même tige, tels que le français, l'allemand, le russe, l'hindoustani, le persan, ayant divergé de plus en plus, ne se reconnaissent point à distance, et que la science la plus attentive peut seule en retrouver la fraternité. Chaque peuple s'est attaché dans la création des métaphores à des rapports divers, selon son caractère in-

time et la nature qui l'entourait ; les analogies qui ont conduit l'homme du Nord n'ont pas été celles qui ont présidé aux associations d'idées de l'homme du Midi, et ainsi s'est formé cet étrange tissu de dérivations, devenu dans quelques-unes de ses parties absolument inextricable.

Prenons pour exemple l'hébreu, qui nous représente un état fort ancien du langage. On sent que le phénomène qui a servi d'occasion à la création des radicaux de cette langue, et en général des langues sémitiques, a été presque toujours physique. « Je conviens, dit Herder, que le penseur abstrait ne doit pas trouver la langue hébraïque très-parfaite ; mais sa forme agissante en fait l'instrument le plus favorable au poëte. Tout en elle nous crie : Je vis, je me meus, j'agis ! je n'ai pas été créée par le penseur abstrait, par le philosophe profond, mais par les sens, par les passions !.... Cette langue, dit-il ailleurs, est énergique, mais il serait injuste de dire qu'elle est grossière. Je le répète, les mots le plus rudement exprimés sont des images et

des sensations ; la langue a été formée par des poitrines profondes et des organes neufs et robustes, mais sous un ciel pur et léger, et par une pensée vive et pénétrante, qui, saisissant toujours la chose elle-même, la marquait du sceau des passions[1]. » En effet, si l'on parcourt la série des racines qui nous sont restées de cette langue, à peine en trouve-t-on une seule qui n'offre un premier sens matériel, lequel, par des passages plus ou moins détournés, a été appliqué aux idées morales.

S'agit-il, par exemple, de peindre un sentiment de l'âme ; l'hébreu a recours au mouvement organique, qui d'ordinaire en est le signe. Ainsi la *colère* s'exprime d'une foule de manières également pittoresques, et toutes empruntées à des faits physiques. Tantôt la métaphore est prise du *souffle* rapide et animé qui l'accompagne[2],

[1] *Esprit de la poésie des Hébreux*, Dial. 1 et 10.

[2] Le même mot signifie en hébreu *nez* et *colère*. Cette image se retrouve chez les Grecs. *Καί οἱ ἀεὶ δριμεῖα χολὰ ποτὶ ῥινὶ κάθηται* (Théocr., *Idyll.*, I, v. 48).—*Τοῦ δ' ὠρίνετο θυμός, ἀνὰ ῥῖνας δέ οἱ ἤδη δριμὺ μένος προὔτυψε* (*Odyss.* XXIV, 318).—*Ira cadat naso* (Perse, *Sat.* V, 91).—*Πρᾶος τὴν ῥῖνα...., τῆς ῥινὸς οὐδὲν*

tantôt de la *chaleur*, du *bouillonnement*, tantôt de l'action de *briser* avec fracas, tantôt du *frémissement*, de l'*écume* qui sort de la bouche de l'animal furieux. Le *découragement*, le *désespoir*, sont toujours exprimés dans cette langue par la *liquéfaction* intérieure, la *dissolution du cœur;* la *crainte*, par le *relâchement des reins*. L'*orgueil* se peint par l'*élévation de la tête*, la taille haute et roide. La *patience*, c'est la *longueur* (longanimité); l'*impatience*, la *brièveté*. Le *désir*, c'est la *soif* ou la *pâleur*. Le *pardon* se rend par une foule de métaphores empruntées à l'idée de *couvrir*, cacher, passer sur une faute un enduit qui l'efface. Le livre de Job tout entier est un modèle de cette façon d'exprimer des sentiments religieux très-délicats par des images sensibles. *Remuer sa tête, se regarder les uns les autres, laisser tomber ses bras*, etc., sont autant de tours que l'hébreu préfère de beaucoup pour rendre le *dédain*, l'*indécision*, l'*abattement*, aux expressions purement psychologiques. On peut même

χολώδης (Philostr. *Icon.*, II, 11 et 12).—Cf. Winckelmann, *Hist. de l'art*, t. I, l. IV, c. 3.

dire que l'hébreu manque complétement d'expressions de ce genre. Quand il emploie des mots que l'usage a consacrés ultérieurement au sens moral, il aime à y ajouter la peinture de la circonstance physique : « Il se mit en colère, et son visage s'enflamma[1] » ;.... « il ouvrit la bouche, et dit » .... etc.

D'autres idées plus ou moins abstraites ont reçu, dans la même langue, leur signe d'un procédé semblable. L'expression du *vrai* se tire de la solidité, de la stabilité ; celle du *beau*, de la splendeur ; celle du *bien*, de la rectitude ou de la bonne odeur ; celle du *mal*, de la déviation, de la ligne courbe ou de la puanteur. *Faire* ou *créer*, c'est primitivement *tailler*, *couper* ; *décider* quelque chose, c'est *trancher*[2] ; *penser*, c'est *parler*, comme chez certaine peuplade de l'Océanie, qui, pour *penser*, dit *parler dans son ventre*[3]. L'*os*

[1] « Il se mit en colère, et son visage *tomba* » (Gen. III, 5), pour exprimer un dépit sournois et concentré.

[2] Le sens des mots *décider*, allem. *entscheiden*, *μείρομαι* (*εἱμαρμένη*), *κρίνειν*, *decernere*, est fondé sur la même métaphore.

[3] Gesenius, *Lexicon manuale*, p. 75.—*Journal des Savants*, 1817, p. 433 et suiv.

signifie la substance, l'intime d'une chose, et sert en hébreu d'équivalent au pronom *ipse*.

Toutes les langues présenteraient du reste des faits analogues, avec des degrés divers d'évidence, selon qu'elles sont restées plus ou moins fidèles à l'esprit primitif. Ainsi, dans notre langue, les mots *penchant, aversion, inclination,* et une foule d'autres expriment des états de l'âme par des attitudes du corps. En grec, ἐφίεμαι, ὀρέγομαι, *désirer*, signifient proprement *aller vers*, *s'étendre vers*. Πλημμελέω, signifie *chanter faux* (πλὴν-μέλος), et par suite *commettre une faute*. Le *souffle* dans toutes les langues est devenu synonyme de la *vie*, à laquelle il sert de signe physique. C'est une chose bien digne de réflexion que les termes les plus abstraits dont se serve la métaphysique aient tous une racine matérielle, apparente ou non, dans les premières perceptions d'une race toute sensitive [1]. Le verbe *être*, dont M. Cousin

[1] Locke, *Essai*, l. III, c, I, § 5.—Leibniz, *Nouv. Essais sur l'entendement humain*, l. III, c. I, § 5. Comparer une curieuse dissertation de M. Pott, dans la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, de MM. Aufrecht et Kuhn, t. 11, p. 101 et suiv.

disait hardiment en 1829[1] : « Je ne connais aucune langue où le mot français *être* soit exprimé par un correspondant qui représente une idée sensible ; » le verbe *être*, dis-je, dans presque toutes les langues, se tire d'une idée sensible. L'opinion des philologues qui assignent pour sens premier au verbe hébreu *haia* ou *hawa* (*être*), celui de *respirer*, et cherchent dans ce mot des traces d'onomatopée, n'est pas dénuée de vraisemblance. En arabe et en éthiopien, le verbe *kâna*, qui joue le même rôle, signifie primitivement *se tenir debout* (*exstare*). *Koum* (*stare*) en hébreu passe aussi dans ses dérivés au sens d'*être* (*substantia*)[2]. Quant aux langues indo-européennes, elles ont composé leur verbe substantif avec trois verbes différents[3] : 1° *as* (sanscr. *asmi*, *ἐμμί*, *εἰμί*, *sum*) ; 2° *bhû* (φύω, *fui*, allem. *bin*, persan *bouden*) ; 3° *sthâ* (*stare*, persan *hestem*), devenu partie du verbe *être*, au moins comme

[1] *Cours* de 1829, 29e leçon.

[2] Gesenius, *Thes.* s. h. v.

[3] Cf. Bopp, *Conjugationssystem der Sanskritsprache*, p. 88 et suiv.—Benfey, *Griechisches Wurzellexicon*, I, 24 et suiv., II, 105 et suiv.

auxiliaire, dans les langues modernes de l'Inde et dans les langues romanes (*stato, été*)[1]. De ces trois verbes, le troisième est notoirement un verbe physique et signifie se *tenir debout*[2]. Le deuxième a eu très-vraisemblablement le sens primitif de *souffler*[3]. Quant au premier, il paraît se rattacher au pronom de la troisième personne[4]; mais ce pronom lui-même, quelque abstrait qu'il soit, semble se rapporter à un sens primitivement concret.

Ces passages d'idées si hardis, fondés sur des analogies si déliées, nous étonnent, parce qu'ils n'ont plus de place dans l'état actuel de l'esprit humain. Il faut admettre chez les premiers parlants un sens spécial de la nature, qui donnait à tout une signification, voyait l'âme dans le dehors et le dehors dans l'âme. Ce serait un vrai malentendu de considérer comme un grossier matérialisme, ne comprenant, ne sentant que le corps, l'état sensitif où vécurent les créateurs du lan-

[1] Il faut y joindre l'espagnol *sido* de *situs*.
[2] Bopp, *Glossarium sanscritum*, p. 387.
[3] Pott, *Etymologische Forschungen*, I, p. 217.
[4] *Ibid.* p. 273.

gage : c'était au contraire une haute harmonie, grâce à laquelle l'homme voyait l'un dans l'autre, exprimait l'un par l'autre les deux mondes ouverts devant lui. Le parallélisme du monde physique et du monde intellectuel fut le trait distinctif des premiers âges de l'humanité. Là est la raison de ces symboles, transportant dans le domaine des choses religieuses le procédé qui avait servi au développement du langage; là est la raison de cette écriture idéologique, donnant un corps à la pensée et appliquant à la représentation écrite des idées le même principe qui présida à leur représentation par les sons. En effet, le système de nomenclature que nous avons décrit est-il autre chose qu'un symbolisme, un hiéroglyphisme continuel, et tous ces faits ne se groupent-ils pas pour témoigner de l'étroite union qui, à l'origine, existait entre l'âme et la nature?

Toutefois, comme un tel état était loin d'exclure l'exercice de la raison, mais la tenait seulement enveloppée dans des images concrètes, nous croyons qu'on doit admettre comme primitifs dans leur signification plusieurs des mots

qui correspondent à des catégories essentielles de l'esprit, et sans lesquels les données de la sensation elles-mêmes seraient incomplètes, comme sont certains pronoms, certaines particules simples[1]. Nous ne prétendons pas que l'origine de ces mots soit absolument immatérielle et qu'il ne s'y cache point une sorte d'onomatopée subjective, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; nous disons seulement que la raison de leur formation a pu être dans l'homme et non au dehors. Ces mots, en effet, appartiennent tout autant à la grammaire qu'à la lexicologie ; or la grammaire est tout entière l'œuvre de la raison ; le dehors n'y a eu aucune part. La distinction des mots

[1] Quelques philologues ont voulu trouver la raison du *vav*, qui dans toutes les langues sémitiques correspond à la conjonction copulative *et*, dans le sens même du mot *vav*, qui signifie *crochet, cheville*. De pareilles conjectures sont, du moins, aussi vraisemblables que celle d'après laquelle *μέν* viendrait de *μένω* et *δέ* de *δέω*. Cf. Hoogeveen, *Doctrina particularum linguæ græcæ*, c. 14 et 26. Consulter deux dissertations de M. Bopp : *Ueber einige Demonstrativstämme und ihren Zusammenhang mit verschiedenen Präpositionen und Conjunctionen im Sanskrit und den mit ihm verwandten Sprachen* (Berlin, 1830), et *Ueber den Einfluss der Pronomina auf die Wortbildung im Sanskrit und den mit ihm verwandten Sprachen* (Berlin, 1832).

pleins et des mots *vides*, qui dominait l'ancienne grammaire[1], trouve ici sa parfaite application. Les premiers, qu'on pourrait appeler *mots objectifs*, désignant des choses et formant un sens par eux-mêmes, ont tous eu pour cause de leur apparition un phénomène extérieur ; les seconds, qu'on pourrait appeler *mots subjectifs*, ne désignant qu'une relation ou une vue de l'esprit, ont dû souvent avoir une cause purement psychologique. Cette réserve ou, pour mieux dire, cette distinction une fois faite, la loi générale que nous avons établie conserve sa parfaite vérité.

[1] *Grammaire générale* de Port-Royal, IIe part., ch. 13, 23.— Cf. Aristote, *Poét.*, ch. xx.

VI

Nous avons essayé de montrer comment, dans la désignation des idées métaphysiques et morales, l'humanité primitive se laissa guider par les analogies du monde physique. Mais, dans l'expression des choses physiques elles-mêmes, quelle loi suivirent les premiers nomenclateurs ? L'imitation ou l'onomatopée paraît avoir été le procédé ordinaire d'après lequel ils formèrent les appel-

lations. La voix humaine étant à la fois *signe* et *son*, il était naturel que l'on prît le son de la voix pour signe des sons de la nature. D'ailleurs, comme le choix de l'appellation n'est point arbitraire, et que jamais l'homme ne se décide à assembler des sons au hasard pour en faire les signes de la pensée, on peut affirmer que de tous les mots actuellement usités, il n'en est pas un seul qui n'ait eu sa raison suffisante, et ne se rattache, à travers mille transformations, à une élection primitive. Or, le motif déterminant pour le choix des mots a dû être, dans la plupart des cas, le désir d'imiter l'objet qu'on voulait exprimer. L'instinct de certains animaux suffit pour les porter à ce genre d'imitation, qui, faute de principes rationnels, reste chez eux infécond.

La langue des premiers hommes ne fut donc, en quelque sorte, que l'écho de la nature dans la conscience humaine. Les traces de la sensation primitive se sont profondément effacées, et il serait maintenant impossible, dans la plupart des langues, de retrouver les sons auxquels elles durent leur origine ; toutefois, certains idiomes

conservent encore le souvenir des procédés qui présidèrent à leur création. Dans les langues sémitiques et dans l'hébreu en particulier, la formation par onomatopée est très-sensible pour un grand nombre de racines, et pour celles-là surtout qui portent un caractère marqué d'antiquité et de monosyllabisme. Bien que plus rare ou plus difficile à découvrir dans les langues indo-européennes, l'onomatopée perce encore dans les rameaux même les plus cultivés de cette famille, à tel point que les premiers qui, chez les Grecs, tournèrent leurs réflexions vers le langage s'en laissèrent éblouir, et furent entraînés au système dangereux de l'union essentielle du mot et du sens[1]. La rupture, par exemple, pouvait-elle s'exprimer d'une manière plus pittoresque que par la racine ῥαγ (ῥήγνυμι, ῥήσσω, ῥώξ); sanscrit : *rug;* celto-breton : *rogan;* ou par sa forme latine

1 Τὰ γὰρ ὀνόματα μιμητικά ἐστι (Arist., *Rhétor.*, l. III, c. I, § 2). La question, célèbre dans les écoles de l'antiquité : Φύσει τὰ ὀνόματα ἢ θέσει, était généralement résolue dans le sens de φύσει, mais souvent par des raisons bien frivoles. (V. Auli Gellii *Noct. Att.*, l. X., c. 4). Cf. Egger, *Apollonius Dyscole*, p. 62 et suiv.; Lersch, *Sprachphilosophie der Alten*, 1re partie.

frac; allemand : *brechen*[1]? *Frem, strep, strid,* ne sont-ils pas également la peinture naturelle du bruit dans ses diverses nuances? Les anciens philologues ont rassemblé de nombreux exemples de ce genre d'imitation dans nos langues occidentales[2].

On objecterait en vain contre cette théorie la différence des articulations par lesquelles les peuples divers ont exprimé un fait physique identique. En effet, un même objet se présente aux sens sous mille faces, entre lesquelles chaque famille de langues choisit à son gré celle qui lui parut caractéristique. Prenons pour exemple le tonnerre. Quelque bien déterminé que soit un pareil phénomène, il frappe diversement l'homme, et peut être également dépeint ou comme un

[1] La racine *frac, brach,* est identique à la racine *ῥαγ*. L'*f* ou le *b* initial représentent l'aspiration inséparable de l'*r* et indiquée en grec par l'esprit rude ou le digamma. De même *βράκος* éolien pour *ῥάκος*. Benfey, *Griech. Wurzellex*. II, p. 14.

[2] Leibniz, *Nouv. Essais*, liv. III, c. 1 et 2. — Voir aussi les travaux de l'école hollandaise, Dan. de Lennep, *De Analogia linguæ græcæ*, c. 3, et Scheid, *Observationes ad Lennep, De Analogia*, p. 256, 280, 439.

bruit sourd, ou comme un craquement, ou comme une subite explosion de lumière, etc. De là une multitude d'appellations : Adelung dit en avoir rassemblé plus de 353, toutes empruntées aux langues européennes, et toutes évidemment formées sur la nature. Ajoutons que si dans bien des cas l'onomatopée n'est plus sensible, cela tient à certaines particularités d'organe ou de prononciation qui donnent aux articulations une valeur différente dans la bouche des peuples divers. Le mot chinois *ley* n'est guère imitatif pour le tonnerre ; il le devient pourtant, si l'on considère que *l* représente *r* (*rey*), dans les habitudes de cette langue. Il en est de même du groënlandais *kallak* (*karrak*), et du mexicain *tlatlatnitzel* (*tratrat...*)[1].

C'est par ces racines imitatives que s'opère en apparence la réunion de familles de langues profondément distinctes sous le rapport du lexique et de la grammaire. Le même procédé a amené le même résultat sur plusieurs points à la fois, et l'unité de l'objet a entraîné l'unité de l'imi-

[1] Cf. Adelung, *Mithridate*, t. 1., Disc. prélim., p. XIV. Comp. J. Grimm, *Ueber die Namen des Donners* (Berlin, 1855).

tation. C'est ainsi que le radical *lh* ou *lk* sert de base à une famille de mots fort étendue, qui se retrouve dans les langues sémitiques et dans les langues indo-européennes pour exprimer l'action de lécher ou avaler. Hébreu : *louah* (avaler), *lahak* (lécher); syriaque : *lah* (lécher); arabe : *lahika* (*id.*); sanscrit : *lih* (*id.*), *lak, lag* (goûter); λείχω, *lingo, ligurio, lingua, lechen, to lick, leccare, lécher*[1]. Il en est de même de *grf* marquant l'action de saisir, de *kr* marquant le cri, etc.

Il serait trop rigoureux d'exiger du linguiste la vérification de la loi d'onomatopée dans chaque cas particulier. Il y a tant de relations imitatives qui nous échappent et qui frappaient vivement les premiers hommes! La sensibilité était chez eux d'autant plus délicate que les facultés rationnelles étaient moins développées. Les sens du sauvage saisissent mille nuances imperceptibles, qui échappent aux sens ou plutôt à l'attention de l'homme civilisé. Peu familiarisés avec la nature,

[1] Cf. Gesenius, *Lexicon man.*, p. 527, 529; Bopp, *Glossarium sanscritum*, p. 301, 283; Pott, *Etymol. Forschungen*, I, p. 283; Benfey, *Griech. Wurz.* II, p. 28.

nous ne voyons qu'uniformité dans les accidents où les peuples nomades et agricoles ont vu de nombreuses diversités. C'est ainsi que la langue hébraïque, d'ailleurs si pauvre, possède une grande variété de mots pour exprimer les objets naturels, comme la pluie, etc. Cette richesse de synonymes est portée dans l'arabe à un point presque incroyable. Un philologue arabe composa, dit-on, un livre sur les noms du lion, au nombre de 500, un autre sur ceux du serpent, au nombre de 200. Firuzabadi, l'auteur du *Kamous*, dit avoir écrit un livre sur les noms du miel, et avoue qu'après en avoir compté plus de 80, il était resté incomplet. Le même auteur assure qu'il existe au moins 1000 mots pour signifier l'épée, et d'autres (ce qui est plus croyable) en ont trouvé 400 pour exprimer le malheur[1]. La légende peut avoir beaucoup de part en de tels récits[2] : mais un travail qui ne permet aucun doute sur l'exu-

[1] Pococke, *Specimen hist. Arabum*, p. 158 (édit. White).

[2] M. de Hammer m'écrivait qu'un dépouillement exact du *Kamous* l'avait amené à regarder ces récits comme des anecdotes hyperboliques.

bérante synonymie de l'arabe est celui de M. de Hammer, qui, dans un mémoire spécial[1], a énuméré les uns après les autres les mots relatifs au chameau et en a trouvé 5744. Le lapon compte de même environ 30 mots pour désigner le renne selon son sexe, son âge, sa couleur, etc. L'ancien saxon en avait, dit-on, plus de 15 pour désigner la mer, qui pourtant n'offre pas de variétés spécifiques.

Il faut admettre chez les premiers hommes un tact délicat, qui leur faisait saisir avec une finesse dont nous n'avons plus d'idée les qualités des choses susceptibles de servir de motif aux appellations. La faculté d'interprétation, qui n'est qu'une sagacité extrême à saisir les rapports, était en eux plus développée que chez nous; ils voyaient mille choses à la fois. N'ayant plus à créer le langage, nous avons en quelque sorte désappris l'art de donner des noms aux choses : mais les hommes primitifs possédaient cet art, que l'enfant et

[1] *Das Kamel* (Mém. de l'Acad. de Vienne, classe de philosophie et d'hist. t. VII.) Les noms de vêtements arabes, si savamment recueillis par M. Dozy, dans un ouvrage fort étendu et pourtant incomplet, fournissent un exemple du même genre.

l'homme du peuple appliquent encore avec tant de hardiesse et de bonheur. La nature leur parlait plus qu'à nous, ou plutôt ils trouvaient en eux-mêmes un écho secret qui répondait à toutes les voix du dehors, et les rendait en articulations, en parole. De là ces brusques passages dont la raison est perdue pour nos esprits accoutumés à des procédés lents et pénibles. Qui pourrait ressaisir les impressions fugitives des naïfs créateurs du langage dans des mots qui ont subi tant de changements et qui sont si loin de leur acception originelle ? Qui pourra retrouver les sentiers capricieux que suivit l'imagination, et les associations d'idées qui la guidèrent, dans cette œuvre spontanée, où tantôt l'homme, tantôt la nature renouaient le fil brisé des analogies, et croisaient leur action réciproque dans une indissoluble unité?

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que l'imitation par onomatopée ait été le seul moyen qu'employèrent les premiers nomenclateurs. Une foule d'autres procédés, actuellement perdus, ou réduits à un chétif emploi et comme à l'état rudi-

mentaire, durent contribuer au travail d'où sortit le langage. Il n'est pas d'habitude plus funeste à la science que celle de réduire tous les faits à ressortir d'une même explication, et d'élever l'édifice entier d'une théorie sur une seule base. « En fait de langues, dit M. G. de Humboldt, il faut se garder d'assertions générales. » — « C'est une supposition tout à fait gratuite et vraiment erronée, dit Fr. Schlegel, que d'attribuer partout une origine identique au langage et au développement de l'esprit humain. La variété à cet égard est au contraire si grande que, dans le nombre des langues, on en trouverait à peine une qui ne puisse être employée comme exemple pour confirmer l'une des hypothèses imaginées sur l'origine des langues[1]. » Ainsi l'onomatopée est loin de se trouver dans toutes les langues au même degré. Presque exclusivement dominante chez les races sensitives, comme chez les Sémites, elle apparaît beaucoup moins dans les langues indo-européennes. Le sanscrit possède certains mots qui semblent

[1] *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier*, part. 1re, c. 5.

n'avoir jamais eu qu'un sens conceptuel. « La langue indienne, dit encore Schlegel, est presque tout entière un vocabulaire philosophique ou plutôt religieux... Elle fournit une nouvelle preuve pour démontrer que l'état primitif de l'homme n'a pas été partout un état analogue à celui de la brute, dans lequel l'homme aurait reçu, après de longs et pénibles efforts, sa faible et incohérente participation à la lumière de la raison. Elle montre, au contraire, que si ce n'est partout, du moins dans la région qui nous occupe, l'intelligence la plus claire et la plus pénétrante a existé dès le commencement parmi les hommes. En effet, il ne fallait rien moins qu'une pareille vertu pour créer une langue qui, même dans ses premiers et plus simples éléments, exprime les plus hautes notions de la pensée pure et universelle, ainsi que l'entier linéament de la conscience, et cela non par des figures, mais par des expressions tout à fait directes et claires[1] » Il y a quelque chose à rabattre de cet enthousiasme naturel

[1] *Ibid.* Voyez aussi *Philosophische Vorlesungen*, p. 57, 67-69.

au début d'une étude féconde en résultats nouveaux : le sanscrit ne saurait être plus exclusivement spiritualiste que les autres membres de la famille indo-européenne, dont il fait partie[1]. Il est certain cependant que plus on remonte vers l'antiquité, plus on le trouve net et immédiat. Les Védas, qui nous présentent un reflet si pur du génie arien primitif, offrent un mélange d'esprit métaphysique et d'imagination, où les instincts à la fois philosophiques et poétiques de notre race se trahissent avec beaucoup d'originalité.

En résumé, le caprice n'a eu aucune part dans la formation du langage. Sans doute, on ne peut admettre qu'il y ait une relation intrinsèque entre le nom et la chose. Le système que Platon a si subtilement développé dans le *Cratyle*[2], cette

[1] Plusieurs mots se rapportant à des choses intellectuelles sont empruntés dans cette langue à des images physiques. Ainsi *comprendre*, c'est *se tenir au-dessus de*... Comparez l'allemand *ver-stehen*, le grec *ἐπίστασθαι*, *ἐπίστασις*. La même métaphore existe en arabe.

[2] Ce système est celui de tous les peuples enfants. Les sauvages se montrent très-curieux de savoir le nom des objets qui leur sont inconnus : ils semblent supposer dans ce nom quelque chose d'absolu. La même idée se retrouvait au fond de l'expérience de Psammétique. Nos aïeux du XIIIe

thèse qu'il y a des dénominations naturelles et que la propriété des mots se reconnaît à l'imitation plus ou moins exacte de l'objet, pourrait tout au plus s'appliquer aux noms formés par onomatopée, et pour ceux-ci mêmes, la loi dont nous parlons n'établit qu'une convenance. Les appellations n'ont point uniquement leur cause dans l'objet appelé (sans quoi elles seraient les mêmes dans toutes les langues), mais dans l'objet appelé vu à travers les dispositions personnelles du sujet appelant. Jamais, pour désigner une chose nouvelle, on ne prend le premier nom venu [1]; et

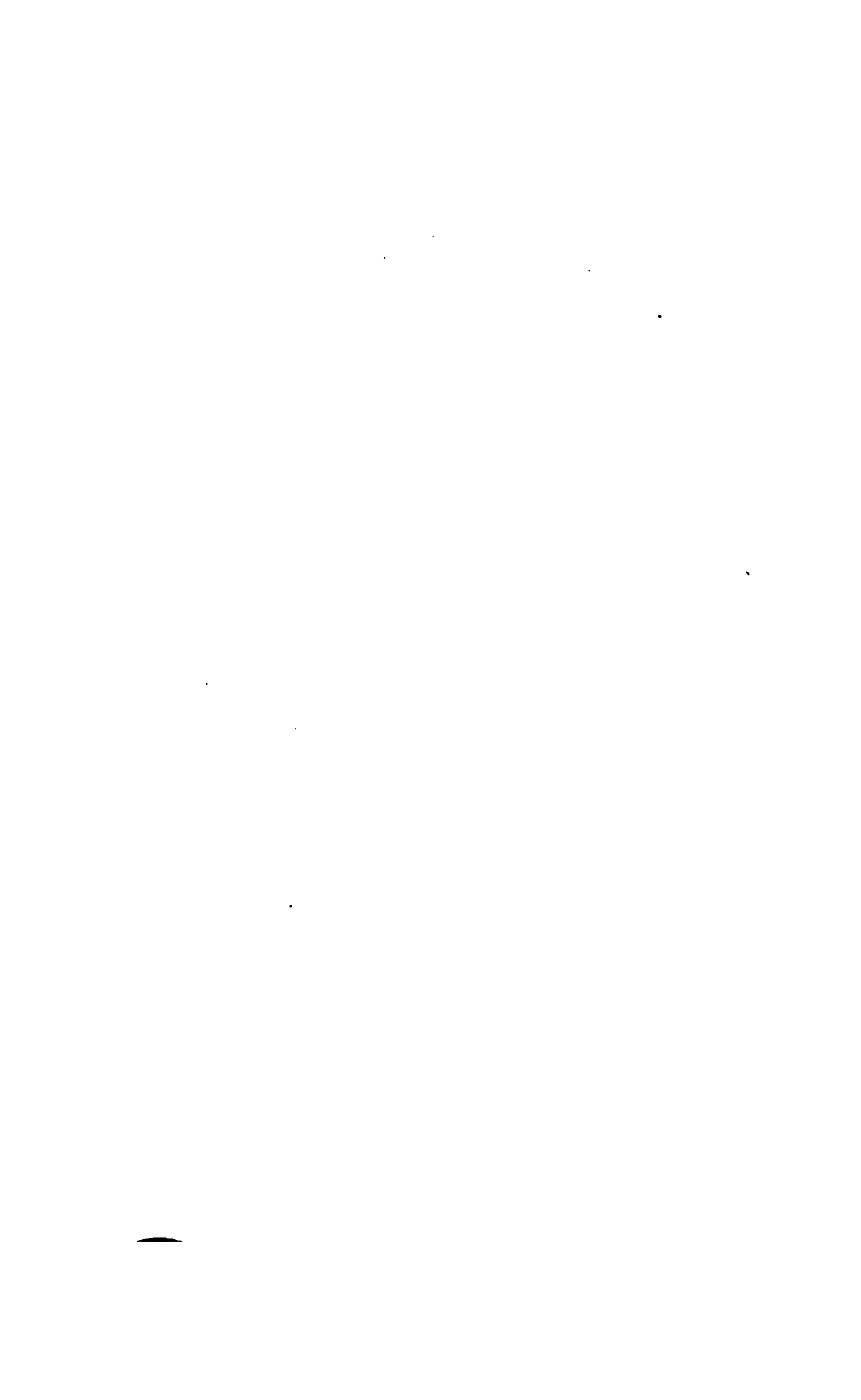
siècle prenaient aussi le français pour la langue naturelle de tous les humains. Un des historiens de saint Louis rapporte qu'un jeune homme né sourd-muet, aux extrémités de la Bourgogne, fut guéri miraculeusement au tombeau du saint roi, et se mit incontinent à parler, non la langue de son pays, mais celle de la capitale. (*Hist. littér. de la France*, t. XVI, p. 159.)

[1] Les curieux exemples que M. Charma (*Essai sur le langage*, Paris, 1846, p. 66), a réunis pour prouver le contraire n'appartiennent point à un langage réel, mais à une sorte d'argot ou de langage artificiel. Or, l'argot ne prouve rien contre notre thèse, laquelle ne s'applique qu'aux langues créées pour l'usage sérieux de la vie. Il serait facile d'ailleurs de prouver que l'argot n'est point aussi arbitraire dans sa formation qu'il le paraît au premier coup d'œil. V. Pott, *Die Zigeuner*, t. II, in-

si, pour désigner cette chose, on choisit telle ou telle syllabe, un tel choix a sa raison d'être. Rien de plus admirable que la puissance d'expression de l'enfant et la fécondité qu'il déploie pour se créer un langage propre, avant qu'on lui ait imposé la langue officielle. Les analogies secrètes et souvent insaisissables d'après lesquelles les gens du peuple forment les sobriquets, les noms de lieux et, en général, tous les mots qui ne leur ont pas été imposés par l'usage, ne sont pas pour l'observateur un moindre sujet d'étonnement. Le lendemain du jour où une armée s'est établie dans un pays inconnu, tous les endroits importants ou caractéristiques ont des noms, sans qu'aucune convention soit intervenue. Il en fut de même pour les dénominations primitives. La raison qui a déterminé le choix des premiers hommes peut nous

trod.; l'*Essai sur les langues fourbesques* de B. Biondelli, dans les *Studj linguistici* de cet auteur (Milano, 1856), et les *Études de philologie comparée sur l'argot* de M. Fr. Michel (Paris, 1856). La chimie, qui, à une certaine époque, eut la prétention de ne donner aux corps simples que des noms dénués de toute signification, a renoncé à cet usage, à cause des ridicules et des impossibilités qu'il entraînait.

échapper; mais elle a existé. La liaison du sens et du mot n'est jamais *nécessaire*, jamais *arbitraire*; toujours elle est *motivée*.



VII

Un autre caractère que les progrès de la philologie comparée nous autorisent à assigner aux langues primitives, comme en général aux premières créations de l'esprit humain, c'est la synthèse et l'exubérance des formes. On se figure trop souvent que la simplicité, qui relativement à nos procédés analytiques est antérieure à la complexité, l'est aussi dans l'ordre des temps.

C'est là un reste des vieilles habitudes de la scolastique et de la méthode artificielle que les logiciens portaient dans la psychologie. De ce que le *jugement*, par exemple, se laisse décomposer en *idées* ou pures appréhensions dénuées de toute affirmation, l'ancienne logique concluait que la pure appréhension précède dans l'esprit le jugement affirmatif. Or, le jugement est, tout au contraire, la forme naturelle et primitive de l'exercice de l'entendement : l'idée, comme l'entendent les logiciens, n'est qu'un fragment de l'action totale par laquelle procède l'esprit humain. Loin que celui-ci débute par l'analyse, le premier acte qu'il pose est au contraire complexe, obscur, synthétique ; tout y est entassé et indistinct. « Des hommes grossiers, dit Turgot, ne font rien de simple. Il faut des hommes perfectionnés pour y arriver[1]. »

La formation des catégories grammaticales fournit un exemple du principe que nous cherchons à établir. En analysant les langues les plus

[1] Œuvres, t. II, p. 109.

anciennes, on voit peu à peu s'effacer les limites de ces catégories, et on arrive à une racine fondamentale qui n'est ni verbe, ni adjectif, ni substantif, mais qui est susceptible de devenir tout cela. Il y a même quelques langues qui n'ont jamais dépassé ce premier état, et qui ne sont jamais parvenues à se faire un système complet de catégories grammaticales. Telle est, par exemple, la langue chinoise, qui ne fonde point sa grammaire sur la classification des mots, mais fixe par d'autres procédés les rapports des idées. Telles aussi auraient été à leur origine, selon une séduisante hypothèse, les langues sémitiques : il est certain du moins qu'en perçant profondément sous leur forme actuelle, on voit s'évanouir toutes les catégories, et apparaître un radical neutre et apte à revêtir toutes les formes. Est-ce là une raison pour dire que le radical pur a en effet précédé la distinction des noms et des verbes ? Non, certes. Le thème primitif qui se cache sous les formes dérivées, bien qu'il constitue seul la partie essentielle de ces formes, n'a jamais existé à l'état simple. Dire qu'il n'y avait à l'origine ni

noms ni verbes est aussi faux que de dire qu'il n'y avait à l'origine que des noms et que des verbes. L'idée s'est exprimée d'abord avec tout son cortége de déterminatifs et dans une parfaite unité.

L'histoire des différents systèmes de conjugaison donne lieu à des considérations analogues. Dans nos langues modernes, le sujet, le verbe, ainsi que plusieurs des relations de temps, de modes et de voix, sont exprimés par des mots isolés et indépendants. Dans les langues anciennes, au contraire, ces idées sont le plus souvent accumulées dans un mot unique et exprimées par une flexion. Le seul mot *amabor* renferme l'idée d'aimer, la notion de la première personne, celle du futur et celle du passif. L'allemand en disant : *Ich werde geliebt werden* représente ces quatre notions par quatre mots séparés. Ἐγώ εἰμι λύων serait sans doute beaucoup plus analytique que λύω, et, à entendre les grammairiens, on serait parfois tenté de croire que telle était la forme primitive. Pourtant, il n'est pas douteux qu'on n'ait débuté par l'expression composée, et que l'esprit,

avant de disséquer la pensée et de l'exprimer partie par partie, n'ait d'abord cherché à le rendre dans son unité[1]. L'agglutination dut être le procédé dominant du langage des premiers hommes, comme la synthèse ou plutôt le syncrétisme fut le caractère de leur pensée. De là cette influence réciproque des mots, grâce à laquelle la période est comme un tout dont les parties sont connexes. De là cette construction savante, disposant les parties de la phrase avec tant d'harmonie que l'intelligence de l'une d'elles suppose la vue collective de l'ensemble. De là, enfin, dans l'écriture ancienne, cette absence de ponctuation, cette réunion des mots qui semble ne faire de tout le discours qu'une seule proposition.

L'étude des langues confirme ces résultats d'une manière décisive. La langue de l'enfant, en apparence plus simple, est en réalité plus compréhensive et plus resserrée que celle où s'explique terme à terme la pensée de l'âge mûr. Les linguis-

[1] Tout ceci a été fort bien entrevu, avant la création de la philologie comparée, par Adam Smith, dans ses *Considérations sur l'origine et la formation des langues*, à la suite de sa *Théorie des sentiments moraux*.

tes ont été surpris de trouver chez les peuples qu'on peut regarder comme primitifs des langues synthétiques, riches, compliquées, si compliquées même que c'est le besoin d'un langage plus facile qui a porté les générations postérieures à analyser la langue des ancêtres[1]. Ainsi le groënlandais ne fait qu'un seul mot de tous les mots d'une phrase, et conjugue ce mot comme un verbe simple[2]. L'aztèque et la plupart des langues américaines poussent jusqu'à un point que l'on croirait à peine la composition et l'agglutination des mots[3] : chaque phrase de ces langues n'est qu'un

[1] Cette grande loi n'a été exposée par personne avec plus de développements et de précision que par M. Fauriel. Voir son ouvrage posthume : *Dante et les Origines de la langue et de la littérature italienne*, t II, 1re, 2e et 3e leçon. On peut consulter aussi un article du même auteur dans la *Revue indépendante* 25 juillet 1843 et la notice de M. Ozanam : *M. Fauriel et son enseignement* (*Correspondant*, 10 mai 1845).

[2] Cf. Balbi, *Atlas ethnographique*, tab. xxxvi.

[3] A. de Humboldt, *Vues des Cordillères*, texte, p. 59 et 316, G. de Humboldt, *Lettre à Abel Rémusat*, p. 52; Du Ponceau, *Mémoire sur le système grammatical de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord*, Paris, 1838. Pour quelques restrictions, voir l'article de M. Aubin sur les langues américaines, dans l'*Encyclopédie du XIXe siècle*.

verbe dans lequel sont insérées toutes les autres parties du discours. Le lapon et les langues de la mer Pacifique donnent lieu, selon M. Abel Rémusat et M. G. de Humboldt, à la même remarque [1]. Le mongol décline un firman tout entier, et le sanscrit, surtout celui des commentateurs, remplace la syntaxe par des flexions, déclinant aussi en quelque sorte la pensée elle-même. Le basque enfin, que M. G. de Humboldt regarde comme une des langues restées les plus fidèles à l'esprit primitif, possède jusqu'à onze modes pour le verbe [2], et une prodigieuse variété de formes grammaticales et de flexions [3].

Il serait possible, en prenant l'une après l'autre les langues de tous les pays où l'humanité a une histoire, d'y vérifier cette marche de la synthèse à l'analyse, qui est la marche même de l'esprit humain. Partout, une langue ancienne a fait place

[1] G. de Humboldt, *Lettre à Abel Rémusat*, p. 74.

[2] Indicatif, consuétudinaire, potentiel, volontaire, forcé, nécessaire, impératif, subjonctif, optatif, pénitudinaire, infinitif.

[3] Voir l'Essai sur le basque de G. de Humboldt, à la suite du *Mithridate* d'Adelung et Vater.

à un idiome vulgaire, qui ne constitue pas à vrai dire une langue différente, mais plutôt un âge différent de la langue qui l'a précédé. Celle-ci, plus savante, chargée de flexions pour exprimer les rapports des mots, plus riche même dans son ordre d'idées, bien que cet ordre fût comparativement restreint, semble une image de la spontanéité primitive, où l'esprit confondait les éléments dans une obscure unité, et perdait dans le tout la vue analytique des parties. Le dialecte moderne, au contraire, plus clair, plus explicite, séparant ce que les anciens assemblaient, brisant les mécanismes de l'ancienne langue pour donner à chaque idée et à chaque relation son expression isolée, correspond à un progrès d'analyse et à un besoin de plus en plus impérieux de prompte compréhension.

Si nous parcourons, par exemple, les diverses branches de la famille indo-européenne, au-dessous des idiomes de l'Inde, nous trouverons le sanscrit avec son admirable richesse de formes grammaticales, ses huit cas, ses six modes, ses désinences nombreuses qui énoncent avec l'idée

principale une foule de notions accessoires. Mais bientôt ce riche édifice se décompose. Dès l'époque d'Alexandre, nous trouvons des dialectes vulgaires issus de la langue antique employés dans les édits du gouvernement; les premiers écrits bouddhistes eux-mêmes paraissent avoir été fortement empreints d'une physionomie populaire[1]. Le pali, qui représente ce premier âge d'altération, est empreint d'un remarquable esprit d'analyse. « Les lois qui ont présidé à la formation du pali, dit M. Eugène Burnouf, sont celles dont on retrouve l'application dans d'autres idiomes; ces lois sont générales, parce qu'elles sont nécessaires... Les inflexions organiques de la langue mère subsistent en partie, mais dans un état évident d'altération. Plus généralement elles disparaissent, et sont remplacées, les cas par des particules, les temps par des verbes auxiliaires. Ces procédés varient d'une langue à l'autre, mais le principe est toujours le même; c'est toujours

[1] Burnouf, *Introd. à l'hist. du Buddh. indien*, I, p. 105, et *Le Lotus de la bonne loi*, append. x.—Lassen, *Indische Alterthumskunde*, II, p. 222, 486 et suiv.—Weber, *Akademische Vorlesungen über indische Literaturgeschichte*, p. 167 et suiv.

l'analyse, soit qu'une langue synthétique se trouve tout à coup parlée par des barbares, qui, n'en comprenant pas la structure, en suppriment et en remplacent les inflexions; soit qu'abandonnée à son propre cours, et à force d'être cultivée, elle tende à décomposer et à subdiviser les signes représentatifs des idées et des rapports, comme elle décompose et subdivise sans cesse les idées et les rapports eux-mêmes. Le pali paraît avoir subi ce genre d'altération : c'est du sanscrit, non pas tel que le parlerait une population étrangère pour laquelle il serait nouveau, mais du sanscrit pur, s'altérant et se modifiant lui-même à mesure qu'il devient plus populaire[1]. » Le prâkrit, qui représente le second âge d'altération de la langue ancienne[2], est soumis aux mêmes analogies : il est

[1] V. *Essai sur le pali* de MM. Burnouf et Lassen, p. 140-141. Je dois dire cependant que, selon d'habiles connaisseurs, le pali serait un idiome primitif parallèle au sanscrit et non dérivé du sanscrit. On trouve, en effet, dans le pali des formes propres de déclinaison et de conjugaison qui ne s'expliquent pas suffisamment par l'altération de la langue classique. Il en serait de même de plusieurs autres dialectes de l'Inde.

[2] *Ibid.*, p. 158-159, 189.—Lassen, *Institutiones linguæ pracriticæ*, p. 39, 59 et suiv.

moins riche, moins savant, plus simple et plus plat. Le kawi, enfin, autre corruption du sanscrit, formée sur une terre étrangère, participe aux mêmes caractères. C'est du sanscrit privé de ses inflexions, et employant à leur place les prépositions et les verbes auxiliaires des dialectes de Java[1]. — Mais ces trois langues elles-mêmes, formées par dérivation du sanscrit, éprouvent bientôt le même sort que leur mère. Elles deviennent à leur tour langues mortes, savantes et sacrées : le pali, dans l'île de Ceylan et l'Indo-Chine ; le prâkrit, chez les Djainas ; le kawi, dans les îles de Java, Bali et Madoura ; et à leur place s'élèvent des dialectes plus populaires encore : l'hindoui, le bengali, le mahratte et les autres idiomes vulgaires de l'Hindoustan.

Dans la région iranienne, le zend, le pehlvi, le pazend ou parsi sont remplacés par le persan moderne. Or le zend, avec ses mots longs et compliqués, son manque de prépositions et sa manière

[1] Cf. Crawfurd, *Asiatic Researches*, de la Société de Calcutta, vol XIII, p. 161 ; W. Schlegel, *Indische Bibliothek*, t. I, p. 407 et suiv., et surtout W. de Humboldt : *Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java* (Berlin, 1836-39).

l'analyse, soit qu'une langue synthétique se trouve tout à coup parlée par des barbares, qui, n'en comprenant pas la structure, en suppriment et en remplacent les inflexions; soit qu'abandonnée à son propre cours, et à force d'être cultivée, elle tende à décomposer et à subdiviser les signes représentatifs des idées et des rapports, comme elle décompose et subdivise sans cesse les idées et les rapports eux-mêmes. Le pali paraît avoir subi ce genre d'altération : c'est du sanscrit, non pas tel que le parlerait une population étrangère pour laquelle il serait nouveau, mais du sanscrit pur, s'altérant et se modifiant lui-même à mesure qu'il devient plus populaire [1]. » Le prâkrit, qui représente le second âge d'altération de la langue ancienne [2], est soumis aux mêmes analogies : il est

[1] V. Essai sur le pali de MM. Burnouf et Lassen, p. 140-141. Je dois dire cependant que, selon d'habiles connaisseurs, le pali serait un idiome primitif parallèle au sanscrit et non dérivé du sanscrit. On trouve, en effet, dans le pali des formes propres de déclinaison et de conjugaison qui ne s'expliquent pas suffisamment par l'altération de la langue classique. Il en serait de même de plusieurs autres dialectes de l'Inde.

[2] Ibid., p. 138-139, 153. — Lassen, *Institutiones linguæ pracriticæ*, p. 38, 39 et suiv.

d'y suppléer au moyen de cas, représente une langue éminemment synthétique. Le persan moderne, au contraire, est une des langues les plus pauvres en flexions qui existent : on peut dire sans exagération que toute la grammaire persane tiendrait en une dizaine de pages. Dans la région du Caucase, l'arménien et le géorgien modernes succèdent de même à l'arménien et au géorgien antiques. En Europe, l'ancien slavon, le gothique, l'ancien nordique, l'ancien haut-allemand, se retrouvent au-dessous des idiomes slaves et germaniques actuels. Enfin, c'est de l'analyse du grec et du latin, soumis à un long travail de décomposition durant les siècles barbares, que sortent le grec moderne et les langues néo-latines. Que sont, en effet, l'italien, l'espagnol, le français, le valaque? Du latin mutilé, privé de ses riches flexions, réduit à des tronçons de mots écourtés, suppléant par des entassements de monosyllabes à la savante organisation de l'idiome ancien. Qu'est-ce que le grec moderne? Du grec ancien décomposé, simplifié, appesanti. Ces idiomes dérivés sont absolument aux langues dont ils tirent leur origine

ce que le pali, le prâkrit, le bengali et les autres dialectes modernes de l'Hindoustan sont au sanscrit[1]. La similitude avec laquelle s'est opérée la décomposition d'idiomes aussi divers et séparés par d'aussi longs intervalles est certainement un des faits les plus extraordinaires de la linguistique. Que l'homme du peuple, en Italie, en France, en Espagne, en Grèce, sur les bords du Danube et du Gange, se soit trouvé amené à traiter exactement de la même manière la langue ancienne pour l'accommoder à ses besoins; que deux langues aussi distantes dans le temps et l'espace que le pali et l'italien, par exemple, se trouvent occuper vis-à-vis de leurs langues-mères des situations absolument identiques[2]; c'est là, sans doute, la meilleure preuve de ce qu'il y a de nécessaire dans la marche des langues, et de la tendance irrésistible qui porte les idiomes à se dépouiller d'un appareil trop savant pour revêtir une forme plus simple, plus commode, plus populaire.

[1] V. Fauriel, *Dante et les Origines de la langue et de la littér. ital.*, t. II, 8e leçon.
[2] Burnouf et Lassen, *Essai sur le pali*, p. 141, 187, etc.

Bien que les langues sémitiques présentent une marche beaucoup moins décidée vers l'analyse que les langues indo-européennes[1], on y trouve également de nombreuses traces du penchant qui porte le peuple à substituer des tours plus développés aux tours plus complexes du vieil idiome. L'hébreu, leur type le plus ancien, montre une tendance marquée à accumuler l'expression des rapports autour de la racine essentielle : l'agglutination y est un procédé constant; non-seulement le sujet, mais encore le régime pronominal, les conjonctions, l'article n'y forment qu'un seul mot avec l'idée principale. « Les Hébreux, semblables aux enfants, dit Herder, veulent tout dire à la fois. Il leur suffit presque d'un seul mot où il nous en faut cinq ou six. Chez nous, des monosyllabes inaccentués précèdent ou suivent en boitant l'idée principale; chez les Hébreux, ils s'y joignent comme inchoatif ou comme son final, et l'idée principale reste dans le centre, formant avec ses dépendances un seul tout qui se pro-

[1] J'ai essayé d'indiquer les causes de cette différence dans mon *Histoire générale des langues sémitiques*, l. V, c. I, § 2 et 3.

duit dans une parfaite harmonie[1]. » Vers le temps de la captivité, on remarque dans l'hébreu une certaine propension à remplacer par des périphrases les mécanismes grammaticaux de l'ancienne langue, et cette tendance est encore bien plus forte dans l'hébreu moderne ou rabbinique. L'hébreu, d'ailleurs, disparaît à une époque reculée, pour laisser dominer seuls le chaldéen, le samaritain, le syriaque, dialectes plus analytiques, plus longs et quelquefois plus clairs. Ces dialectes vont à leur tour s'absorber dans l'arabe, qui pousse l'analyse des relations grammaticales beaucoup plus loin que les anciennes langues sémitiques. Mais l'arabe est aussi trop savant pour l'usage vulgaire d'un peuple illettré. Les grossiers soldats des premiers khalifes ne peuvent en observer les flexions délicates et variées; le solécisme se multiplie et devient le droit commun, au grand scandale des grammairiens: on y obvie en abandonnant les flexions finales et en les remplaçant par le mécanisme plus commode de la juxtaposi-

[1] *Esprit de la poésie des Hébreux*, 1er Dial.

tion des mots. De là, à côté de l'arabe littéral, qui devient le partage exclusif des écoles, l'arabe vulgaire d'un système beaucoup plus simple, moins riche en formes grammaticales, moins élégant, mais parvenu sous quelques rapports à un degré plus avancé de détermination.

Les langues de l'Asie centrale et orientale présenteraient plusieurs phénomènes analogues, dans la superposition du chinois ancien et du chinois moderne, du tibétain ancien et du tibétain moderne. Mais les faits que nous venons de citer suffisent pour prouver que, dans l'histoire des langues, la synthèse est primitive, et que l'analyse, loin d'être la forme naturelle de l'esprit humain, n'est que le lent résultat de son développement.

Ce n'est donc que par une hypothèse purement artificielle qu'on suppose à l'origine de toutes les langues un état monosyllabique et sans flexions. Sans doute, les radicaux essentiels des langues primitives ne furent en général composés que d'une seule syllabe, puisqu'il n'y a guère de motif, comme l'a très-bien dit G. de Humboldt, pour

désigner, tant que les mots simples suffisent aux besoins, un seul objet par plus d'une syllabe, et que d'ailleurs, en cherchant à reproduire l'impression du dehors, impression rapide et instantanée, l'homme ne dut en saisir que la partie la plus saillante, laquelle est essentiellement monosyllabique[1]. Mais, en accordant que l'expression nue de chaque idée fût telle (ce qui peut-être demanderait encore bien des restrictions)[2], au moins faut-il maintenir que, dans le discours, le *mot* se produisait complet et avec toute son unité : bien plus, les idées, en se groupant, contractaient entre elles un lien si étroit que la *proposition* jaillissait comme un tout, et ressemblait a ce qu'est le *mot* dans notre état analytique. En effet, plus on remonte dans l'histoire des langues, plus

[1] G. de Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, Einleitung, p. CCCLXXXIX et suiv. Comp. Adelung, *Mithridate*, t. I, disc. prélim., p. X et suiv.

[2] M. Abel Rémusat a montré avec quelles réserves il faut attribuer le monosyllabisme au chinois, qui est pourtant la langue monosyllabique par excellence (*Fundgruben des Orients*, III, p. 279). V. aussi Bazin, *Mém. sur les principes généraux du chinois vulgaire*, dans le *Journal Asiatique*, juin et août 1845.

on trouve une tendance prononcée vers l'agglutination, c'est-à-dire le penchant à souder en un tout compacte ce que plus tard on s'est contenté de juxtaposer. Les langues qui furent tout d'abord monosyllabiques sont toujours restées telles. Le chinois, qui a réussi à accomplir de véritables progrès en détermination, l'a fait sans perdre son caractère essentiel [1]. Le tibétain et le barman, qui, sous l'influence d'autres langues, ont fait de bien plus grands efforts vers la grammaire, ont toujours gardé l'empreinte ineffaçable de leur forme primitive. On peut donc affirmer que, si les autres langues avaient traversé un pareil état, elles n'auraient jamais mieux réussi à le dépouiller.

[1] V. Bazin, *Grammaire mandarine*, p. XVII et suiv.

VIII

L'exubérance des formes, l'indétermination, l'extrême variété, la liberté sans contrôle, caractères qui, si on sait les entendre, sont étroitement liés entre eux, durent ainsi constituer un des traits distinctifs de la langue des premiers hommes. Le peuple, d'une part, aspirant sans cesse à plus de clarté, simplifie instinctivement la langue qu'il parle, sans avoir aucun souci de

l'élégance ni même de la correction. L'anglais, le persan montrent à quel degré de dessèchement et de pauvreté grammaticale peuvent ainsi arriver les plus beaux idiomes. Le travail littéraire, d'un autre côté, loin d'ajouter à la richesse des langues, ne fait en un sens que les appauvrir en les régularisant. Les idiomes anciens sont toujours plus riches en formes que ceux qui ont subi la révision des grammairiens. Le rôle de ceux-ci consiste à faire un choix dans la richesse excessive des langues populaires et à éliminer ce qui faisait double emploi. La langue grecque et la langue latine, par exemple, présentent une foule de mots qui ne possèdent point toutes les formes ordinaires, et qui suppléent à leurs lacunes en empruntant à d'autres mots les formes qui leur manquent; tels sont φέρω, οἴω ou οἴθω, ἐν-έγκω; *fero, tuli*, etc. Personne ne croira sans doute que *fero, tuli,* soient les temps d'un même verbe. Ce sont deux verbes incomplets dans l'état actuel de la langue, qui, après avoir vraisemblablement existé comme indépendants, n'ont pu échapper à l'élimination des superfluités qu'en

soutenant leurs débris l'un par l'autre, et formant ainsi un seul verbe factice, suffisant aux besoins de la langue réglée et définie. En effet, la racine *bhri*, *ber* possède dans toutes les autres langues indo-européennes les formes qui manquent en grec et en latin à *fero :* la racine *tul* se retrouve complète sous la forme *tollere*, τλῆναι [1]. Quand on voit γυνή faire au génitif γυναικός, peut-on croire à la légitimité d'une pareille dérivation? N'est-il pas plus vraisemblable que, dans les formes surabondantes de la langue originelle, ici l'on disait γυνή, là γυναΐξ [2], et que quelques membres de ces deux formes sont seuls arrivés à la consécration grammaticale?

Cette grande loi ressort surtout avec évidence de l'examen des conjugaisons dans les idiomes divers. Les langues les plus parfaites, quand elles n'ont point subi de refonte grammaticale, le

[1] Le supin *latum* se rapporte à la même racine, comme abrégé de *tlatum*. Cf. Pott, *Etymol. Forsch.* I, 265. Sur οἴθω et ἐνέγκω, v. Pott, I, 122, 156 ; Benfey, *Griechisches Wurzellexikon*, I, 356 ; II, 21-22.

[2] La forme γυναικ paraît venir de γυνή et de ικ (εἴκω, ἴκελος), *imago feminæ*, comme ἄνθρωπος de ἀνδρός et de ὄψ, *facies hominis*. Comp. l'allem. *Weibsbild*. V. Pott, II, 45, 440 ; Benfey, II, 118.

grec, l'hébreu, par exemple, diffèrent considérablement, pour la manière de traiter le verbe, des langues réformées, comme le latin. En hébreu, les verbes dont la racine est le plus évidemment monosyllabique peuvent souvent se conjuguer de deux ou trois manières différentes, et ceux qui participent à une même racine bilitère, bien que différents pour la forme et la signification, se confondent souvent entre eux[1]. Le même fait se retrouve dans la langue grecque, surtout chez Homère et les poëtes anciens. Εἶμι, *je vais*, tire ses temps de ἕω, εἴω, ἴω, ce qui ne veut pas dire que ces verbes aient réellement existé, mais que le radical primitif est successivement traité selon ces types divers. Ὄφλω, ὀφείλω, ὀφέλλω, ne sont que des variantes de la racine primitive ὀφλ. Βαίνω, βάω, βῆμι; — Κέω, κείω, κεῖμαι, κέομαι (κέονται); — κνάω, κνήθω, κνίζω, peuvent être considérés de même. Il semble au premier coup d'œil que ὄφλω, par exemple, doive être regardé comme la forme primitive, d'où, par suite, se seraient formés ὀφείλω,

[1] Cf. Gesenius, *Lehrgebäude der hebr. Sprache*, § 112 et 113.

ὀφέλλω, etc.; mais il se peut au contraire que ce soient ces dernières formes qui, avec bien d'autres encore, aient existé à l'origine comme variétés capricieuses d'un langage tout d'instinct.

Il faut tirer la même conséquence des confusions que les plus anciens poëtes grecs admettent, comme les Hébreux, entre des verbes très-divers pour le sens, mais analogues pour la forme. Δέμω, signifiant *bâtir*, est très-différent de δαμάω, δαμάζω, δάμνημι, etc.; mais l'identité du radical δμ suffit pour établir entre eux une communauté de temps : δέμω se rencontre au parfait et à l'aoriste passif avec δαμάω (δέδμηκα, δέδμημαι, ἐδμήθην), et réciproquement δαμάζω tire son aoriste second passif (ἐδάμην) de la forme δέμω. Le radical δάω a produit δαίω, δαίομαι, δαίνυμι, διδάσκω, verbes qui, avec des significations très-différentes, offrent des confusions analogues. Il en est de même de χράω, *rendre un oracle*, χράομαι, *se servir*, χρῄζω, *désirer*, χρῆ, *il faut*, χραίνω, *toucher*. Ce sont là, au point de vue de nos langues artificiellement fixées, autant d'irrégularités, ou, si l'on veut, de *barbarismes reçus*, dénotant une

langue où l'écrivain n'a, comme le peuple, d'autre règle que l'analogie générale. Le latin, au contraire, offre très-peu de ces confusions. En latin, tout ce qui n'est pas grammaticalement régulier est décidément *barbarisme*, parce que cette langue, telle qu'elle nous est parvenue dans les livres, a subi un travail de perfectionnement réfléchi.

La forme ordinaire que l'on donne aux grammaires des langues anciennes induit parfois en erreur sur le caractère d'indétermination que nous essayons d'expliquer en ce moment. Pour ne parler que de l'hébreu, à la vue d'ouvrages aussi imposants par leur masse, la richesse de leurs détails, et leur savante ordonnance que les *Grammaires raisonnées* d'Ewald ou de Gesenius, on pourrait croire qu'il s'agit d'une langue assujettie dans ses moindres détails à des règles inflexibles. Rien pourtant ne serait moins exact. Le plus lettré des anciens Hébreux, un Isaïe, par exemple, n'eût guère conçu la possibilité d'un si long discours sur la langue qu'il parlait. Généralement, les grammaires les plus prolixes sont

celles des langues qui en ont eu le moins; car alors les anomalies étouffent les règles. Dans l'état de liberté primitive, chacun parlait à sa façon, imitant les autres sans renoncer à son droit d'initiative et sans songer à observer un ensemble de lois imposées. Le grammairien vient ensuite; cherchant à tout prix des formules qui renferment tous les cas possibles, et au désespoir de voir ses principes généraux sans cesse déjoués par les caprices du langage, il se sauve en multipliant les exceptions, qui elles-mêmes sont à ses yeux des espèces de règles. Les langues anciennes se permettent une foule de constructions en apparence peu logiques, des phrases inachevées, suspendues, sans suite, que les grammairiens croient expliquer par des anacoluthes, des ellipses de prépositions, etc. Il est également superficiel, et de chercher des *règles* rigoureuses dans des anomalies où il n'y avait que choix instinctif, et d'envisager ces anomalies comme des *fautes*, puisque personne n'avait l'idée d'y voir des transgressions de lois qui n'existaient pas, et que d'ailleurs, malgré ces tours irréguliers, on réussissait par-

faitement à se faire entendre. La vérité est que l'écrivain ancien, en employant de telles manières de parler, ne songeait ni à observer ni à violer un règlement, et que le lecteur ou l'auditeur contemporain n'avait non plus, en présence de pareils tours, aucune arrière-pensée.

Jamais donc le langage ne fut plus individuel qu'à l'origine de l'homme, jamais moins arrêté, jamais plus subdivisé en ce qu'on peut appeler dialectes. Trop souvent on se figure que les variétés dialectiques se sont formées, à une époque relativement moderne, par divergence d'un type unique et primitif. Il semble, au premier coup d'œil, que rien n'est plus naturel que de placer ainsi l'unité en tête des diversités ; mais des doutes graves s'élèvent, quand on voit les langues se morceler avec l'état sauvage ou barbare, de village à village, je dirais presque de famille à famille. Le Caucase, par exemple, offre sur un petit espace une quantité de langues entièrement distinctes [1]. L'Abyssinie présente un phénomène

[1] Pott, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 238-39.

analogue[1]. Le nombre et la variété des dialectes de l'Amérique frappèrent d'étonnement M. de Humboldt [2]. Mais ces diversités ne sont rien en comparaison de celles qui séparent les langues de l'Océanie. C'est là que l'état sauvage a poussé jusqu'aux dernières limites ses effets de désunion et de morcellement. Chez les races, enfin, qui sont placées au plus bas degré de l'échelle humaine, le langage n'a rien de fixe, et n'est plus guère qu'un procédé sans tradition, dont on a peine au bout de quelques années à reconnaître l'identité [3].

Un fait qui se remarque dans presque toutes les familles de langues établit d'une manière frappante la diversité originelle des idiomes, et montre les barrières qui de bonne heure séparèrent les branches d'une même famille. Nous trouvons que, dans les langues les plus anciennes, les mots qui servent à désigner les peuples étrangers se tirent de deux sources : ou de verbes qui

[1] Jobi Ludolfi *Historia Æthiopica*, l. I, c. xv, nos 40 et suiv.

[2] A. de Humboldt, *Vues des Cordillères*, introd., p. VIII-IX.

[3] V. les faits recueillis par M. Garnier, *Traité des facultés de l'âme*, II, p. 490.

signifient *bégayer*, *balbutier*, ou de mots qui signifient *muet*. Le peuple est toujours porté à ne voir qu'un jargon inarticulé dans les langues qu'il ne comprend pas : de même, pour l'homme primitif, le signe caractéristique de l'étranger était de parler une langue inintelligible et qui ressemblait à un bégayement informe. Tel est le sens qui s'attache au radical *varvara* (sanscr.), *βάρβαρος*, radical formé par onomatopée et probablement identique à *balbus*[1]. Tel est plus certainement encore la signification du mot sanscrit *mletchha* (*indistincte loquens*), par lequel les anciens Hindous désignaient les peuples qui ne parlaient pas le sanscrit : or, ce mot paraît identique au mot *Walh*, *Welsch*, dont les Germains, depuis une époque reculée, se servent pour désigner les peuples étrangers, en particulier les Celtes et les Romains[2]; le mot *Deutsch* signifiant celui qui parle clairement, par opposition au *Welsch*, qui parle

[1] Kuhn, dans la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, I, 381-384.

[2] Leo, dans le même recueil, II, 252 et suiv. M. Stenzler et M. Kuhn étaient arrivés de leur côté au même résultat (*ibid.* p. 262).

confusément[1]. Les langues celtiques et slaves présentent des exemples analogues, entre autres le nom des Valaques (*Vlah*), qu'on rapproche ou du mot *Walh* précité, ou du mot *vlatch*, bègue, identique pour la racine à *mlctchh*[2]. Les langues sémitiques, enfin, ont suivi la même analogie : Hébr. *laëg, loëz* (balbutiant) pour désigner un peuple barbare[3]; arab. *adjem* (parlant confusément ou muet) pour désigner un peuple étranger, en particulier les Persans[4]; *Timtim*, qui signifie proprement un homme au langage barbare et inintelligible, a servi pour désigner les Himyarites et les Abyssins[5]; j'ai proposé de rapprocher de ce mot le nom de la peuplade sauvage des *Zomzommim* (*Deut.*, 2, 20). — Les appellations tirées des mots qui signifient *muet* ne sont pas moins nombreuses. Je ne rapporterai point ici tous les exemples que M. Pott en a recueillis[6].

[1] Pott, *ibid.* p. 114 ; Leo, *ibid.* p. 255 et suiv.
[2] *Id.*, *ibid.* p. 114, Leo, *ibid.* p. 255.
[3] Gesenius, *Lex man.*, p. 533-34.
[4] Freytag, *Lex arab. lat.* s. h. v.
[5] V. mon *Hist. génér. des lang. sémit.* p. 33 et 291.
[6] *Indogermanischer Sprachstamm* (dans l'*Encycl.* d'Ersch et

Je rappellerai seulement ἄγλωσσος, synonyme de βάρβαρος chez les Grecs, et le mot *Niemiec*, par lequel les peuples slaves (et après eux les Byzantins [1], les Turcs, les Hongrois) désignent les Germains, tandis que le nom même des *Slaves* paraît signifier *les parlants*. Le même sens a été attribué au nom des Basques (*Eusken*) [2]. Que conclure de ces faits, qui tous nous reportent à l'état le plus ancien du langage? Qu'à l'origine, la fraternité linguistique était entendue dans un sens fort étroit, et que le langage était divisé en très-petites familles, qui n'avaient pas la conscience de leur parenté. Il est remarquable, en effet, que les peuples ainsi désignés par les autres du nom de *bègues* ou de *muets* étaient très-proches

Gruber), p. 44 ; *Die Zigeuner*, II, 339 ; dans la *Zeitschrift* précitée, II, 113-114, et *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 70, note. Dans un des idiomes du Guatemala, le mot qui signifie *muet* désigne également les barbares (communication orale faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. Brasseur de Bourbourg).

[1] Νέμιτζος, Νεμιτζία. Michel Attaliote, p. 125, 147, 221 (édit. Brunet de Presle).

[2] W. de Humboldt, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens*, p. 63 et suiv. (*Gesammelte Werke*, t. II)

parents de ces derniers : ainsi les Celtes des Germains, les Germains des Slaves, les Himyarites des Arabes, etc.

Ces faits nous semblent suffisants pour prouver l'impossibilité d'une langue homogène, parlée sur une surface considérable dans une société peu avancée. La civilisation seule peut étendre les langues par grandes masses. Il n'a été donné qu'aux sociétés modernes de faire régner un idiome sans dialecte sur tout un pays, et encore les langues arrivées ainsi à l'universalité sont-elles presque toujours des langues purement littéraires, comme la *lingua toscana*, commune à tous les hommes instruits de l'Italie. Si la langue grecque, parlée par un peuple si heureusement doué de la nature, a compté presque autant de dialectes que la Grèce comptait de peuplades différentes, peut-on croire que les premiers hommes, qui se possédaient à peine eux-mêmes, et dont la raison était encore comme un songe, aient atteint le résultat que les siècles les plus réfléchis ont eu peine à réaliser? Loin de placer l'unité à l'origine des choses, il faut donc l'envisager comme

le résultat lent et tardif d'une civilisation avancée. Au commencement, il y avait autant de dialectes que de familles, je dirais presque d'individus. Chaque groupe d'hommes formait son langage sur un fond imposé, il est vrai, par une tradition antérieure, mais en suivant son instinct et en subissant les influences que le genre de vie, les aliments, le climat exerçaient sur les organes de la parole et sur les opérations de l'intelligence. On parlait par besoin social et par besoin psychologique; pourvu qu'on formulât suffisamment sa pensée pour soi-même, et qu'on la fît entendre aux autres, on s'occupait peu de la conformité du langage que l'on parlait avec un type général et autorisé. La surabondance de flexions que nous avons remarquée dans les langues les plus anciennes n'a pas une autre origine. Une telle richesse, en effet, n'est qu'indétermination; ces langues sont riches, parce qu'elles sont sans entraves et sans limites. Chaque individu a eu le pouvoir de les traiter presque à sa fantaisie; mille formes superflues se sont produites, et continuent d'être employées jusqu'à ce que le discer-

nement grammatical vienne à s'exercer[1]. C'est un arbre d'une végétation puissante, auquel la culture n'a rien retranché, et qui étend capricieusement et au hasard ses rameaux luxuriants. L'œuvre de la réflexion, loin d'ajouter à cette surabondance, sera toute négative : elle ne fera que retrancher et fixer. L'élimination atteindra les formes inutiles; les superfétations seront bannies; la langue sera déterminée, réglée, et, en un sens, appauvrie.

Ainsi les langues primitives paraissent avoir été illimitées, capricieuses, variées; et si l'on convient d'appliquer aux variétés qui se produisaient alors le nom de dialectes, au lieu de placer avant les dialectes une langue unique et compacte, il faudra dire au contraire que cette

[1] Herder a dit, dans son *Traité de l'origine des langues*, que *plus une langue est barbare, plus elle a de conjugaisons* ; ce qui signifie que, dans la langue abandonnée à elle-même, chacun a eu le droit de faire sa conjugaison à sa guise, et que l'usage ne s'est pas constitué en arbitre pour consacrer telle forme ou éliminer telle autre. On trouvera de bonnes vues sur la coexistence de formes multiples au sein des langues populaires, dans l'*Essai sur le pali* de MM. Burnouf et Lassen, p. 173.

unité n'est résultée que de l'extinction successive des variétés dialectiques. Est-ce à dire que toutes les individualités qui plus tard sont apparues dans chaque famille de langues eussent dès lors leur existence distincte? Non, sans doute : c'est à une époque bien postérieure que telles et telles propriétés grammaticales sont devenues, en se groupant, le trait caractéristique de tel et tel dialecte. Ces propriétés existaient d'abord dans un mélange qu'on a pu prendre pour l'unité, mais qui n'était que la confusion. L'esprit humain débute par le syncrétisme. Tout est dans ses premières créations, mais tout y est comme n'y étant pas, parce que tout y est sans existence séparée des parties. Ce n'est qu'au second degré du développement intellectuel que les individualités commencent à se dessiner avec netteté, et cela, il faut l'avouer, aux dépens de l'unité, dont l'état primitif offrait au moins quelque apparence. Alors c'est la multiplicité, la division qui domine, jusqu'à ce que la synthèse réfléchie vienne ressaisir les éléments isolés, qui, ayant vécu à part, ont désormais la conscience d'eux-

mêmes, et les assimile de nouveau dans une unité supérieure. En un mot, existence confuse et simultanée des variétés dialectiques, — existence isolée et indépendante des dialectes, — fusion de ces variétés dans une unité plus étendue : tels sont les trois degrés qui correspondent, dans la marche des langues, aux trois phases de tout développement soit individuel, soit collectif.

Des faits nombreux établissent, du reste, cette promiscuité primitive des dialectes dans chaque famille de langues. Les textes hébreux les plus anciens renferment des particularités qui deviennent plus tard la propriété exclusive des langues araméennes, et qui à une époque reculée paraissent avoir flotté entre les divers dialectes sémitiques[1]. Les poëmes homériques présentent simultanément employés des idiotismes qu'on donne pour de l'éolien, du dorien, de l'attique. Si la distinction des dialectes eût été parfaitement nette à l'époque de la composition de ces poëmes, un pareil mélange eût péché con-

[1] V. *Hist. générale des langues sémitiques*, p. 103-104. (2e édit.)

tre toutes les règles du bon sens. Il faut donc admettre pour ces siècles reculés un état d'indécision, où coexistaient les diverses particularités qui sont ensuite devenues la possession exclusive de chaque dialecte [1]. C'est ainsi que des mots français, tombés en désuétude dans la langue cultivée, sont restés populaires dans quelques provinces, et que des mots d'usage commun dans l'ancien allemand ne sont plus employés de nos jours que dans les patois locaux.

[1] Voy. Matthiæ, *Grammaire raisonnée de la langue grecque*, t. I (trad. franç.), p. 9 et suiv.; Am. Peyron, *Origine dei tre illustri dialetti greci paragonata con quella del eloquio illustre italiano* (Mém. de l'Acad. de Turin, 2e série, t. I).

IX

Les caractères de la langue primitive étaient donc les mêmes que ceux de la pensée primitive : une richesse sans bornes ou plutôt sans règle, une synthèse obscure et compréhensive, tous les éléments entassés et indistincts. A chaque époque apparaît le merveilleux accord de la psychologie et de la linguistique ; nous sommes donc fondés à considérer les langues comme les formes succes-

sives qu'a revêtues l'esprit humain aux différentes périodes de son existence, comme le produit des forces humaines agissant à tel moment donné et dans tel milieu. L'harmonie non moins parfaite des langues et des climats confirme cette manière de voir. Tandis que les langues du Midi abondent en formes variées, en voyelles sonores, en sons pleins et harmonieux, celles du Nord, comparativement plus pauvres et ne recherchant que le nécessaire, sont chargées de consonnes et d'articulations rudes. On est surpris de la différence que produisent à cet égard quelques degrés de latitude. Les trois principaux idiomes sémitiques, par exemple, l'araméen, l'hébreu et l'arabe, bien que distribués sur un espace peu considérable, sont dans un rapport exact, pour la richesse et la beauté, avec la situation climatérique des peuples qui les ont parlés. L'araméen, usité dans le Nord, est dur, pauvre, sans harmonie, lourd dans ses constructions, sans aptitude pour la poésie. L'arabe, au contraire, placé à l'autre extrémité, se distingue par une admirable richesse. Nulle langue ne possède autant de synonymes pour cer-

taines classes d'idées, nulle ne présente un système grammatical aussi compliqué; de sorte qu'on serait tenté quelquefois de voir surabondance dans l'étendue presque indéfinie de son dictionnaire et dans le labyrinthe de ses formes grammaticales. L'hébreu enfin, placé entre ces deux extrêmes, tient également le milieu entre leurs qualités opposées. Il a le nécessaire, mais rien de superflu; il est harmonieux et facile, mais sans atteindre à la merveilleuse flexibilité de l'arabe. Les voyelles y sont disposées harmoniquement et s'entremettent avec mesure pour éviter les articulations trop rudes, tandis que l'araméen, recherchant les formes monosyllabiques, ne fait rien pour éviter les collisions de consonnes, et que dans l'arabe, au contraire, les mots semblent, à la lettre, nager dans un fleuve de voyelles, qui les déborde de toutes parts, les suit, les précède, les unit, sans souffrir aucun de ces sons heurtés que tolèrent les langues d'ailleurs les plus harmonieuses. Si l'on s'étonne de rencontrer de si fortes variétés de caractère entre des idiomes au fond identiques, et parlés sous des climats dont

la différence est après tout si peu considérable, qu'on se rappelle les dialectes grecs, qui, sur un espace plus restreint encore, présentaient des différences non moins profondes : la dureté et la grossièreté du dorien à côté de la mollesse de l'ionien, si riche en voyelles et en diphthongues, voilà les contrastes qu'on trouvait à quelques lieues de distance chez un peuple éminemment doué du sentiment des diversités.

C'est en effet dans la diversité des races qu'il faut chercher les causes les plus efficaces de la diversité des idiomes. L'esprit de chaque peuple et sa langue sont dans la plus étroite connexité : l'esprit fait la langue, et la langue à son tour sert de formule et de limite à l'esprit. La race religieuse et sensitive des peuples sémitiques ne se peint-elle pas trait pour trait dans ces langues toutes physiques, auxquelles l'abstraction est inconnue et la métaphysique impossible? La langue étant le module nécessaire des opérations intellectuelles d'un peuple[1], des idiomes peignant

[1] M. le docteur Wiseman (*Disc. sur le rapp.*, etc. 1er disc., 2e partie), a fait la remarque que la philosophie transcenden-

tous les objets par leurs qualités sensibles, presque dénués de syntaxe, sans construction savante, privés de ces conjonctions variées qui établissent entre les membres de la pensée des relations si délicates, devaient être éminemment propres aux énergiques déclamations des Voyants et à la peinture de fugitives impressions, mais devaient se refuser à toute spéculation purement philosophique. Imaginer un Aristote ou un Kant avec un pareil instrument n'est guère plus possible que de concevoir un poëme comme celui de Job écrit dans nos langues métaphysiques et réfléchies. Aussi chercherait-on vainement chez les peuples sémitiques quelque tentative indigène d'analyse rationnelle, tandis que leurs littératures abondent en expressions vraies de senti-

tale ne pouvait prendre naissance qu'en Allemagne, c'est-à-dire chez un peuple dont la langue, plus qu'aucune autre, permet ou suggère d'employer objectivement le pronom de la première personne. Pourtant l'expression *le moi* est familière aux écrivains du XVII[e] siècle (Pascal, *Pensées*, édit. Havet, p. 26, 70, 80; Fénelon, *Lettre II au duc d'Orléans*. — *Logique* de Port-Royal, 3[e] part., ch. XX, § 6). Locke dit de même le *soi*. *Essais*, l. II, chap. XXVI, § 9.

ments moraux, d'aphorismes pratiques. C'est par excellence la race des religions, destinée à leur donner naissance et à les propager ; et en effet, les trois religions qui jusqu'ici ont joué le plus grand rôle dans l'histoire de la civilisation, religions marquées d'un caractère spécial de durée, de fécondité, de prosélytisme, et liées d'ailleurs entre elles par des rapports si étroits qu'elles semblent trois rameaux d'un même tronc, trois traductions inégalement belles et pures d'une même idée, sont nées toutes les trois parmi les peuples sémitiques. Organes d'une race monothéiste, appelée à simplifier l'esprit humain et à fonder dans le monde, par la triple prédication, juive, chrétienne et musulmane, une religion plus raisonnable, les langues sémitiques sont de même sans perspective, sans saillie et sans demi-jour. S'interdisant ces longs enroulements de phrase (*circuitus*, *comprehensio*, comme les appelle Cicéron), sous lesquels le grec et le latin assemblent avec tant d'art les détails multiples d'une seule pensée, les Sémites ne savent que faire succéder les propositions les unes aux autres,

en employant pour tout artifice la simple copule *et*, qui fait le secret de leur période, et qui leur tient lieu de presque toutes les autres conjonctions. Les langues sémitiques ignorent à peu près l'art de subordonner les membres de phrase les uns aux autres. Planes et sans inversions, elles ne connaissent d'autre procédé que la juxtaposition des idées, à la manière de la peinture byzantine. Le style leur manque entièrement. Joindre les mots dans une proposition est leur dernier effort; elles ne font point subir la même opération aux propositions elles-mêmes. L'éloquence n'est pour les Sémites qu'une vive succession de tours pressants et d'images hardies : tout ce qui peut s'appeler nombre oratoire leur est resté inconnu.

Au contraire, de même que la recherche réfléchie, indépendante, sévère, courageuse, philosophique en un mot de la vérité, semble avoir été le partage de cette race indo-européenne, qui, du fond de l'Inde jusqu'aux extrémités de l'Occident et du Nord, depuis les siècles les plus reculés jusqu'aux temps modernes, a cherché à expliquer

Dieu, l'homme et le monde par la science et a laissé derrière elle, comme échelonnés aux divers degrés de son histoire, des systèmes, toujours et partout soumis aux lois d'un développement rationnel ; de même, les langues de cette famille semblent créées pour l'abstraction et la métaphysique. Elles ont une souplesse merveilleuse pour exprimer les relations les plus intimes des choses par les flexions de leurs noms, par les temps et les modes si variés de leurs verbes, par leurs mots composés, par la délicatesse de leurs particules. Possédant seules l'admirable secret de la période, elles savent relier dans un tout les membres divers de la phrase ; l'inversion leur permet de conserver l'ordre naturel des idées sans nuire à la détermination des rapports grammaticaux ; tout devient pour elles abstraction et catégorie. Elles sont les langues de l'idéalisme. Elles ne pouvaient apparaître que chez une race philosophique, et une race philosophique ne pouvait se développer sans elles.

La Chine et l'Égypte, en apparence si éloi-

gnées, mais rapprochées par tant de traits communs, donneraient lieu à des remarques analogues. L'ancienne langue de l'Égypte, aujourd'hui représentée par le copte, paraît avoir été une langue dans le genre du chinois, monosyllabique, sans grammaire développée, suppléant aux flexions par des exposants groupés, mais non agglutinés, autour de la racine. Or, pour ne parler ici que de la Chine, dont la langue et la civilisation nous sont mieux connues, la langue chinoise, avec sa structure inorganique et incomplète, n'est-elle pas l'image de la sècheresse d'esprit et de cœur qui caractérise la race chinoise? Suffisante pour les besoins de la vie, pour la technique des arts manuels, pour une littérature légère de petit aloi, pour une philosophie qui n'est que l'expression souvent fine, mais jamais élevée, du bon sens pratique [1], la langue chinoise excluait toute philosophie, toute science, toute religion,

[1] La philosophie de Lao-Tseu semble contredire notre assertion. Mais cette philosophie est une réaction contre l'esprit positif de la Chine, et ne semble pas exempte d'influences étrangères.

dans le sens où nous entendons ces mots. Dieu n'y a pas de nom[1], et les choses métaphysiques ne s'y expriment que par des locutions détournées : encore ignorons-nous le sens précis que ces locutions présentent à l'esprit des Chinois. Nous ne connaissons point assez l'ancienne sagesse de l'Égypte pour dire comment elle trouvait sa limite dans la langue même du pays. Remarquons cependant que l'analogie qui existe entre l'histoire sociale de l'Égypte et celle de la Chine ne saurait être fortuite : l'absence de liberté individuelle, d'esprit public, d'institutions politiques, la tendance vers une administration perfectionnée, si l'on veut, mais étouffante, le manque d'aptitude militaire, se retrouvent de part et d'autre. Ajoutons que les deux exemples d'écriture primitivement idéographique que nous a légués l'antiquité se rencontrent précisément dans les deux langues qui, par leur structure, appelaient pour ainsi dire ce genre de notation. Une langue habituée à donner à chaque idée et à

[1] V. *Journal Asiatique*, août 1848, p. 168-169.

chaque rapport son expression isolée, devait être amenée à choisir un système graphique analogue, peignant les choses et leurs rapports par un signe indivis.

X

Que faut-il de plus pour conclure que, chez les diverses races et dans chaque pays, la langue fut le produit de l'originalité et du caractère individuel de l'homme? Chercher l'unité du langage ailleurs que dans l'esprit humain et dans les procédés qu'il employa, supposer, par exemple, que toutes les langues sont sorties par dérivation d'une seule, c'est dépasser les faits, et entrer sur

le terrain des conjectures. Rien de plus commode sans doute qu'une telle hypothèse pour expliquer les ressemblances de tous les produits de l'esprit humain. Rapporter à une même origine les peuples entre lesquels on trouve quelque élément commun, et, comme on trouve de ces éléments dans toute l'humanité, en induire l'unité primitive, est l'idée qui se présente d'abord; car on s'adresse toujours aux causes extérieures avant de rechercher les causes psychologiques. L'unité matérielle de race frappe et séduit; l'unité de l'esprit humain concevant et sentant partout de la même manière, reste dans l'ombre. En un sens, l'unité de l'humanité est une proposition sacrée et scientifiquement incontestable; on peut dire qu'il n'y a qu'une langue, qu'une littérature, qu'un système de traditions symboliques, puisque ce sont les mêmes procédés qui ont présidé à la formation de toutes les langues, les mêmes sentiments qui partout ont fait vivre les littératures, les mêmes idées qui se sont traduites par des symboles divers. Mais faire de cette unité toute psychologique le synonyme

d'une unité matérielle de race (qui peut être vraie, qui peut être fausse, n'importe), c'est rapetisser une grande vérité aux minces proportions d'un petit fait, sur lequel la science ne pourra peut-être jamais rien dire de certain.

Là est la cause de l'énorme malentendu qui domine presque toujours les discussions relatives à l'unité de la race humaine. Cette unité est évidente aux yeux du psychologue et du moraliste, nous venons de le montrer; elle ne l'est pas moins aux yeux du naturaliste, puisque toutes les branches de l'espèce humaine peuvent avoir l'une avec l'autre des rapports sexuels indéfiniment féconds. Mais cette double unité signifie-t-elle que l'espèce humaine est sortie d'un couple unique, ou, dans un sens plus large, qu'elle est apparue sur un point unique? Voilà ce qu'il est tout à fait téméraire d'affirmer. Un voile presque impénétrable couvre pour nous les origines de l'espèce humaine; les légitimes inductions de la science s'arrêtent bien vite sur ce terrain, et en tout cas nous disent peu de chose sur la circonstance particulière dont il s'agit en ce moment.

L'imagination même se refuse à rien concevoir sur les mystères des premiers jours.

Au premier coup d'œil, la science des langues paraît apporter dans la balance un poids décisif. S'il est, en effet, un résultat incontestable, c'est que le réseau des langues qui ont été ou sont encore parlées sur la surface du globe se divise en familles absolument irréductibles l'une à l'autre. En supposant même (ce que je n'admets nullement, et ce que la bonne philologie est de plus en plus en voie de rejeter) que la famille sémitique et la famille indo-européenne puissent un jour être fondues l'une dans l'autre ; en supposant (ce que je n'admets pas davantage) que les deux familles africaines représentées l'une par le copte, l'autre par le berber ou mieux par le touareg, puissent un jour être réunies aux langues précitées, on peut affirmer du moins qu'il sera à tout jamais impossible de ranger dans le même groupe le chinois et les langues de l'Asie orientale. On n'explique pas dans l'état actuel de la science comment le sanscrit aurait pu devenir l'hébreu, ou l'hébreu le sanscrit : mais surtout on n'expliquera jamais

comment le sanscrit ou l'hébreu auraient pu devenir le chinois, l'annamique ou le siamois. Il y a là un abîme qu'aucun effort scientifique ne saurait combler. Quelles que puissent être les hypothèses futures de la science sur les questions d'origine, on peut poser comme un axiome désormais acquis cette proposition : le langage n'a point une origine unique; il s'est produit parallèlement sur plusieurs points à la fois. Ces points ont pu être fort rapprochés; les apparitions ont pu être presque simultanées; mais certainement elles ont été distinctes, et le principe de l'ancienne école : « Toutes les langues sont des dialectes d'une seule » doit être abandonné à jamais.

Mais de cette vérité fondamentale, est-on en droit de conclure qu'il n'y a eu entre les peuples qui parlent des langues de familles diverses aucune parenté primitive? Voilà sur quoi le linguiste doit hésiter à se prononcer. La philologie ne doit pas s'imposer d'une manière absolue à l'ethnographie, et les divisions des langues n'impliquent pas nécessairement des divisions de ra-

res. On concevrait qu'une seule espèce humaine, scindée dès son origine en plusieurs branches, eût créé le langage sur plusieurs types différents. Ce principe, essentiel à maintenir, que l'humanité n'a jamais existé sans la parole, ne peut évidemment s'entendre que d'une façon générale et en ce sens que le langage n'a point été inventé après une longue période de mutisme. Il faut s'abstenir de tout ce qui porterait en de pareils problèmes un degré de précision dont ils ne sont pas susceptibles. Un fait, d'ailleurs, fournit à l'hypothèse de l'origine unique de l'espèce humaine un argument d'une incontestable valeur. Ce fait, c'est que les divisions auxquelles on est conduit par la philologie comparée ne coïncident pas avec celles auxquelles conduit l'anthropologie proprement dite. La division des Sémites et des Indo-Européens, par exemple, a été créée par la philologie et non par la physiologie. Quoique les Juifs et les Arabes aient un type fort prononcé, qui empêche de les confondre avec les Européens, jamais les savants qui envisagent l'homme au point de vue de l'histoire naturelle n'auraient

songé à voir dans ce type un trait de race, si l'étude des langues, confirmée par celle des littératures et des religions, n'avait fait reconnaître ici une distinction que l'étude du corps ne révélait pas. Or, dès qu'on admet que le Sémite et l'Indo-Européen parlent des langues d'origine différente, sans que pour cela ils se rapportent à des races physiologiquement diverses, n'est-on pas autorisé à conclure qu'une même race a pu se partager à l'origine en plusieurs familles, qui ont formé leur langage à part et sans avoir de rapports les unes avec les autres; en d'autres termes, que des peuples peuvent être frères tout en parlant des idiomes absolument différents?

Nous sortirions de notre plan en essayant de démontrer ici la thèse que nous avons supposée dans les pages qui précèdent, à savoir qu'il y a entre les diverses familles de langues des lignes de démarcation impossibles à effacer. Cela résulte de l'ensemble des études de philologie comparée, telles que notre siècle les a comprises. En effet, le *criterium* de la distinction des familles de langues est l'impossibilité de faire dériver l'une de

l'autre par des procédés scientifiques. Quelque divers que soient entre eux les groupes qui forment la famille indo-européenne, on explique parfaitement comment tous se rapportent à un type identique et ont pu sortir d'un idiome primitif. On ne réussira jamais à tirer de même le système des langues sémitiques du système des langues indo-européennes, ou réciproquement[1]. Comparées sous le rapport de la grammaire, ces deux familles nous apparaissent comme radicalement distinctes, de l'aveu même des philologues qui ont essayé de les fondre ensemble ; les faibles ressemblances grammaticales qui se remarquent entre elles s'expliquent suffisamment par l'identité de l'esprit humain, agissant de la même manière sur plusieurs points à la fois. Comparées sous le rapport du dictionnaire, elles offrent au premier coup d'œil quelques rapprochements séduisants. Mais, outre qu'on a singulièrement exagéré le nombre de ces rapprochements, en se fondant sur les analogies les plus superficielles ou

[1] V. *Hist. génér. des langues sémitiques*, l. V, c. II.

les plus insuffisantes, il en est très-peu qui ne s'expliquent par des raisons intrinsèques, sans que l'on soit obligé de recourir à la communauté d'origine. En effet, la plupart des racines communes appartiennent à la classe des racines formées par onomatopée; et lors même que la science se trouve dans l'impossibilité de rendre raison en particulier de chaque détail, il suffit qu'elle ait réussi à expliquer l'identité dans un certain nombre de cas, pour qu'on lui permette de tirer l'induction générale que, dans tous les cas non expliqués, il y a une cause secrète, bien qu'elle ne se laisse pas apercevoir aussi facilement. Le caprice n'ayant eu aucune part dans la formation des langues, ainsi que nous l'avons établi (§ 6), le choix de chaque mot a dû avoir sa raison suffisante. Est-il donc étrange que la même raison ait existé à la fois dans des lieux fort éloignés, et qu'elle ait produit le même signe pour la même idée dans des familles différentes?

Certes, je ne prétends pas nier que les langues sémitiques et les langues indo-européennes n'offrent dans leur système le plus général quelque

ressemblance, et n'accusent une même manière de prendre et de résoudre le problème du langage. Ces analogies deviennent surtout frappantes si on compare les deux familles précitées au chinois. En face de cette langue singulière, fondée sur de tout autres principes, ce qui était dissemblance devient presque fraternité. Quelque éloignées l'une de l'autre que soient la famille sémitique et la famille indo-européenne, ces deux familles ont du moins entre elles une grande et profonde analogie, l'existence d'une *grammaire*. Si l'on se rappelle que les Sémites et les Indo-Européens, envisagés par le côté physique, ne forment qu'une seule race; si l'on considère de plus que, dans l'histoire de l'esprit humain, ils ont joué un rôle connexe, et qu'ils sont entrés tour à tour dans l'œuvre de la civilisation générale, on est porté, tout en maintenant leur distinction, à les réunir, en un sens plus large et plus étendu, sous une même catégorie. Peut-être deux fractions d'une seule race, séparées dès leur naissance, ont-elles produit parallèlement, sous l'empire de causes analogues, suivant des données psychologiques

presque semblables, et peut-être avec une certaine conscience réciproque de leur œuvre, ces deux systèmes de langues, dont l'air de famille nous frappe, malgré la radicale diversité qui empêche de les réunir dans un seul groupe naturel. Le fait des naissances jumelles semble se retrouver quand il s'agit des races : une même émission de vie peut se partager entre deux êtres animés d'un même souffle, et pourtant distincts dès le premier jour.

Un phénomène semblable se présente dans l'Asie orientale. Toutes les langues de cette région sont frappées d'un même caractère : monosyllabisme, absence de flexions grammaticales, importance du ton pour différencier les syllabes. Et pourtant, le chinois, le coréen, l'annamique, le siamois sont, au fond, des langues profondément différentes, non dans leur système, qui souffre peu de variété, mais dans le matériel de leurs sons. On dirait qu'une seule famille de l'espèce humaine, prédestinée par sa constitution intellectuelle à former son langage sur le même type, a créé séparément ces idiomes sur des points di-

vers. Ajoutons que la race chinoise paraît se rattacher par ses caractères physiologiques à la race tartare, tandis que par sa langue elle n'a avec cette dernière presque rien de commun.

L'étude du copte, du berber, du touareg, du galla, du harari, et en général des langues de l'Afrique septentrionale et orientale, conduit à un ordre de conceptions analogues[1]. Le fond du vocabulaire de ces idiomes est radicalement différent des langues sémitiques, et pourtant il y a dans leur système des membres entiers qui semblent empruntés à l'édifice de ces dernières langues, par exemple, les pronoms, les noms de nombre, des particularités essentielles du mécanisme de la conjugaison. Il est difficile d'admettre que ces emprunts aient eu lieu à une époque historique et se soient faits avec une intention réfléchie. Les emprunts linguistiques que nous pouvons suivre dans l'histoire n'ont point atteint de telles proportions : le turc, une des langues qui se sont le plus altérées par contact, a conservé sa gram-

[1] Voir en particulier R. Burton, *First footsteps in East Africa* (London, 1856), append. II.

maire parfaitement pure ; le persan a pris à l'arabe des pierres sèches, si j'ose le dire, et non le ciment qui les unit; les Japonais et les Coréens n'ont introduit dans leur langue presque tout le matériel de la langue chinoise que parce que cette langue leur paraissait inséparable des sciences et des arts, qu'ils empruntaient à la Chine[1]. Mais il n'est jamais arrivé qu'une nation ait emprunté à une autre des éléments sans lesquels son idiome eût été incomplet, ou plutôt n'eût pas existé. Comment concevoir qu'avant leurs relations avec les peuples sémitiques, les peuples de l'Égypte, de l'Atlas, de l'Éthiopie n'eussent pas de pronoms, pas de noms de nombre, pas de conjugaison régulière? Les faits susdits doivent donc être envisagés comme sortant de l'ordre des révolutions historiques, et appartenant à une époque où les langues conservaient

[1] Le pehlvi ou huzwaresch présente un cas de mélange bien plus intime, opéré à une époque assez moderne. Mais tout porte à croire que cet idiome bizarre n'a jamais été parlé, et qu'il n'y faut voir qu'un style artificiel, créé sous l'influence de certaines prétentions ou de certaines nécessités littéraires. V. Spiegel, *Grammatik der Huzwareschsprache* (Vienne, 1856), p. 165.

encore leur nature fusible et malléable. Il nous est difficile de préciser la nature du rapport qui dut exister à l'origine pour produire un pareil mélange. Disons seulement que la constitution molle et impressionnable de l'homme enfant permettait des combinaisons devenues impossibles, depuis que la nature humaine a contracté en vieillissant une sorte de roideur.

L'Océanie offre un nouvel exemple de cette propriété de se combiner d'une manière organique, que la plupart des langues ont perdue, mais que certaines familles ont pu conserver plus longtemps que d'autres, précisément parce qu'elles sont restées à l'état sporadique et sans constitution arrêtée. Les langues polynésiennes et les langues malaises offrent entre elles une très-grande inégalité de développement, et pourtant il est difficile de méconnaître leur parenté primitive. On dirait une famille humaine scindée dès une époque anté-historique en deux branches, dont l'une a rencontré des circonstances beaucoup moins favorables que l'autre et a totalement dégénéré. La vie n'est revenue aux idiomes en quelque sorte amaigris et dessé-

chés de la Polynésie que par une forte infusion des langues plus nobles de la Malaisie, qui, à des époques relativement modernes, ont exercé sur tout l'archipel une influence décisive, et ont introduit dans les idiomes océaniens des distinctions de genre, des modalités, des tournures qui leur étaient auparavant inconnues[1].

Par là s'explique le phénomène, en apparence contraire à tous les principes, des langues intermédiaires, qui semblent faire le passage d'une famille à l'autre, comme le copte et le berber sur les confins du sémitisme, le tibétain et le barman à la limite des idiomes monosyllabiques. Conclure de l'existence de ces langues intermédiaires que les familles n'ont pas de limites déterminées et qu'elles se fondent l'une dans l'autre par des nuances insensibles, ce serait méconnaître d'autres faits non moins certains. Une seule hypothèse est possible : c'est celle d'une fusibilité primitive du langage, où les langues, comme des

[1] Logan, *Journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia*, (Pinang) 1850-1855, et, en particulier, décembre 1852, p. 665 et suiv. — A. Maury, *Revue des Deux Mondes*, avril 1857, p. 912.

corps simples parfaitement distincts, ont pu contracter entre elles des soudures profondes, et se pénétrer l'une l'autre à un degré devenu presque inconcevable dans l'état actuel de l'esprit humain.

La question de l'indépendance originelle des différents groupes de langues n'est donc pas aussi simple qu'elle le paraît d'abord. Elle admet des degrés : des familles de langues apparues isolément ont pu avoir des contacts féconds, à une époque où elles étaient encore susceptibles de se réformer. On ne peut trop soigneusement distinguer, quand il s'agit des langues, l'état embryonnaire, durant lequel des accidents indifférents à l'âge adulte ont pu avoir une importance capitale, de l'état parfait, où elles sont fixées, pour ainsi dire, dans un moule définitif. L'état embryonnaire des langues a pu durer fort peu de temps; mais il a existé, et à ce moment, où se formait l'individualité des races, la nature humaine, encore flexible, a dû recevoir pour l'éternité des traces profondes. On peut dire avec vérité que le sort de chaque être se détermine

dans le sein de sa mère, de même que, sur le sommet des montagnes, au point où se fait la séparation des eaux, un pli de terrain décide du cours des plus grands fleuves, et les prédestine à porter leurs eaux à telle ou telle mer.

En résumé, le langage s'est formé sur plusieurs types différents, et le nombre des langues-mères peut avoir été assez considérable [1]. Mais on ne saurait rien conclure de là sur les origines matérielles de l'espèce humaine : car le langage nous représente non le premier moment d'existence matérielle de l'humanité, mais le premier moment social ; les

[1] Les Hébreux, qui, parmi les peuples de l'antiquité furent en possession des idées les plus étendues sur l'histoire générale du monde, eurent le vague sentiment de ce fait. Le mythe de la tour de Babel semble être en partie le résultat d'un effort pour concilier la diversité des langues avec l'unité primitive de l'espèce humaine, dogme essentiellement lié au monothéisme sémitique. M. Grimm a remarqué qu'on ne rencontre aucune idée de ce genre dans l'antiquité indo-européenne : il n'a trouvé à comparer au mythe hébreu qu'une légende estonienne fort défigurée. *Ueber den Ursprung der Sprache*, p. 29. Cf. Pott, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen* (Lemgo et Detmold, 1856), p. 83.

familles irréductibles du langage nous représentent non des races physiologiquement différentes, mais des groupements primitifs, qui ont pu ne pas se régler uniquement sur la physiologie. Les langues-mères créées isolément ont été d'ailleurs fort inégalement différentes. Tantôt elles ont été l'œuvre de races congénères, comme cela a eu lieu pour les langues indo-européennes et les langues sémitiques, et alors elles ont porté dans leur diversité un certain air général de ressemblance : tantôt elles ont été l'œuvre de races tout à fait séparées, comme cela a eu lieu pour le chinois et les autres familles, et alors la dissemblance a été absolue [1]. Telle est, en effet, la richesse des procédés de l'esprit humain qu'entre les deux langues qui diffèrent le plus, le chinois et le sanscrit, il n'y a absolument de commun qu'une seule chose, le but à atteindre. Ce but, qui est

[1] Ces vues se trouvent en parfait accord avec celle qu'un linguiste éminent, M. Pott, a récemment émises : *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 202 et suiv., 242 et suiv., 271 et suiv. J'ai apprécié ailleurs (p. 40 et suiv.) la tentative de MM. Bunsen et Müller pour établir la possibilité d'une origine commune de toutes les langues.

l'expression de la pensée, le chinois l'atteint aussi bien que les langues grammaticales, mais par des moyens complétement différents [1].

[1] Voir les curieuses réflexions du chinois Hiouen-Thsang sur la nature de la langue sanscrite dans l'*Histoire de la vie de Hiouen-Thsang*, traduite par M. Stanislas Julien, p. 160 et suiv.



XI

Est-il possible de déterminer quelques-uns des points sur lesquels le langage fit son apparition? On le peut sans trop d'invraisemblance pour la race indo-européenne. Quelque hardie que puisse paraître au premier coup d'œil cette assertion, il faut, avant de la repousser comme chimérique, peser les faits sur lesquels on croit pouvoir l'appuyer[1].

[1] V. surtout Lassen, *Indische Alterthumskunde*, I, p. 511 et suiv.; Obry, *Du berceau de l'espèce humaine* (Paris, 1858).

Parmi les branches diverses de la race indo-européenne, il en est deux dont les souvenirs fournissent, sur le sujet qui nous occupe, des inductions précises et aboutissant exactement au même résultat : ce sont les branches hindoue et iranienne. Si nous étudions le *Rig-Véda*, qui est le recueil le plus ancien des chants de la race indo-européenne, nous sommes forcés d'assigner pour séjour au peuple qui les composa, non les bords du Gange, mais une région bien plus septentrionale et occidentale. Les parties les plus antiques de ce recueil paraissent avoir été créées dans le Penjab ou même dans le Caboul [1]. Les bords de la Sarasvati [2], qui sont la localité précise le plus anciennement désignée dans les hymnes du *Rig*, nous portent de même vers les frontières du Penjab. Que la race qui parle sanscrit ne soit pas indigène de l'Inde, qu'elle s'y soit répandue en procédant du nord au sud, comme une

[1] Weber, *Akad. Vorlesungen über indische Literaturgeschichte* (Berlin, 1852), p. 3.

[2] C'est la rivière nommée sur les cartes *Caggar* ou *Gagur*, qui se perd dans les sables avant d'atteindre l'Indus.

race aristocratique et conquérante, distinguée par sa couleur blanche du teint coloré des anciens habitants, c'est un point sur lequel les démonstrations de M. Lassen ne peuvent laisser absolument aucun doute. Il faut donc rattacher l'origine du sanscrit et de la race qui le parlait à un point situé hors de l'Inde, d'où aient pu rayonner également les autres branches de la famille indo-européenne.

Un fait capital, constaté pour la première fois par MM. Burnouf et Lassen [1], et qui depuis a reçu d'éclatantes confirmations, présente ici à la critique un véritable sillon de lumière; je veux parler de l'intime affinité qui a dû exister à une époque reculée entre la race iranienne, dont le séjour primitif était la Bactriane, la Sogdiane et les contrées voisines [2], et la race brahmanique. Une foule de mythes et d'expressions sacramen-

[1] Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p, 78, 424, 527, etc.; Lassen, *op. cit.*, p. 516 et suiv. Cf. Spiegel, *Avesta* (trad.), p. 5 et suiv.

[2] Toute la géographie du Zend-Avesta se rapporte à ces régions.

telles se retrouvent des deux parts avec la plus frappante identité. En est-il de plus évident exemple que la coïncidence parfaite du mythe iranien de Jima (le Djemschid des Persans modernes), donné comme le fondateur de l'agriculture et le premier civilisateur, avec ce que les Brahmanes racontent de Yama [1] ? Les travaux de M. Haug sur la partie métrique du Yaçna, où il faut voir, selon lui, un reste des Védas de la Perse, établiront mieux encore, s'ils résistent à la critique, cette communauté d'origine, et nous feront toucher du doigt les causes qui amenèrent la rupture religieuse entre les deux familles, dont l'une devint le noyau de l'Inde brahmanique, et l'autre de la Perse iranienne. Le problème se trouve ainsi fort resserré : il faut trouver un point où la race iranienne et la race hindoue aient pu cohabiter. La Bactriane, ou une région plus septentrionale encore, satisfait seule à toutes ces exigences : en combinant les données de la géographie et de

[1] Lassen, l. c. et Westergaard, *Beitrag zur altiranischen Mythologie*, traduit par Spiegel, dans les *Indische Studien* de Weber, t. III, p. 402 et suiv.

l'histoire, on est amené presque forcément à supposer que la race brahmanique est entrée dans l'Inde vers Attok, par les passes occidentales de l'Hindou-Kousch, qui, plus tard, ont ouvert la vallée du Gange à Alexandre, à Mahmoud le Gaznévide, et en général à tous les conquérants et à tous les voyageurs venus du nord-ouest.

Il importe de remarquer que la force des raisonnements qui précèdent ne repose pas sur la valeur intrinsèque des traditions hindoues ou iraniennes relatives au berceau de l'espèce humaine. Ces traditions pourraient être considérées comme des fables conçues *a priori* et sans aucune réalité historique, que nos inductions conserveraient tout leur poids, puisqu'elles se fondent uniquement sur des faits géographiques et linguistiques scientifiquement établis. Si maintenant nous examinons les traditions en elles-mêmes, nous serons amenés à faire une grande différence entre celles de la race hindoue et celles de la race iranienne. Les traditions de la race hindoue sur les origines de l'humanité n'ont aucun

caractère précis. Sans doute, la race hindoue semble toujours tourner ses yeux vers le nord : là est pour elle le séjour des dieux ; là est le mont Mérou, point de départ de toute la géographie brahmanique ; là est l'*Outtara-kourou*, sorte d'Eden primitif. Mais M. Lassen hésite, non sans motif, à voir dans ces données mythiques la trace d'un souvenir réel : il pense que la vénération qui s'attache à la chaîne de l'Himalaya et d'autres causes indépendantes des événements de l'histoire ont pu porter les Brahmanes à rattacher au nord l'idée de tout ce qui est primitif et sacré[1]. Plus récemment, cependant, M. le baron d'Eckstein a essayé de montrer par d'ingénieuses combinaisons que plusieurs traditions brahmaniques, et en particulier celles de l'*Outtara-kourou* et du mont Mérou lui-même, ont une valeur historique et nous reportent vers la Sérique des anciens[2]. Quoi qu'il en soit, les souve-

[1] *Op. cit.* p. 511 et suiv.

[2] *De quelques Légendes brahmaniques qui se rapportent au berceau de l'espèce humaine* (Paris, 1856), p. 40, 47, 53, 153 et suiv.

nirs iraniens ont ici un caractère de netteté qui leur assigne un rang à part entre toutes les légendes primitives. Le berceau de la race arienne, l'*Airjanem Vaégô*, est clairement localisé dans une région septentrionale, où Ahriman fait régner dix mois d'hiver; de là la race arienne, pour fuir le froid, descend vers Sughdha (la Sogdiane) et vers des contrées plus méridionales [1]. La montagne et le fleuve sacrés des Iraniens, le Berezat (Bordj des Persans modernes), centre du monde et source des eaux, et l'Arvand, qui en découle, nous transportent vers les sources de l'Oxus et de l'Iaxarte. Burnouf a démontré, d'une manière qui laisse à peine place au doute, que le Berezat est le Bolor ou Belourtag et que l'Arvand est l'Iaxarte [2]. Il est vrai que les noms de Berezat et d'Arvand ont servi plus tard à dési-

[1] V. K. Ritter, *Erdkunde*, VIII. *Asien*, VI, 1re part. p. 29-31, 50-69; Haug, *Der erste Kapitel des Vendiddd*, dans Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, dern. vol., p. 104-137; Kiepert, dans les *Monatsberichte der kœn. preuss. Akad. der Wiss. zu Berlin*, déc. 1856, p. 621-647; Spiegel, *Avesta* (trad.), t. I, p. 4 et suiv., 59 et suiv.

[2] *Commentaire sur le Yaçna*, I, p. 239 et suiv., CXI, et suiv., CLXXXI et suiv.

signer des montagnes et des fleuves fort éloignés de la Bactriane : on les trouve successivement appliqués à des montagnes et à des fleuves de la Perse, de la Médie, de la Mésopotamie, de la Syrie, de l'Asie Mineure, et ce n'est pas sans surprise qu'on les reconnaît dans les noms classiques de l'*Oronte* de Syrie et du *Bérécynthe* de Phrygie. Mais c'est là un effet du déplacement que subissent toutes les localités des géographies fabuleuses. Les races portent avec elles dans leurs migrations les noms antiques auxquels se rattachent leurs souvenirs, et les appliquent aux montagnes et aux fleuves nouveaux qu'elles trouvent dans les pays où elles s'établissent. La géographie primitive des peuples sémitiques, dont nous parlerons tout à l'heure, fournit un exemple frappant de ce procédé de transposition.

M. Kiepert[1], en acceptant comme démontrée la position de l'*Airjanem Vaêgô* dans le Belourtag, aux environs des sources de l'Oxus et du

[1] *Monatsberichte der kœn. preuss. Akad. der Wiss. zu Berlin*, déc. 1856, p. 630 et suiv.

Iaxarte, fait, il est vrai, une réserve dont il y a grand compte à tenir : rien ne nous prouve, suivant ce docte géographe, que la région où la race iranienne a attaché ses plus vieilles traditions soit son berçeau primitif; il se peut que, par un mirage dont il y a plus d'un exemple dans les géographies traditionnelles, cette race ait pris pour son point de départ la plus ancienne station dont elle se souvenait. On ne peut nier que beaucoup d'indices ne portent à reculer le point d'apparition des Ariens plus au nord et plus à l'est encore. Mais ce dont il s'agit ici, c'est de déterminer autant que possible, non le point où cette race naquit à la vie matérielle, mais celui où elle naquit à la conscience : or, pour cela la détermination du point où s'attachent ses souvenirs les plus antiques est, on l'avouera, d'un intérêt capital.

On arrive ainsi à constituer, dans la région alpestre que les anciens désignaient du nom d'Imaüs, un berceau primitif, dont les peuples s'appelaient *Ariens* (vénérables)[1], par opposition

[1] Burnouf, *op. cit.* p. XCIII et suiv., CV et suiv.

aux races inférieures *(Mletchha, Welsches)* dont ils étaient entourés. Le nom d'*Arie* désigna ensuite des pays beaucoup plus méridionaux, à mesure que la race dont nous parlons descendit vers le sud; mais il est certain que les progrès de la science portent à reculer de plus en plus l'Arie primitive vers le nord. Les populations du versant oriental du Belourtag et du Mustag, celles de Kaschgar, d'Aksou, de Iarkand, de Khoten, ont été dans l'antiquité et sont encore en partie ariennes[1]. Le vaste plateau de Pamer ou Pamir, surtout, attire d'une façon particulière l'attention de l'ethnographe. Burnouf tirait son nom de *Upamérou* (pays au-dessus du Mérou, le Mérou des hommes, dénomination parallèle à *Sou-mérou*, le Mérou supérieur, le Mérou des dieux, et à *Koumérou*, le dessous du Mérou, l'enfer[2]). Dans

[1] Lassen, *op. cit.* p. 527 ; Burnouf, *op. cit.* p. CV et suiv. M. Kiepert pense, il est vrai, que les Iraniens de Kaschgar et des autres villes de la petite Boukharie proviennent d'émigrations modernes (*loc. cit.* p. 630, note.)

[2] D'Eckstein, mém. cité, p. 40. Rapprochez le mythe paradisiaque des Μέροπες chez les Grecs et l'expression μέροπες ἄνθρωποι (les hommes issus du Mérou?) Peut-être le Koumérou se retrouve-t-il aussi dans les Κιμμέριοι.

toute l'Asie, le plateau de Pamir est considéré comme le *faîte*, le *dome du monde (bami-dunia)*, le milieu entre le ciel et la terre. Les plus grands fleuves de l'Asie découlent du massif auquel il se rattache, et de vieilles relations y placent des peuples blonds, à prunelles bleues-vertes, dans lesquels M. A. de Humboldt voit des Ariens [1]. Il semble que nous touchons ici le point d'attache de toute cette géographie mythique, que l'on trouve avec une si frappante identité chez les peuples qui ont gardé de vieux souvenirs.

Un fait bien remarquable, en effet, c'est que des inductions, non sans doute aussi fortes que celles qui viennent d'être exposées, mais solides encore, nous engagent à placer vers le même point le berceau de la race sémitique [2]. Le second chapitre de la Genèse nous présente une géographie traditionnelle, qui n'a aucun lien avec la géographie ordinaire des Hébreux, et qui offre au contraire des ressemblances étonnantes avec le sys-

[1] *Asie centrale*, II, 389 et suiv.
[2] V. *Hist. génér. des langues sémit.*, l. V. c. II, § 3.

tème des Iraniens. Le Phison, qui sort du jardin d'Eden, situé à l'orient, est très-probablement le haut Indus, et le pays de Havila, où se trouvent l'or et les pierres précieuses, semble bien être le pays de Darada (vers Cachemire), célèbre par ses richesses. Le Gihon est l'Oxus, et c'est sans doute par une substitution de noms plus modernes que nous trouvons le Tigre et l'Euphrate placés à côté des deux fleuves précités. Qui sait même si le royaume d'*Oudyâna*, ou du *jardin*, situé vers Cachemire, ne nous cache pas l'origine du nom sémitisé d'*Eden?* Tout nous porte ainsi à placer l'Eden des Sémites au point de séparation des eaux de l'Asie, à cet ombilic du monde que toutes les races semblent nous montrer du doigt comme le point où se rencontrent leurs plus anciens souvenirs. Dira-t-on que les traditions hébraïques dont nous venons de parler sont un emprunt fait à celles de l'Avesta? Cela est bien difficile à soutenir : car l'influence des idées avestéennes n'est sensible chez les Juifs qu'à partir de leur sujétion aux princes achéménides. Avant cette époque, la religion de Zoroastre n'avait fait

aucune apparition importante hors de la Bactriane. Or, il est impossible de placer la dernière rédaction des premiers chapitres de la Genèse après la captivité. Ces antiques récits furent sans contredit fixés dans la forme où nous les possédons bien avant qu'Israël fût entré en rapport avec le haut Orient.

Saluons ces sommets sacrés, où les grandes races qui portaient dans leur sein l'avenir de l'humanité contemplèrent pour la première fois l'infini, et inaugurèrent les deux faits qui ont changé la face du monde, la morale et la raison. Quand la race arienne sera devenue, après des milliers d'années d'efforts, maîtresse de la planète qu'elle habite, son premier devoir sera d'explorer cette région mystériense de la Boukharie et du Petit-Thibet, qui cache peut-être à la science de si précieuses révélations. De quelles lumières ne s'éclairera pas l'origine du langage le jour où l'on se trouvera en face de ces lieux où furent proférés pour la première fois les sons dont nous nous servons encore, et où furent créés les catégories intellectuelles qui dominent l'exercice

de nos facultés! De même que les années de la complète maturité n'égalent point en féconde curiosité les premiers mois où s'éveille la conscience de l'enfant; de même aucun lieu dans le monde n'a eu un rôle comparable à celui de la montagne ou de la vallée sans nom où l'homme arriva à se reconnaître. Soyons fiers tant qu'il nous plaira des progrès de notre réflexion; mais n'oublions jamais que tous ces progrès ne nous dispensent pas de recourir, pour exprimer notre pensée, aux sons et aux formes grammaticales choisis spontanément par les patriarches antiques qui, au fond de l'Imaüs, jetèrent les fondements de ce que nous sommes et de ce que nous serons.

Il ne nous est point permis de parler des autres races, dont les rapports primitifs avec les Ariens et les Sémites ne sont point encore déterminés. Disons seulement que les races mongoles rattachent aussi leurs origines au Thian-Chan et à l'Altaï, et que si les races finnoises semblent plutôt désigner l'Oural, c'est sans doute parce que cette chaîne leur dérobe la vue d'un plan de montagnes plus reculé. La race arienne et la race sémitique,

d'ailleurs, étant destinées à conquérir le monde et à ramener l'espèce humaine à l'unité, le reste ne compte vis-à-vis d'elle qu'à titre d'essai, d'obstacle ou d'auxiliaire, et avoir retrouvé leurs origines, c'est vraiment avoir trouvé celles de l'humanité.

Encore moins est-il permis de parler d'époque, quand il s'agit d'un phénomène qui semble relégué pour nous dans les nuages d'un passé sans bornes. La réflexion cependant détruit quelque peu sur ce point le mirage où l'imagination voudrait se perdre. En présence de langues aussi intactes que le zend et le sanscrit, il est difficile d'admettre que la tribu arienne primitive, que nous touchons presque historiquement, ait eu de longs siècles d'existence réfléchie anté-historique. Quand nous comparons le sanscrit védique au pali, nous sommes frappés de la puissante action que le temps a pu exercer sur le métal pourtant si dur de l'idiome brahmanique. Il semble que si l'idiome des Védas ou le zend étaient eux-mêmes des formes corrompues de langues antérieures, nous nous trouverions en présence d'idiomes

beaucoup plus fatigués et plus différents l'un de l'autre, comme sont le persan moderne et l'hindoustani. Les traits communs que l'on remarque entre les religions des peuples indo-européens, et surtout la communauté primitive des institutions religieuses de la race brahmanique et de la race iranienne, brusquement interrompue par une sorte de schisme, dont nous saisissons les causes, donnent lieu au même raisonnement. Enfin, si la race indo-européenne était aussi ancienne dans l'histoire qu'on est d'abord tenté de le supposer, on ne comprendrait pas comment quelques-unes de ses branches les plus actives, les Germains, par exemple, sont entrés si tard sur la scène du monde, et comment d'autres branches, telles que les Slaves, n'arrivent que de nos jours à la conscience. Supposons la race arienne développée dès une époque aussi reculée que la race chinoise, ou la race égyptienne, ou la race indigène de la Babylonie, il semble qu'elle fût arrivée bien plus tôt à les dominer : or, avant l'empire achéménide, nous ne trouvons aucun grand empire arien, vraiment conquérant. Que

l'on songe qu'à cette époque la race chamitique avait déjà perdu toute vertu, que la Chine était arrivée depuis longtemps à ce degré d'absorption administrative dont le *Tchéou-li* nous offre l'étonnant tableau, et qui ressemble si fort à la décrépitude ! Il y avait dans le monde des civilisations matérielles brillantes, des rois, des empires organisés, quand nos ancêtres étaient encore de lourdes créatures, analogues au paysan allemand ou bas-breton. Et c'étaient pourtant ces austères patriarches qui, au milieu de leur famille chaste et soumise, grâce à leur fierté, à leur culte du droit, à leur attachement aux usages, à leur pudeur, fondaient pour l'avenir. Leurs idées, leurs mots devaient devenir la loi du monde moral et du monde intellectuel. Ils créaient les mots éternels qui, avec bien des changements de nuances, devaient devenir *honneur*, *bonté*, *vertu*, *devoir*.

Nous le répétons encore : il ne peut être question dans tout ce paragraphe des origines physiques de l'humanité, qu'un nuage épais nous dérobe, et dont le physiologiste seul doit s'occuper. Nous n'avons entendu parler que du moment où

l'homme naquit à la réflexion, moment qui fut sans doute contemporain de l'apparition du langage. Nous croyons avoir montré qu'il n'est pas trop téméraire de désigner d'une manière approximative les régions centrales de l'Asie comme le point du globe où se passa ce fait décisif, au moins pour la race qui a créé les langues dont nous nous servons ainsi que presque tous les peuples civilisés.

XII

Telles sont les inductions principales que l'état actuel de la science nous permet de tirer sur les procédés que l'esprit humain a suivis dans la création du langage. Quelle que soit la portée de ces inductions, il faut avouer que bien des choses restent et resteront toujours inexpliquées dans les problèmes d'origine, à cause de l'impossibilité où nous sommes de les concevoir et de

les formuler. « Comment exprimer un point de vue spontané dans des langues dont tous les termes sont fortement déterminés, c'est-à-dire sont fortement réflexifs[1] ? » L'humanité, à ces époques reculées, était soumise à des influences qui n'ont plus maintenant d'analogues, ou qui ne sauraient plus amener les mêmes effets. A la vue des produits étranges de l'activité des premiers âges, à la vue de tant de faits qui semblent en dehors de l'ordre accoutumé de l'univers, nous serions tentés de supposer dans le monde primitif des lois particulières, maintenant privées d'exercice. Mais il n'y a pas dans la nature de gouvernement temporaire ; ce sont les mêmes lois qui régissent aujourd'hui le monde, et qui ont présidé à sa naissance. La formation des différents systèmes de planètes et de soleils, l'apparition des êtres organisés et de la vie, celle de l'homme et de la conscience, les premiers actes de l'humanité ne furent que le développement d'un ensemble de lois posées une fois pour toutes, sans que

[1] Cousin, *Fragm. philosoph.*, t. I, p. 361. (3e édit.).

jamais l'agent suprême qui conforme son action à ces lois ait interposé une volonté spéciale et exceptionnelle dans le mécanisme des choses. Sans doute tout est fait par la cause infinie; mais la cause infinie n'agit pas par des motifs partiels, par des *volontés particulières*, comme le disait Malebranche[1]. Ce qu'elle a fait est et demeure le meilleur; les moyens qu'elle a établis sont et demeurent les plus efficaces. Le miracle (et toute intervention particulière de la divinité dans la série des faits de la nature ou de l'histoire serait un miracle), le miracle, dis-je, loin d'être une preuve de puissance divine, serait un aveu d'impuissance, puisque la divinité corrigerait par là son premier plan et en montrerait l'insuffisance. Laquelle est la plus parfaite d'une horloge où il est nécessaire que la main de l'ouvrier intervienne par moments, ou d'une horloge qui, une fois montée, continue indéfiniment de marcher par la seule force de son mécanisme intérieur?

L'expérience, du reste, est en pareille matière

[1] *Méditations chrétiennes*, 7e Méditation.

la seule autorité à invoquer. C'est elle qui a banni définitivement du monde des faits (les considérations de substance nous échappent ici) les agents intentionnels et les volontés libres, autres que celle de l'homme. Les peuples anciens expliquaient la nature par des causes personnelles : pour l'Arien, les éléments étaient autant de forces vivantes ; pour les Sémites, un maître suprême avait tout créé et continuait de tout gouverner. La science, au contraire, part de cette hypothèse que le monde est régi par des lois invariables, et que tous les faits de la nature peuvent être rigoureusement calculés sans crainte d'erreur. Cette hypothèse, qui ne saurait être démontrée par des raisonnements abstraits, ne s'est pas trouvée une seule fois démentie. Supposons des fourmis établies dans le voisinage de l'homme, et capables de spéculations rationnelles sur le petit monde qui est à leur portée : la régularité des phénomènes naturels les frapperait comme nous ; mais leurs théories seraient quelquefois renversées par des forces inconnues qui leur

apparaîtraient comme en dehors de toute prévision : l'homme serait pour elles ce qu'est la divinité dans la théologie vulgaire, une cause variable, agissant par des desseins impossibles à sonder. Nous sommes pleinement autorisés à dire qu'une telle cause n'existe pas au-dessus de l'homme. L'homme seul, dans une mesure bien réduite sans doute, mais qui s'agrandira de plus en plus, change le cours des choses, et les force à être dans le détail autrement qu'elles n'auraient été sans lui. Les lois de la physique et de la chimie n'ont pas été une seule fois troublées. Depuis que l'école d'Ionie, héritière sans doute de plus vieilles traditions, a commencé à observer la nature, nul agent libre ne s'y est révélé ; aucun miracle ne s'est produit dans des conditions vraiment scientifiques, en présence de juges compétents. Or, si l'action d'une volonté supérieure, s'exerçant en dehors des lois ordinaires, avait quelque place dans le gouvernement de l'univers, cette action se trahirait par certains faits qui déjoueraient les calculs. Sans doute tous les phénomènes de la nature sont loin d'être expliqués, car la science

est encore à l'état d'enfance; mais tous seraient explicables, si nous étions plus savants. Il a fallu deux ou trois mille ans de réflexion scientifique pour que l'on soit arrivé à rattacher la foudre à sa véritable cause, l'électricité; néanmoins Thalès de Milet avait déjà droit de sourire, quand il entendait attribuer les phénomènes météorologiques à la volonté capricieuse de Jupiter.

Mais comment, dira-t-on, expliquer par un même système de lois des effets si divers? Pourquoi les faits étranges qui se passèrent à l'origine ne se reproduisent-ils plus, si les lois qui les amenèrent subsistent encore? C'est que les circonstances ne sont plus les mêmes : les causes occasionnelles qui déterminaient les lois à produire ces grands phénomènes n'existent plus. En général, nous ne formulons les lois de la nature que telles qu'elles existent dans l'état actuel; or, l'état actuel n'est qu'un cas particulier. C'est comme une équation partielle tirée par une hypothèse limitée d'une équation plus générale. Appliquée dans des milieux différents, une même loi produit des effets tout divers; que les mêmes

circonstances se représentent, les mêmes effets reparaîtront. Si quelque chose résulte, en effet, du travail de révision auquel les principales lois de la physique ont été soumises depuis quelques années, c'est que ces lois ne sont vraies qu'en un certain état moyen et qu'elles cessent de se vérifier dans les cas extrêmes. Il en est de même des lois de la vie : les conditions les plus essentielles de la génération et de la fixité des espèces se trouvent bouleversées, quand il s'agit des êtres placés à la limite du règne animal. Or, la nature des époques primitives dut être à peu près à la nature actuelle comme le monde des polypes et des acalèphes est au monde des vertébrés.

Il n'y a donc pas deux ordres de lois, qui alternent entre eux pour remplir réciproquement leurs lacunes et suppléer à leur insuffisance ; il n'y a pas d'*interim* dans la nature : la création et la conservation s'opèrent par les mêmes moyens, agissant dans des circonstances diverses. Quelles combinaisons inouïes ne durent pas amener les bouleversements dont notre globe porte les traces, et dont la paléonto-

logie nous atteste l'étonnante fécondité ! Et quand l'homme apparut sur ce sol encore créateur, sans être allaité par une femme ni caressé par une mère, sans les leçons d'un père, sans aïeux ni patrie, songe-t-on aux faits étranges qui durent se passer dans son intelligence, à la vue de cette nature féconde, dont il commençait à se séparer? Il dut y avoir dans ce premier éveil de l'activité humaine une énergie, une spontanéité dont rien ne saurait maintenant nous donner une idée. Le besoin est la cause occasionnelle de l'exercice de toute faculté. L'homme et la nature créèrent, tandis qu'il y eut un vide dans le plan des choses; ils oublièrent de créer, sitôt qu'aucune nécessité intérieure ne les y força. Ce n'est pas que dès lors ils aient compté une puissance de moins; mais les facultés créatrices, qui à l'origine s'exerçaient sur une immense échelle, privées désormais d'aliment, se trouvèrent réduites à un rôle obscur, et comme acculées dans les recoins de la nature. Ainsi la force organisatrice, qui fit apparaître tout ce qui vit [1], se

[1] Cette assertion ne repose point sur les faits plus ou moins controversés entre les naturalistes qu'on a coutume de citer.

conserve encore dans une proportion imperceptible aux derniers degrés du règne animal; ainsi les facultés spontanées de l'esprit humain se retrouvent dans les faits de l'instinct, mais amoindries et presque étouffées par la réflexion; ainsi le génie créateur du langage est encore celui qui préside à ses révolutions : car la force qui fait naître est celle qui fait vivre, et développer est en un sens créer. Si l'homme perdait le langage, il l'inventerait de nouveau. Mais il le trouve tout fait; dès lors sa puissance créatrice, dénuée d'objet, s'atrophie faute d'être exercée. L'enfant jouit de même à un haut degré de la faculté expressive; mais il la perd sitôt que l'éducation du dehors vient rendre inutile la force qu'il possède au dedans.

Elle repose sur un raisonnement bien simple. Il y a eu une époque où notre planète ne possédait aucun germe de vie organisée. Donc la vie organisée y a commencé sans germe antérieur. Toutes les apparitions nouvelles qui ont eu lieu dans le monde se sont faites, non par l'acte incessamment renouvelé d'un être créateur, mais par la force intime déposée une fois pour toutes au sein des choses. Donc, à un certain moment, la vie est apparue sur la surface de notre planète par le seul développement des lois de l'ordre naturel.

Qu'on ne dise donc pas : Si l'homme a inventé le langage, pourquoi ne l'invente-t-il plus? La réponse est bien simple : c'est qu'il n'est plus à inventer; l'ère de la création est passée. Les grandes œuvres des temps primitifs, improvisées sous le règne absolu de l'imagination et de l'instinct, au milieu de l'excitation produite par les premières sensations, nous semblent maintenant impossibles, parce qu'elles sont au-dessus de nos facultés réfléchies. Mais cela prouve seulement la faiblesse de l'esprit humain dans l'état plein d'efforts et de sueurs qu'il traverse pour accomplir sa mystérieuse destinée. On serait tenté, à la vue des prodiges éclos au soleil des jours antiques, de regretter que l'homme ait cessé d'être instinctif pour devenir rationnel; mais on se console en songeant que, si dans l'état actuel sa puissance est diminuée, ses créations sont bien plus personnelles, qu'il possède plus éminemment ses œuvres, qu'il en est l'auteur à un titre plus élevé; en songeant surtout que le progrès de la réflexion amènera un autre âge, qui sera de nouveau créateur, mais

TABLE ANALYTIQUE



TABLE ANALYTIQUE

TABLE ANALYTIQUE.

PRÉFACE.

Objet de cet écrit. Difficultés qu'on peut y opposer. Possibilité de résoudre le problème de l'origine du langage. Essai de M. Jacob Grimm sur le même sujet. Objection contre la loi de progrès que M. Grimm croit reconnaître dans le langage. Objections contre un état monosyllabique anté-grammatical. La complexité des idiomes n'est pas en raison de la culture des peuples. La loi de chaque famille de langues fut fixée tout d'abord. Argument que la comparaison des langues sémitiques et des langues ariennes semble offrir pour l'hypothèse d'un premier langage rudimentaire. Réserves avec lesquelles les lois ci-dessus énoncées doivent être admises. Réserves analogues sur ce que nous entendons par spontanéité. Les œuvres spontanées sont à la fois l'œuvre de la foule et l'œuvre d'individus. Action d'une aristocratie intellectuelle dans la formation du langage. Action des classes diverses et peut être des sexes divers. En quel sens il faut entendre l'unité d'une langue. — Idées de M. Steinthal sur l'origine du langage. En quoi elles sont d'accord avec celles que je propose. — Idées de M. Heyse. — Idées de M. Max Müller et de M. Bunsen. Objections contre l'hypo-

I.

II.

III.

IV.

V.

VI.

VII.

VIII.

IX.

X.

XI.

XII.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [372]

CALIBAN

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ERNEST RENAN

FORMAT IN-8°

Vie de Jésus.	1	volume.
Les Apotres.	1	—
Saint Paul, avec une note des voyages de saint Paul. . . .	1	—
L'Antechrist	1	—
Les Evangiles et la seconde génération chrétienne. . . .	1	—
Dialogues et fragments philosophiques	1	—
La Réforme intellectuelle et morale	1	—
Questions contemporaines.	1	—
Histoire générale des langues sémitiques.	1	—
Etudes d'histoire religieuse.	1	—
Essais de morale et de critique	1	—
Le Livre de Job, traduit de l'hebreu, avec une étude sur l'âge et le caractere du poeme.	1	—
Le Cantique des cantiques, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractere du poème	1	—
De l'Origine du langage	1	—
Averroès et l'averroïsme, Essai historique.	1	—
Mélanges d'histoire et de voyages	1	—

De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation.	Brochure.
La Chaire d'hébreu au Collége de France	—
Spinoza, conférence donnée a La Haye	—

Mission de Phénicie, grand in-4°, avec atlas in-folio, Imprimerie nationale	1	volume.
Histoire littéraire de la France au xive siècle, par Victor Le Clerc et Ernest Renan	2	volumes.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cᵉ, rue St-Benoît.

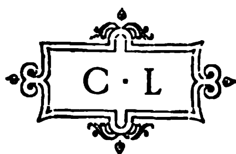
ERNEST RENAN

DE L'INSTITUT

CALIBAN

SUITE DE *LA TEMPÊTE*

DRAME PHILOSOPHIQUE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

M DCCC LXXVIII

AU LECTEUR

Prospero, duc de Milan, inconnu à tous les historiens; — Caliban, être informe, à peine dégrossi, en voie de devenir homme; — Ariel, fils de l'air, symbole de l'idéalisme, sont les trois créations les plus profondes de Shakespeare. J'ai voulu montrer ces trois types agissant dans quelques combinaisons adaptées

aux idées de notre temps. Je suppose qu'après la tempête, Prospero, vainqueur par son art magique de tous ses ennemis, est rétabli sur son trône de Milan; j'y transporte avec lui Ariel, son agent aérien; Caliban, son esclave toujours révolté; Gonzalo, son vieux conseiller; Trinculo, son bouffon. Shakespeare est l'historien de l'éternité. Il ne peint aucun pays, ni aucun siècle en particulier; il peint l'histoire humaine. Dans ces grandes batailles de l'idée pure, le souci de la couleur locale et de l'exacte représentation des costumes, des mœurs, serait déplacé. Je me suis conformé à cette loi. Avant de me reprocher des anachronismes, je prie qu'on veuille bien me dire dans quel siècle a vécu Prospero.

Cher lecteur, voyez dans le jeu qui va suivre un divertissement d'idéologue, non une théorie; une fantaisie d'imagination, non une thèse de politique. Je l'écrivis, il y a quelques

mois, à Ischia, le matin, quand les vignes se couvraient de rosée et que la mer était comme une moire blanchâtre. La philosophie qui convient à ces heures de repos est celle des cigales et des alouettes, lesquelles n'ont jamais douté, je pense, que la lumière du soleil ne soit une chose très-douce, la vie un don excellent et la terre des vivants un bien agréable séjour.

PERSONNAGES :

PROSPERO, duc légitime de Milan, rétabli dans sa principauté.
ARIEL, esprit de l'air, tantôt visible, tantôt invisible (rôle joué par une femme).
CALIBAN, esclave brutal et difforme.
GONZALO, vieux conseiller honnête.
ORLANDO,
ERCOLE,
GRIFFONETTO,
RUGGIERO,
RINALDO,
BALDUCCI, } nobles Milanais.
BEVILACQUA,
BONACCORSO, } bourgeois de Milan.
IMPERIA, courtisane.
ZITELLA, jeune fille d'un caractère gai.
SIMPLICON, maître d'école.
LIONARDO, savant Milanais.
JACINTO,
ANGIOLINO,
JACOMINO, } artistes.
GASPARONE, hercule de foire.
WAGNER, savant Allemand.
FRÈRE AUGUSTIN DE FERRARE, dominicain inquisiteur.
LE LÉGAT DU PAPE.
LE PRIEUR DES CHARTREUX.
TRINCULO, bouffon.
BUTTADEO, le Juif errant.
UN CLERC.
UN VALET.

GENS DU PEUPLE, GARDES, COURTISANS, ETC.

La scène se passe en partie à Milan, en partie à la Chartreuse de Pavie.

CALIBAN

SUITE DE *LA TEMPÊTE*

ACTE PREMIER.

Il se passe tout entier à la Chartreuse de Pavie, où Prospero occupe une aile réservée à lui seul, pour ses études et ses expériences.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un cellier ouvert sur une cour.

CALIBAN, PUIS ARIEL.

CALIBAN, ivre, étendu à terre, se tordant dans une mare de vin sortie d'un tonneau qu'il a débondé et oublié de refermer.

Mille malédictions! Oh! l'animal, le menteur, le fainéant! Fiez-vous donc à la parole des princes! Dans l'île enchantée, quand je commis l'incroyable sottise de prendre l'ivrogne Stéphano pour un dieu et d'adorer ce farceur, je l'échappai belle. Nous devions enfoncer un clou dans la tête de mon maître. Ah! c'était joliment bien combiné! Mais Prospero, grâce à cet insipide violo-

neur que j'ai pour compagnon, Prospero savait tout. Je m'attendais à une de ces corrections qui me faisaient rugir. Eh bien. pas du tout! Je lui promis d'être plus sage, et il eut la bêtise de me croire. Le lendemain, nous quittâmes l'île, et nous vînmes dans cette plaine, qui ressemble à notre premier séjour comme un membre de chevreuil ressemble à un os rongé par dix chiens. Je devins inutile; ici, plus n'est besoin de chercher les sources au pied des rochers, de cueillir les baies sur les arbres, de dénicher les jeunes oiseaux. On me promit ma liberté; je l'attends encore.

J'y ai droit, à cette liberté! Autrefois, je n'avais nulle pensée; mais, dans cette plaine de Lombardie, mes idées se sont bien développées. Les droits de l'homme sont absolus. Comment Prospero se permet-il de m'empêcher de m'appartenir à moi-même? Ma fierté d'homme se révolte. Je m'enivre de sa cave, c'est vrai; mais le premier crime des princes n'est-il pas d'humilier le peuple par leurs bienfaits. Pour effacer cette honte, il n'y a qu'un

moyen, c'est de les tuer; un pareil outrage ne se lave que dans le sang. Après tout, Prospero a été pour moi un usurpateur; il m'a volé mon île; j'en étais le souverain légitime. L'île m'appartenait depuis que ma mère Sycorax m'y abandonna pour aller à tous les diables; je l'avais appropriée à mes besoins, j'en vivais, jusqu'au jour où cet ignoble sorcier vint y aborder avec sa charogne de valet aérien. J'étais le premier occupant. Prospero a été un conquérant, un usurpateur. (Musique céleste, pleine de douceur, annonçant l'approche d'Ariel.) Toujours son éternelle mandolinade! Bête infecte, filou, animal rouge. Ah! si je pouvais te tenir et te mettre en morceaux. (Caliban en proie à de violentes convulsions.) La paix, du moins, la paix! Épargne-moi ta musique enragée qui fait sur moi l'effet du mal de mer. Va chercher ailleurs des chats pour les caresser à rebrousse-poil.

ARIEL, visible. — Trille doucement prolongé.

Pourquoi te révolter? Où pourrais-tu être mieux

qu'ici? La cave t'est ouverte, et tu en sais le chemin. Libre, tu serais bien moins heureux.

CALIBAN.

Oui; mais je suis exploité. Plat valet, tu ne vois donc pas qu'être exploité par un autre homme est la chose la plus insupportable? tu n'as donc pas un brin d'honneur? Un mortel n'a pas le droit d'en subalterniser un autre. La révolte, en pareil cas, est le plus saint des devoirs.

ARIEL.

Tu oublies que c'est par Prospero que tu es un homme, que tu existes.

CALIBAN.

Tout beau! l'île était à moi; j'y étais avant lui, elle était à moi par Sycorax, ma mère. C'est moi qui montrai à Prospero les champs cultivables, les sources, les bons arbres; lui ne m'a donné en retour que le servage.

ARIEL.

L'île, dis-tu sans cesse, t'appartenait. Elle t'appartenait de la même manière que le désert appartient à la gazelle, que la jongle appartient au tigre. Tu ne savais le nom de rien; tu ignorais ce que c'était que la raison. Ton langage inarticulé semblait le beuglement d'un chameau en mauvaise humeur. Les sons, s'étranglant dans ton gosier, étaient comme un effort infructueux pour vomir. Prospero t'apprit la langue des Aryas. Avec cette langue divine, la quantité de raison qui en est inséparable entra en toi. Peu à peu, grâce au langage et à la raison, tes traits difformes ont pris quelque harmonie; tes doigts palmés se sont détachés les uns des autres; de poisson fétide, tu es devenu homme, et maintenant tu parles presque comme un fils des Aryas.

CALIBAN.

Oh! tais-toi donc. Le langage, je m'en passais

fort bien. Comment Prospero n'a-t-il pas vu que, le langage qu'il me donnait, je l'emploierais à le maudire? Prospero est un sot. Chacun pour soi. Il m'a tout appris, me dis-tu? il a eu tort. A sa place, je ne l'aurais pas fait. Qu'est-ce qui l'y obligeait? Je ne lui avais rien demandé.

ARIEL.

C'est horrible, ce que tu dis. Alors il ne faut pas que celui qui est plus élevé cherche à élever les autres?

CALIBAN.

Si j'étais gouvernement, je m'en garderais bien. Ah! par exemple.... s'imaginer que celui dont on agrandit la personne ne voudra pas exister pour son compte!... Tout être est ingrat. Tout effort pour élever une autre personne se tourne contre l'éducateur. Chacun selon sa force. Le crocodile n'a pas une grande bouche pour ne pas s'en servir. Maudire est ma nature; je ne peux me retenir

d'insulter. Me donner le langage, c'était m'armer pour cela. Je n'ai pris de la langue des Aryas que l'ordure et le blasphème. C'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher de maudire.

ARIEL.

Tu voulus aussi violer Miranda.

CALIBAN.

Après tout, nous aurions peuplé l'île. Les hommes se valent. Son père me devait un salaire. Je fendais son bois, j'allumais son feu, je portais l'eau ; sans moi, il n'aurait connu ni champs ni arbres.

ARIEL.

Tu me scandalises et tu m'irrites, autant que je peux être irrité. Je ne peux te réfuter ; car réfuter n'est pas mon fait. Pour moi, je sers l'idée avec bonheur. Après la catastrophe du navire dans l'île enchantée, mon maître me promit la liberté.

« Retourne aux éléments, me dit-il ; sois libre et porte-toi bien. » De jour en jour, j'ai cru qu'il allait me lâcher, et, chaque jour depuis, il m'appelle son petit oiseau, son gentil Ariel, et moi je reste, et je ne lui rappelle pas seulement sa promesse. Il fait ici de si belles choses !...

CALIBAN.

Ah ! pour cela, par exemple, ça m'est bien égal.

ARIEL.

Des choses très-supérieures à ce qu'il faisait dans l'île.

CALIBAN.

Oui, c'était charmant ! Des crampes, des tiraillements horribles, des serpents, des hérissons sous les pieds, des scies, des râpes, des lardoires, des tenailles qui vous étiraient, vous torturaient, enfin une géhenne de tous les jours. Et puis voilà ce qu'il y avait de honteux, Ariel. Ah ! toi, tu ne sens pas cela. Tu es religieux, soumis ; tu acceptes ta

place comme providentielle. Prospero régnait sur nous par des images fausses. Il nous trompait, et rien n'est plus humiliant que d'être trompé. Ces diablotins qui me faisaient tomber dans des fondrières, ces petits singes qui m'agaçaient par leurs grimaces, ces chats enragés qui me mordaient les jambes, c'était horrible, et ce n'était pas vrai. Ah! maraud, cette injure-là, je ne te la pardonnerai jamais. Quand le peuple s'apercevra que les classes supérieures l'ont mené par la superstition, tu verras quelle vie il fera à ses anciens maîtres. Cet enfer par lequel on nous effraye n'a jamais existé. Ces monstres que créaient les prestiges de Prospero étaient imaginaires; mais ils me tourmentaient comme s'ils avaient été réels. Prestige! attendez un peu, vous verrez que bientôt il n'y en aura plus.

ARIEL.

Tu servais par crainte; moi, je sers par amour. Ce qu'il cherche est si beau, que je suis heu-

reux d'y contribuer en obéissant. Oui, j'ai pour lui un culte au moins d'hyperdulie. Il n'est pas Dieu; mais il travaille pour Dieu. Il croit que Dieu est raison et qu'il faut travailler à ce que Dieu, c'est-à-dire la raison, gouverne le monde de plus en plus. Il cherche des moyens pour que la raison soit armée et règne effectivement.

CALIBAN.

Balivernes! Sétébos, le dieu de ma mère, valait bien mieux que ce Dieu intangible dont tu me parles sans cesse. Sétébos, lui, montrait sa puissance par des effets visibles. Chaque matin, sa caverne était pleine de têtes fraîchement coupées, les joues percées d'un couteau. Quant au Dieu des chrétiens, c'est le Dieu des faibles et des femmes. Les faibles, on verra comme je les traiterai. Et les femmes! Eh! mesdames, Sétébos tient une hache, et c'est un dieu galant. Ah! coquin de Prospero, tu verras s'il est permis de réduire comme cela en vasselage les fils de la terre.

ARIEL.

Adieu; entre toi et moi, il n'y a pas d'échange d'idées possible. Reste là comme une baleine échouée, comme un marsouin vide de souffle. Quant à moi, je retourne dans l'air pur attendre les ordres du génie qui m'a fait l'honneur de me prendre pour l'exécuteur de ses volontés.

Ariel s'envole, en rendant quelques accords harmonieux.

CALIBAN.

Oh! enfer! mes os craquent, mes nerfs crient, mes muscles sont tiraillés comme par les clefs à ressort d'un violon; mes fibres, distendues par de petits leviers, vont se rompre. Mon genou est percé par un clou, et il faut marcher. Puis un archet infernal joue sur le tout. Grâce, grâce, seigneur Prospero! je servirai.

SCÈNE II.

PROSPERO, ARIEL, PUIS UN GARDE.

Dans le cabinet de Prospero. — Fourneaux, alambics, cornues, récipients plongés dans des bains de mercure, sous chacun desquels on entend un léger crépitement.

PROSPERO.

Ainsi, mon Ariel, tu veux m'être toujours fidèle. Vingt fois je t'ai dit : « Tu vas être libre, Ariel. » Je te garde toujours.

ARIEL, visible.

Comme il vous plaira, seigneur. Que ferais-je de ma liberté, si ce n'est de m'absorber dans les éléments dont vous m'avez tiré. C'est par vous que j'existe. Je vous aime, et j'aime ce que vous faites.

Le frémissement des esprits sous les récipients produit un accord presque imperceptible. Air à composer par Gounod.

PROSPERO.

Ce que je fais, mon gentil ami, je l'ignore moi-

même ; mais je suis sûr d'être l'instrument d'une volonté qui cherche. La nature ne se connaît pas. Toi, par exemple, petit oiseau bleu, te sentais-tu, avant que je t'eusse recueilli de la grande mixture universelle où tu étais perdu, en appelant, concentrant, massant en noyau diaphane ce qui auparavant était épars ? Le sel est dans la mer ; il s'agit de l'en extraire. La vie est dans l'air, la feuille d'arbre sait l'en tirer ; faisons comme elle. Analyse et synthèse, voilà la science. Être maître des esprits de la nature et leur donner une personnalité distincte, voilà ce que je veux.

ARIEL.

Les esprits sont alors des forces perdues dans la nature, des êtres qu'on ne voit à l'état pur que si la science les extrait.

PROSPERO.

Parfaitement bien. Tout cela veut exister, mais n'existe pas encore. C'est ce que certains de mes

confrères appellent *gaz*. Chacun des récipients que tu vois est la prison d'un *gaz*. Comme presque tous cherchent à monter, la petite coupole de ces récipients est pour eux une prison. Celui-ci vient de l'eau, et pourtant un jour il donnera la lumière. Cet autre est l'essence de la vie et du feu.

Harmonie provenant de la vibration des gaz.

ARIEL.

O sons célestes, frères des miens ! Qu'on est heureux de servir à des créations si sublimes ! Sans doute, tu as des entretiens avec quelqu'un, qui est ton dieu, comme toi tu es le mien ?

PROSPERO.

Non, Ariel. Le Dieu éternel ne se révèle pas face à face. Il ne se montre pas dans des apparitions matérielles, et ce qu'on a dit de ses incarnations est douteux. C'est lui qui est le génie de l'homme de génie, la vertu de l'homme vertueux, la bonté

de l'âme tendre, l'effort universel pour être et être de plus en plus. Sa vraie définition est l'amour. C'est grâce à lui que rien n'est infécond, que chaque monde tire de son sein tout ce qui est susceptible d'en sortir. C'est lui qui se réalisera pleinement quand la science ceindra la couronne monarchique et régnera sans rivale. Alors la raison rendra au monde sa beauté perdue. Oh ! programmes excellents des souverains d'alors :

A Pœstum, semer des roses,
Planter de cèdres le Liban.

Entre un garde.

LE GARDE.

Votre Altesse sait sans doute que tout est prêt au palais de Milan pour la fête du soir. Le soleil baisse, et il faut trois heures pour aller d'ici à Milan.

Ariel disparaît, Prospero sort.

ACTE II.

Le jardin du palais de Milan.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIBAN, CACHÉ; GONZALO, ORLANDO, ERCOLE, GRIFFONETTO, RUGGIERO, RINALDO, BALDUCCI, BEVILACQUA, WAGNER, SIMPLICON, LIONARDO, TRINCULO, JACINTO, GASPARONE, IMPERIA, ZITELLA, ANGIOLINO, JACOMINO, BUTTADEO, JEUNES GENS, SEIGNEURS, MUSICIENS, MESSAGERS, BOURGEOIS DE MILAN, COURTISANES.

Le palais est brillamment illuminé. Perron décoré de géants, se détachant en noir au milieu des lumières. Hautes fenêtres ouvertes, par lesquelles on voit les lustres de l'intérieur. Longues galeries entourées extérieurement d'arbres exotiques. Troupes de musiciens établis sous les bosquets. Des compagnies de gentilshommes vont et viennent. Quelques courtisanes servent de centre à des groupes d'admirateurs. Des bourgeois de Milan se promènent en costume plus simple. — Orlando et Ercole passent en se donnant le bras.

ORLANDO.

Je vous le dis, seigneur Ercole, le duc se perd et nous perd avec lui.

ERCOLE.

Voilà quatre ou cinq mille ans, dit-on, et peut-être y a-t-il bien plus longtemps, que le monde est en train de se perdre, et pourtant il va toujours. Tout ici-bas tombe et se relève; la roue de fortune a pour habitude de tourner sans cesse.

ORLANDO.

Oui, mais aussi combien s'y rompent le cou! Le duc est un savant, un philosophe; ces gens-là doivent rester dans leur bouge. Je crains que nous ne voyions la révolution du mépris.

ERCOLE.

Ah! pas mal! Les hommes, en effet, ne respectent que celui qui les tue. Quand le hasard leur donne pour souverain un sage, ils disent: « Fi donc! quelle honte! »

Ils passent. — Entrent en scène Griffonetto, Ruggiero et quelques autres.

GRIFFONETTO.

On verra sortir de la boue des monstres comme on n'en a pas connu jusqu'ici.

RUGGIERO.

Je ne crois pas aux monstres. Je n'en ai jamais vu.

GRIFFONETTO.

Et Caliban ?

RUGGIERO.

Eh bien, Caliban était un monstre pendant qu'il était dans l'île magique. Maintenant, cette grande école de canaille populaire qui s'appelle Milan l'a bien formé. Il n'est plus qu'ivrogne et paresseux. Avec un pot de vin, on le tient en repos tout un jour. Ah ! qu'on civilise les monstres à bon marché !

Ercole et Orlando ont rejoint ce groupe.

ORLANDO.

Et les scélérats, vous ne comptez pas avec eux ?

RUGGIERO.

Il n'y a pas de scélérats.

Tous éclatent de rire.

ORLANDO.

Et la potence ? comment appelles-tu ceux qu'on y pend ?

RUGGIERO.

On trouve bien rarement ces gens-là sur son chemin.

Le groupe se disperse.

Entrent en scène Rinaldo, Balducci et d'autres.

RINALDO.

Parvenir, voilà la vie, selon moi.

BALDUCCI.

Parvenir à quoi ? On passe sa vie à poursuivre un but. Le but atteint, on voit que ce n'est rien.

Les différents groupes se réunissent.

ERCOLE.

Il vaut mieux, en effet, servir une cause, car la cause vous survit.

BALDUCCI.

Allez donc ! elle meurt avant nous. Dès qu'une idée qui a passionné l'opinion a réussi, on en voit les défauts ; on s'en dégoûte, et la génération qui suit se met à défaire ce que vous aviez fait avec tant de conviction : la mode est tout.

ORLANDO.

L'attachement à la famille corrige ce que la destinée individuelle a de frivole.

RUGGIERO.

Oui, aux yeux des esprits peu philosophiques. Pour se renfermer dans l'horizon de la famille, il faut être persuadé que la famille dont on fait partie est la meilleure de toutes. Or, les autres étant persuadés, de leur côté, de la même chose, il n'y a pas de chance pour que tous aient raison. Préjugé, vanité, voilà la base de la vie. La philosophie, qui détruit les préjugés, détruit la base de la vie.

ORLANDO.

Le patriotisme a plus de solidité.

RUGGIERO.

Je ferai le même raisonnement que tout à l'heure. Pouvez-vous croire que votre patrie ait une excellence particulière, quand tous les patriotes du monde sont persuadés que leur pays a le même privilége. Vous appelez cela préjugé, fanatisme chez les autres. Il faut être taupe pour ne pas voir que les autres portent le même jugement sur vous.

TRINCULO, *courant çà et là avec son hochet.*

Je n'ai jamais vu de fête qui ressemblât autant que celle-ci à un enterrement. Tout le monde est philosophe. Je n'ose hasarder la moindre bêtise. Prospero n'entend rien au comique, et tous ces messieurs, ce soir, sont trop graves pour faire attention à un pauvre fou. Les fous, pourtant, sont quelquefois les sages.

Le groupe d'Imperia s'approche.

JACINTO.

Oui, cette tête charmante sera un jour une tête de mort.

IMPERIA.

Oh ! le joli compliment, Jacinto! Faites-vous donc moine, si vous prétendez à tant de philosophie. Il ne faut regarder ni de si près ni de si loin. Vous faussez également la vision de votre œil, et si vous mettez l'objet sur vos yeux et si vous le posez hors de votre portée. De ce qu'une chose est éphémère, ce n'est pas une raison pour qu'elle soit vanité. Tout est éphémère, mais l'éphémère est quelquefois divin. Voyez le papillon : c'est moins un animal à part que la floraison d'un autre animal. Le papillon est un âge du vermisseau, comme la fleur est un moment passager de la plante. Une créature peu douée en apparence, peu riche de vie et de conscience, condamnée, vous le diriez, à ne représenter dans la nature que la laide et pâle existence, à faire nombre et à remplir un des

vides de l'échelle infinie, s'éveille tout à coup. L'insecte lourd et rampant devient ailé, idéal ; sa vie est tout aérienne ; être de terre, pétri de grossières humeurs, il devient hôte de l'air et fils du jour. Qui a fait cette merveille ? L'amour. — Le papillon, c'est la période d'amour. N'admirez plus s'il épand ainsi ses ailes, s'il caresse toute fleur, s'il poursuit çà et là son joyeux caprice. Tout est d'or à ses yeux, tout nage pour lui dans cette atmosphère embrasée qui fait la beauté des choses. Heureux être! Il s'épanouit à son heure, il rejette sa lourde robe de boue; il s'enivre, il mène durant quelques moments la plus céleste des vies, puis il meurt. Il ne fleurit que pour mourir. Sitôt qu'il a pu assouvir sa soif, sitôt qu'il a bu sa pleine coupe de joie, il se dessèche. Heureux! Pour lui, aimer, c'est vivre; avoir aimé, c'est mourir ! Je ne doute pas que, durant ce court espace, il ne se condense en la conscience de ce petit être tant de volupté, que sa vie fugitive ne l'emporte sur celle des plus puissantes créatures

et ne dépasse de beaucoup en valeur celle de la grande majorité des hommes. — Court et brillant éclair, fleur d'un jour, salut à toi, ô bien-aimé de Dieu, à toi dont la vie resserre en quelques heures ces trois moments divins : fleurir, aimer, mourir !

ORLANDO, ERCOLE, RUGGIERO, ensemble.

Bravo, Imperia !

IMPERIA.

Ne me croyez pas frivole. Le devoir de la femme, c'est la beauté ; mais la beauté est un art difficile. La beauté veut être exclusivement cultivée. Ce qui peut y nuire doit être évité. Or, toute passion, toute opinion nuit à la beauté. La haine, surtout, rend laid ; elle fait grimacer.

Elle passe. — Jacinto et Ercole restent au milieu de la scène.

ERCOLE.

Vous savez le secret de sa beauté : c'est que son corps offre en tout la proportion sesquialtère.

JACINTO.

Comment diable avez-vous fait pour le mesurer ?

Il passe. — Entre Zitella entourée de très-jeunes gens.

ZITELLA.

Mon Dieu, quels hommes vous êtes ! C'est vrai, ce que que vous dites ; mais à quoi sert de le dire ? Il vaut mieux s'amuser que de disserter ainsi sur l'amusement.

BALDUCCI.

Elle a raison : trop penser fait mal à la tête.

ZITELLA.

Et surtout au cœur. Certainement, il y a des choses tristes ; il n'y faut pas penser, c'est si facile. Quand on a du goût pour ces choses-là, on se fait ermite. Celui qui s'amuse ne s'occupe pas à se tourmenter ainsi. On n'est philosophe que quand on s'ennuie. Cela tient au vieux duc. Que

faire avec un vieillard qui n'a plus de sensations ? Toujours avec ses livres et ses sorciers !...

Les vins circulent, la musique redouble.

BALDUCCI.

Le plaisir élégant; eh oui ! il n'y a que cela de solide.

BEVILACQUA.

Jouir, alors, est le but de la vie.

BALDUCCI.

Sans doute.

BEVILACQUA.

Mais tous peuvent faire le même raisonnement, et alors tous voudront jouir. Or il n'y a pas dans le monde de jouissances pour tous.

BALDUCCI.

On réprimera les importuns.

BEVILACQUA.

Avec quoi ?

BALDUCCI.

Avec des gens armés?

BEVILACQUA.

Où prendrez-vous ces gens armés!

BALDUCCI.

Partout; on les payera.

BEVILACQUA.

Et si vos soudoyés trouvent leur avantage à vous étrangler, à s'emparer de la ville?... Le mercenaire finit toujours par être le maître de celui qui le paye.

BALDUCCI.

Oui, c'est un danger.

BEVILACQUA.

Il vaut mieux s'appuyer sur la nation.

BALDUCCI.

Qu'est-ce que la nation?

BEVILACQUA.

La nation, c'est l'Italie.

ORLANDO.

Non, la nation, c'est Milan.

ERCOLE.

Peu importe. La nation, de quelque manière que vous la conceviez, ne répondra jamais qu'aux intérêts du petit nombre. Le grand nombre sera sacrifié. Comment décider les gens à se faire tuer pour un état de choses qui ne profite qu'à un petit nombre de privilégiés?

SIMPLICON.

Il faut les éclairer, les instruire.

ORLANDO.

Que dites-vous? Se faire tuer est une grande naïveté; car rien ne vaut la vie pour l'individu.

N'être plus est la pire chose qu'il y ait. La victoire n'est pas une récompense pour le mort ; celui qui est tué est le vrai vaincu ; l'essentiel dans une bataille est donc de ne pas être tué. Voilà les raisonnements de la conscience claire, réfléchie, égoïste. Il faut conserver un vaste réservoir d'ignorance et de sottise, une masse de gens assez simples pour qu'on puisse leur faire croire que, s'ils sont tués, ils iront au ciel, ou que leur sort est digne d'envie. On fait un troupeau avec des bêtes ; on n'en fait pas avec des gens d'esprit. Si tous les gens avaient de l'esprit, personne ne se sacrifierait, car chacun dirait : « Ma vie vaut celle d'un autre. » On n'est héroïque que par le fait de ne pas réfléchir. Il faut donc entretenir une masse de sots. Si les bêtes s'entendaient, les hommes seraient perdus. L'homme règne en employant une moitié des animaux à mater les autres. De même, l'art politique consiste à couper le peuple en deux et à dompter une des moitiés avec l'autre. Pour cela, il faut abrutir une des moitiés, la bien

[illegible]

[illegible]

Rien dit. Il y a une chose qui me fait toujours [illegible], quand les Turcs et les Chrétiens se font la guerre. Turcs et Chrétiens [illegible] ni payés; [illegible] s'ils sont tués, ils [illegible] paradis. Or les uns ou les autres se trompent; car, si le paradis des Chrétiens existe, celui des Turcs n'existe pas, et cela me fait craindre que ni l'un ni l'autre n'existe! Il est impossible que [illegible] aient raison à la fois; mais il se peut qu'ils aient tort à la fois. En tout cas, les uns ou les autres sont payés et menés au [illegible] avec de faux billets sur la vie future. Il faudrait que cela fût défendu; car cela crée une infériorité aux nations civilisées qui ne croient pas à la valeur d'un pareil papier. C'est comme si une nation fabriquait de faux billets, de la fausse monnaie aux dépens des autres États. Nos soudards veulent

être payés [illegible] ceux qui ajourneraient [illegible] de leur solde au paradis.

ORLANDO.

Chose étrange [illegible] amener des millions d'hommes à se faire [illegible] pour des êtres collectifs qui ne sont personne de déterminé !

RUGGIERO.

Après tout, à l'heure qu'il est, ces gens-là, fussent-ils morts dans leur lit, seraient morts tout de même.

ORLANDO.

Oui, tout est vain, excepté la joie de l'heure présente. Égoïsme et dévouement se valent.

[illegible]

Que l'ordre du [illegible] sur peu de [illegible] ! Je fais souvent [illegible] singulière [illegible] le meilleur [illegible] gens de [illegible] homme [illegible]

vernement est aimable ! comme les gens d'armes sont polis ! comme les princes sont doux, portés aux réformes ! On peut même dire que les réformes ne se font bien que dans ces moments-là.

On sent dans l'assemblée une certaine agitation. Ercole et Jacinto passent, causant ensemble.

ERCOLE.

Il y a des choses vraies théologiquement qui ne le sont pas philosophiquement. Tous les docteurs de Padoue sont d'accord là-dessus.

JACINTO.

Alors vous ne croyez pas que les os de saint Antoine de Padoue fassent des miracles ?

ERCOLE.

Pardon ; ils en font théologiquement parlant ; mais philosophiquement parlant, les os d'un chien mort (*ossa canis mortui*, disait mon maître) en feraient tout autant, si l'on s'imaginait que ce sont ceux de saint Antoine.

JACINTO.

Je comprends; mais je suis superstitieux, et je ne peux me figurer qu'aucun être ne s'occupe de nous.

Des messagers du dehors se montrent dans le jardin et disent quelques mots aux différents invités.

BEVILACQUA.

Au lieu de danser, il vaudrait peut-être mieux s'armer.

ORLANDO.

Prospero sera probablement le dernier averti.

ERCOLE.

C'est d'ordinaire ainsi.

RUGGIERO.

Il ne faut pas se monter la tête. On prend l'habitude de tout, même de la fièvre. Les États usés sortent des plus grands maux par la débilité de leur tempérament, de même que les gens affaiblis résistent à une atmosphère méphitique mieux

que les hommes vigoureux, ayant déjà pris l'accoutumance de ne respirer qu'à moitié.

Le groupe des artistes entre.

ANGIOLINO.

Je vous ai déjà dit que l'artiste et tous ceux qui réjouissent le cœur de l'humanité vivent d'aumônes. Leur part est la meilleure : leurs services sont de ceux qui ne se payent pas.

JACOMINO.

Un peu de fortune est pourtant bien agréable.

JACINTO.

Tu ne tiens pas compte d'une chose, c'est que nous nous amusons en même temps que nous travaillons. La besogne pour laquelle on nous paye, nous la ferions pour rien, pour notre plaisir.

JACOMINO.

Moi, j'ai vécu des mois dans une soupente.

ANGIOLINO.

Moi, c'est beaucoup plus drôle. J'ai dormi un an dans un coffre.

JACINTO.

C'est comme cela; il faut qu'il y ait des artistes et qu'ils soient pauvres. Les amateurs riches ne feront jamais rien de bon.

GASPARONE.

Tous nous sommes des malades, des arbres en espalier, faits pour produire des fruits, non de vrais arbres aux formes libres. Pour moi, ma tête énorme et mes forts biceps m'ont toujours nui et sont cause de l'embarras que j'éprouve en société. Ma grosse tête me fait paraître gauche. Aucune femme n'a consenti à m'aimer.

LIONARDO.

Bravo, mon confrère! notre sort est le même.

WAGNER, qui écoutait tout d'un air sournois.

Moi, je prétends que, tous tant que vous êtes, vous n'êtes pas des artistes. Vous ne savez pas l'esthétique. On ne l'enseigne pas dans les universités de votre pays.

TOUS ENSEMBLE.

Qu'est-ce qu'il dit?

WAGNER.

C'est comme la pédagogie. Voilà deux sciences que les autres nations n'ont pas. C'est là notre supériorité, à nous autres Allemands. On les enseigne dans nos universités.

JACINTO.

Nous ne comprenons pas. Chez lui, on forme les artistes dans les universités, et on a des procédés pour faire éclore les grands hommes?

JACOMINO.

A ce qu'il paraît.

ANGIOLINO.

Moi, je pense que les grands hommes viennent sans pédagogie dans les pays où la graine en existe. On ne les fera pas pousser là où le sol ne les porte pas. On n'enseigne pas à faire du beau. L'artiste qui résout ce difficile problème, sans trop se rendre compte de ses procédés, est le véritable esthéticien.

LIONARDO.

Vous avez raison; mais il n'y a de sérieux que la science; seule elle ne passe jamais de mode; car la science répond à une réalité; savoir, c'est pouvoir. Prospero, qui aspire à posséder les forces de la nature, est le plus grand de nous.

Les groupes se mêlent.

CALIBAN, *caché derrière un buisson, assiste à la fête.—A part.*

Je n'ai pas ma place à cette fête, et je ne puis pas dire que je le regrette beaucoup. Aller et venir ainsi n'a rien de bien amusant. A leur place, je

préférerais passer le jour étendu dans une cave bien fraîche, près d'un tonneau ouvert. Est-il juste cependant que je n'en sois pas? Les droits de l'homme sont les mêmes pour tous. Ce doit être un avantage, puisque c'est un privilége. Et, quand même ce ne serait pas un avantage selon mes idées, il suffit qu'ils l'envisagent ainsi pour que je sois blessé. Ici, à Milan, je me sens de plus en plus élevé à la dignité de citoyen.

TRINCULO, courant çà et là.

Ainsi pas la moindre sottise à placer. O soirée de fin du monde! Au train dont vont les choses, je crois que ce soir Caliban lui-même serait philosophe.

En furetant, il découvre Caliban derrière le buisson.

Oh! la bonne chance! Voici mon affaire. (A Caliban.) Eh! mon ami l'ours, voici le cas de se montrer à la compagnie.

S'emparant de Caliban, il lui jette une corde au cou, et l'entraîne en le frappant de son hochet.

Voyez, seigneurs, voici la bête ; voyez, voyez ! A volonté, ours ou cachalot. Danse, l'ami !

BEVILACQUA.

Ce n'est pas prudent. Par le temps qui court, Caliban a peut-être de l'avenir.

Grand mouvement dans l'assemblée. Prospero paraît sur le perron du palais.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PROSPERO.

PROSPERO.

Rangez-vous, seigneurs, pour assister à la fête que mon art me permet de vous donner. Approche, Ariel.

Musique exquise annonçant l'approche d'Ariel invisible.

Et maintenant, mon Ariel, montre ce que tu sais faire pour l'illusion des yeux. Les illustres seigneurs ici rassemblés voudraient d'abord voir les dieux antiques, la nature tout entière en un Olympe lumineux, des dieux de chair sentant et pensant comme nous.

Le ciel s'ouvre ; une vaste aurore boréale part du zénith ; un

prodigieux entassement de dieux, de génies, de nymphes, de demi-dieux monte et descend dans les rayons de lumière. Puis une tempête confond tous ces êtres divins dans une ronde immense qui tourbillonne. L'ordre se fait insensiblement et, peu à peu, tous les dieux apparaissent rangés autour de la table d'un festin.

Assistez maintenant, seigneurs, au festin des dieux. Au centre est Jupiter, devenu avec le temps *optimus maximus*.

Dans la partie inférieure de l'apparition, on voit les têtes innombrables de la foule des mortels.

VOIX QUI SORT DE LA FOULE.

Il est juste d'adorer ce Dieu bon et miséricordieux. Il faut le prier.

BUTTADEO, le juif éternel, s'élève de la foule, le front couvert d'un voile où se dessine le nom de Jéhovah.

Erreur! erreur! Je proteste. Votre Dieu ne saurait être juste et miséricordieux. Le mien a fait le ciel et la terre; il fait tout dans le ciel et sur la terre; il est juste et bon.

VOIX DE LA FOULE.

S'il fait le monde tel qu'il est, comment est-il juste? Le monde n'est ni juste ni bon.

BUTTADEO.

Le mal vient de ce qu'on n'observe pas la Loi. Si la Loi était observée, le monde serait parfait.

Sourires.

PROSPERO.

Vous souriez, messieurs, prenez garde! La Loi est un essai pour réaliser une société juste. Essai imparfait; mais toutes les tentatives de réforme de la société au nom de la justice se grefferont sur cette tige-là. (A Ariel.) Ariel, il est temps de nous montrer les dieux de l'avenir.

A gauche apparaissent des géants aux jambes et aux bras énormes, tout en acier poli. Leurs jointures se meuvent grâce à de puissantes articulations excentriques. Sur chaque jointure, un godet d'huile qui lubrifie l'articulation est arrangé de manière à ne se renverser jamais. Sous eux, un tube incandescent qui est leur âme. Ils semblent manger du charbon. — Ces dieux d'acier se précipitent sur la table des dieux de chair, brisent tout, tuent, écrasent. Effroyable désordre. Les nymphes, dryades, toute la nature enchantée, s'enfuient éperdues.

VOIX DE LA FOULE DES MORTELS.

C'en est fait des dieux de chair. Nous allons

voir le règne des dieux d'acier. Peut-être seront-ils bons et justes.

BUTTADEO.

N'en croyez rien. Il n'y a de juste que mon Dieu, qui a fait le ciel et la terre. Il n'y a pas d'autre Dieu que lui.

Après avoir mis en fuite les dieux de chair, les dieux d'acier se battent entre eux. Le monde est plein d'un affreux cliquetis de métal.

VOIX DES MORTELS.

Nous pensions que la science était la paix et que, le jour où le ciel n'aurait plus de dieux, ni la terre de rois, on ne se battrait plus.

Grand éclat de rire. Coup de vent froid. Ténèbres, chaos. Diasyrmos, armé d'un violon discordant, survit seul et joue, pendant que l'apparition se dissipe, un morceau d'un rhythme grotesque.

PROSPERO, debout sur le perron du palais.

Soyez remerciés, seigneurs, d'avoir assisté à cette fête, où votre présence a fait régner la joie. Votre vieux duc n'en verra plus d'autre. Restez toujours jeunes, et que Dieu vous tienne en joie.

Je pars pour ma retraite de Pavie, où, sur trois pensées, j'en aurai habituellement deux pour la mort.

GONZALO, s'approchant, dit au duc à voix basse :

Monseigneur, si vous vouliez bien coucher ce soir dans votre palais de Milan, vos livres ne seraient que peu de temps solitaires, et peut-être la chose publique y trouverait-elle son profit. La ville présente tous les symptômes d'un corps malade. Elle a la fièvre. Les chefs de quartier appellent le peuple aux armes; on entend les propos les plus séditieux.

PROSPERO.

Dans mon cabinet, Gonzalo, j'ai plus de puissance que dans mon palais de Milan.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIBAN, SIMPLICON, UN CLERC, HOMMES DU PEUPLE.

La scène se passe sur la place de Milan. — Grande foule. Conversations animées. Caliban va et vient dans la foule et parle av c animation.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'est chose hors de doute que jamais prince ne mérita autant que celui-ci la colère de son peuple.

UN CLERC.

Rex est qui regit. Ergo non est rex qui non regit. A bas le fainéant !

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Dites le malfaisant. Ah ! si l'on m'écoutait, il

n'y aurait plus de ces gens qui s'engraissent de la sueur du peuple.

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Et qui s'amusent à nos dépens. Avec cela, ils s'amusent drôlement. A leur place, je me ferais d'autres plaisirs.

CALIBAN.

Il y a surtout que nous sommes exploités.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Qu'est-ce qu'il dit?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Ce qu'il dit est très-clair. Tu es l'ouvrier de ton maître, dont tu as été l'apprenti. Il gagne sur ce que tu fais.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'est vrai.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Est-ce juste?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Non, évidemment; c'est moi qui travaille et lui qui gagne.

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE.

Que c'est clair, cela! nous sommes tous exploités.

CALIBAN.

A qui la faute?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Il est laid; mais comme il raisonne bien!

CALIBAN.

A qui la faute, dis-je?

HOMME DU PEUPLE.

Eh bien, dis-nous-le.

CALIBAN.

Au gouvernement, parbleu!

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Oh! comme c'est juste; le gouvernement est chargé de tout; donc, quand cela va mal, il y a de sa faute.

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

C'est évident.

SIMPLICON.

Le grand mal, c'est que le peuple n'est pas instruit.

CALIBAN.

Tais-toi donc. Le prince, le palais, voilà le mal.

HOMME DU PEUPLE.

Bien dit. Il a raison.

VOIX NOMBREUSES.

Vive Caliban! Caliban chef du peuple!

CALIBAN.

Pour le moment, il ne s'agit pas de parler.

L'homme qui vous a fait tout ce mal est méchant, retors, inouï. Il s'agit de le prendre et de l'empêcher de recommencer. Ne croyez pas que ce soit facile. Il tient à son service des esprits aussi malfaisants que lui, et surtout un damné joueur de violon, dont les ruses sont incroyables. Déjà une fois j'avais trouvé moyen de lui river un clou dans la tête. J'en suais déjà de plaisir; paff!... tout fut déjoué. Défiez-vous; c'est plus difficile que vous ne pensez. Confiez-moi l'ordre et la marche de l'affaire. Il est distrait; parfois il ne pense à rien; il faut le surprendre. Je vous conduirai par des portes et des couloirs que je connais. L'essentiel est de mettre d'abord la main sur ses livres. Ces livres d'enfer, ah! je les hais; ils ont été les instruments de mon esclavage. Il faut les prendre, les brûler. Un autre pourrait s'en servir. Guerre aux livres! Ce sont les pires ennemis du peuple. Ceux qui les possèdent ont des pouvoirs sur leurs semblables. L'homme qui sait le latin commande aux autres hommes. A bas le latin!

Donc, avant tout, prenez-lui ses livres. Là est le secret de sa force. C'est par là qu'il règne sur les esprits. Cassez-lui aussi ses cornues de verre et tout son outillage. Sans ses livres, il sera comme nous. Quand il sera comme nous, la besogne sera faite aux trois quarts. Il est vieux et faible de corps; sa garde ne compte pas. L'argent qu'il devait lui donner, il l'employait en livres et en cornues de verre. Vous pourrez très-facilement ou l'étrangler, ou le mettre dans une cage pour mourir de faim, ou le forcer à se faire moine. Oh! quand vous aurez brûlé ses livres, vous pourrez être généreux. Mais, d'ici là, pas de pitié!

Applaudissements universels.

UN CLERC.

Chaque révolution produit son grand homme. Le grand homme de celle-ci, c'est Caliban, le grand citoyen Caliban.

UN HOMME DU PEUPLE.

Courage, Caliban! Décrète le bonheur de tous.

CALIBAN.

Plus tard. Pour le moment, guerre aux livres. Croyez-moi; ne perdez pas de temps.

UN HOMME DU PEUPLE.

Quel bon sens a ce Caliban! D'où est-il? Comme c'est clair, ce qu'il dit! Il aime le peuple.

TOUS ENSEMBLE.

Vive Caliban!

On le conduit en triomphe au palais.

SCÈNE II.

Dans la grande salle du palais.

CALIBAN, HOMMES DU PEUPLE.

La salle est remplie d'une foule compacte. Grande poussière; gens debout sur les tables et pérorant. Au fond de la salle, Caliban sur une estrade, entouré des capitaines du peuple. Tout le monde raisonne et gesticule.

HOMME DU PEUPLE.

Enfin, on va donc voir la suppression des abus!

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Qu'est-ce qu'un abus?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'est ce qui est injuste. Tous les hommes sont égaux; ce qu'on fait pour les uns au détriment des autres doit être interdit.

SECOND HOMME DU PEUPLE.

Mais il y en a qui naissent plus forts et plus intelligents que les autres. Est-il juste de les mettre à la portion congrue?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Oui; tant pis pour eux.

AUTRE.

Mais il y a les femmes, qui naissent plus faibles. N'est-il pas juste qu'elles soient protégées?

AUTRE.

Non; tant pis pour elles. Le grand abus, c'est Dieu, qui fait tout pour les uns et si peu pour les autres. Il faut corriger ses préférences et réparer ses injustices.

AUTRE.

Mais qui réglera tout cela? Qui sera le gouvernement?

AUTRE.

Personne. Nous serons tous libres.

AUTRE.

Je ne vois pas bien comment, si tous sont égaux, on sera libre. Les forts réclameront leur part. Qui les contiendra?

AUTRE.

Le peuple, au nom de la fraternité.

AUTRE.

Et ceux qui ne voudront pas de la fraternité?

AUTRE.

La mort.

Procession de corps de métiers, précédés de leurs bannières, apportant chacun une pétition.

HOMME DU PEUPLE.

Et comment vivra le peuple?

AUTRE.

De son travail.

AUTRE.

Et qui fera travailler le peuple?

AUTRE.

Les riches. Ah! qu'il s'avisent de ne pas faire aller les arts de luxe; on verra...

AUTRE.

Il y aura donc des riches? Vous me disiez tout à l'heure que tous seraient égaux...

Nouvelle procession.

AUTRE.

L'impôt ne sera plus employé qu'à donner des places aux citoyens pauvres.

AUTRE.

Je croyais qu'il n'y aurait plus d'impôts. Et puis, dites-moi, qui défendra Milan contre ses ennemis?

AUTRE.

Laissez donc. Quand nous serons libres, tout le monde nous craindra.

AUTRE.

Oui; vive Milan! guerre à Côme, à Vérone, à Verceil, à Novare!

AUTRE.

Que dites-vous! Pour faire la guerre, il faut de l'argent et des hommes de guerre. Vous avez supprimé l'impôt. Et, si vous avez des hommes de guerre, ils seront vos maîtres.

AUTRE.

Allons donc! A bas les détracteurs du peuple! A bas l'impôt! A bas les riches! Vive Milan victorieuse et grande!

AUTRE.

Vivent les patriotes!

Redoublement de pétitions et de processions.

CALIBAN, *abasourdi.*

Citoyens, un peu de silence! Remettez vos intérêts entre nos mains. Des enquêtes vont être faites; des commissions seront nommées; satisfaction sera donnée à tous. Sortis de vous, nous sommes à vous, nous sommes par vous. L'unique préoccupation du gouvernement sera le bien du peuple. Mais, citoyens, l'ordre est nécessaire. Déposez vos armes, rentrez dans vos demeures, couronnez votre victoire par la modération et le respect de la propriété. Vive Milan!

VOIX DE LA FOULE.

Bravo! bravo! Vive Milan!

Apaisement subit.

UN HOMME DU PEUPLE.

Mais tout à l'heure il prêchait la révolution à outrance. Je ne croyais pas que cela finirait si tôt.

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Que veux-tu! la révolution s'use vite.

La salle se vide peu à peu.

SCÈNE III.

La scène se passe dans l'ancienne chambre à coucher de Prospero, au milieu de la nuit. Silence profond. La pièce est éclairée des reflets opalins d'une lampe suspendue au plafond, et dont les ciselures découpent sur les murs la silhouette du combat d'un griffon et d'une vouivre.

Plafond à fond bleu intense, sur lequel sont peints en figures colossales les signes du zodiaque. Lit entouré de peintures représentant les amours de Jupiter.

CALIBAN, SEUL, ÉTENDU SUR LE LIT.

Non, je n'aurais pas cru qu'il fût si doux de régner. Je n'aurais pas cru surtout qu'on mûrît si vite en régnant. Dans le voyage de la place communale à ce palais, j'ai plus changé que dans tout le reste de ma vie. Dix heures se sont écoulées depuis que le peuple m'a porté ici sur ses bras, et je ne me reconnais pas. J'étais injuste pour Prospero; l'esclavage m'avait aigri. Mais, maintenant que je couche dans son lit, je le juge comme on se juge entre confrères. Il avait du bon, et, en beaucoup de choses, je suis disposé à l'imiter.

Quoi de plus odieux, par exemple, que ces

inopportunes impatiences du peuple, ce défilé de pétitions impossibles dont ils viennent de m'accabler ! Quelle avidité de jouir ! quelles prétentions subversives ! Ce qu'ils me demandent, c'est de tirer d'un muid de blé la grasse nourriture de dix mille hommes et de trouver dans un setier cinq cents pots de vin. A d'autres, camarades ! Pour moi, mon parti est pris : je ne me laisserai pas envahir par des gens qui s'imaginent, en se plaçant au delà de moi, m'entraîner avec eux dans l'abîme. Un gouvernement doit résister, je résisterai. Après tout, les gens établis et moi, nous avons des intérêts communs. Je suis établi comme eux ; il faut que cela dure. La propriété est le lest d'une société ; je me sens de la sympathie pour les propriétaires.

Et puis, outre l'utile, il y a l'éclat. L'éclat est nécessaire. J'ai eu des torts, je veux les réparer. A la fête d'hier au soir, j'étais jaloux, car je n'en étais pas. Eh bien, les fêtes, les beaux arts, les palais, les cours, sont l'ornement de la vie. Je

favoriserai les artistes. Les hommes de lettres donnent la gloire : je ne les négligerai pas. Quel était le centre de cette belle assemblée d'hier au soir ? C'était Imperia. Je courtiserai Imperia ; le but suprême de ma vie sera Imperia. Et si j'arrivais à lui plaire ?... Oh ! non... C'est trop.... Qui sait pourtant ?... Peut-être...

Il soupire.

Ah ! si je pouvais être aimé, je serais bon et heureux ! Un monde nouveau s'ouvre à moi. Le bien existe ; il ne m'est pas interdit. Je l'entrevois pour la première fois. Prospero parlait toujours de faire le bonheur de l'humanité. Ce n'est pas lui qui était destiné à le faire. Si, par hasard, c'était moi...

Il s'endort.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GONZALO, PROSPERO.

A la Chartreuse de Pavie, dans la chambre de Prospero. — Prospero, assis à sa table. Entre Gonzalo.

GONZALO.

Monseigneur, votre ville de Milan est perdue. La révolte est partout. Caliban est chef du peuple. Voici ses proclamations. Il s'annonce déjà comme devant être très-modéré. Les gens d'ordre, un moment effrayés, se rangent autour de lui, et bientôt l'appelleront sauveur de la société. On l'a salué unanimement grand citoyen.

PROSPERO.

Qui, dis-tu, est ce grand citoyen?

GONZALO.

Mais c'est Caliban, votre brute, que vous gardiez ici près de vous et qui s'enivrait de votre vin, sans vous rendre aucun service.

PROSPERO, *comme sortant d'un rêve.*

Caliban ! Ah ! je ne croyais pas que les choses humaines fussent quelque chose de si bas. Je comprends, Caliban me succède. *(Il éclate de rire.)* O ducs de Milan, mes ancêtres, la farce est achevée. Voyons cependant.

Il sort.

SCÈNE II.

PROSPERO, ARIEL.

Dans le cabinet de Prospero. — Prospero revêtu de sa robe magique.

PROSPERO.

C'est l'heure, mon cher Ariel, de montrer ce que nous savons et ce que nous pouvons. Voici notre dernier combat; puis viendra le repos, le triomphe

définitif. Ce que j'ai fait n'est rien auprès de ce que je veux faire. Les recherches que j'ai commencées sur une science qui s'appellera l'*euthanasie* mettront l'homme au-dessus de la plus triste servitude, la servitude de la mort. L'homme ne sera jamais immortel; mais finir n'est rien, quand on est sûr que l'œuvre à laquelle on s'est dévoué sera continuée; ce qui est honteux, c'est la souffrance, la laideur, l'affaiblissement successif, la lâcheté qui fait disputer à la mort des bouts de chandelle quand on a été flambeau. Je trouverai un moyen pour que la mort soit accompagnée de volupté. Mais délivrons-nous de Caliban. Caliban règne à Milan. Va, écrase cet infâme, rassemble tous nos esprits. Ce que tu fis contre Alonzo était bien plus difficile. Disperser la première flotte du monde ou mettre en fuite une bande de chiens aboyants. Comment comparer ces deux choses? Pars.

ARIEL.

Je vais, mon maître. Avec les esprits qui vous

sont soumis, j'espère bientôt avoir raison de ces misérables.

PROSPERO.

Partez, esprits; maintenez ma supériorité sur un peuple imbécile. Écrasez la brute qui abuse, je ne dis pas de ma bonté, mais de mon oubli. Le misérable, vous l'avez vu toujours m'insultant. Ingratitude horrible! Ce fils du diable et de la plus laide sorcière, je le trouvai animal; ce n'était pas encore un homme. Je l'ai fait participer au langage et à la raison; en retour, je n'ai jamais tiré de lui une bonne parole, et, aujourd'hui, c'est lui qui soulève mes sujets contre moi. Partez, brisez l'infâme. Rappelez-vous la tempête!

Son clair de trompettes dans l'air.

SCÈNE III.

PROSPERO, GONZALO.

Dans la chambre de Prospero.

PROSPERO.

Eh bien, Gonzalo, c'est aujourd'hui que je vais être pour la troisième fois duc de Milan.

GONZALO.

Monseigneur, je n'ai jamais dit que la vérité à Votre Altesse. Je ne sais pourquoi je crains. Chaque procédé a son heure de succès, chaque remède guérit pendant quelque temps. Jamais les choses ne se passent deux fois de suite de la même manière. Ce qui réussissait en commençant, dans le désordre de la première création, échoue quand on revient à la charge avec des moyens mieux combinés. Ce que vos esprits ont pu contre les princes, ils ne le pourront peut-être pas contre le peuple. Il est difficile de triompher du peuple.

PROSPERO.

Tu ne vois donc pas la supériorité de mes moyens ? Mes vapeurs, mes gaz, mes esprits, mes poudres assurent à moi ou aux héritiers de mes secrets la domination sur une foule désarmée, conduite par une brute.

GONZALO.

Pas tant que vous pensez. Vos poudres, ces gens les fabriqueront et s'en serviront. Plusieurs d'entre eux ont été vos soldats et savent le maniement des armes.

PROSPERO.

J'inventerai des engins dont ils ne pourront se servir.

GONZALO.

A la bonne heure ! Mais ces engins, vous ne les avez pas encore.

PROSPERO.

Où donc puiser le principe d'une force qui puisse soutenir les droits de la raison sur le peuple ?

GONZALO.

Votre force, c'est que vous êtes plus intelligent que le peuple. Le peuple ne peut rien fonder. Avec le temps, il reviendra soit à vous, soit aux héritiers de vos droits. (Après un moment de silence.) Il y a aussi l'imposture, qui est un succédané de la force.

PROSPERO.

J'ai besoin de quelque temps pour m'habituer à cette idée. Il faut encore plusieurs générations pour que moi et mes pareils devenions des charlatans.

GONZALO.

Rien n'accélère le temps.

SCÈNE IV.

PROSPERO, ORLANDO, ERCOLE, LIONARDO, ARIEL, BONACCORSO, BEVILACQUA, SIMPLICON, ANGIOLINO, JACOMINO, UN VALET.

Dans le cloître réservé à Prospero; des gens venus de Milan s'y rencontrent et causent des événements.

ORLANDO.

Nous l'avions prédit, mais la prévoyance ne sert de rien en politique.

ERCOLE.

Le duc se doit à sa noblesse et ne peut abdiquer.

LIONARDO.

Je voudrais bien savoir ce que sa noblesse a fait pour lui.

ORLANDO.

Impossible de pactiser avec Caliban.

LIONARDO.

Ah ! voilà bien ces conservateurs qui perdent

les princes, déchaînent le peuple, puis disent : « Le salut par nous seuls. » Quelle est votre force pour parler ainsi, esprits étroits qui, dans une révolution, comptez les carreaux cassés et refusez des alliés parce qu'ils n'ont pas les mains blanches ? Dans les moments de crise, il faut des collaborateurs très-variés. J'ai toujours pensé que, parmi les dix mille Grecs de Xénophon, il y avait neuf mille farceurs. Qui sait si beaucoup de bonnes choses ne dateront pas du gouvernement de Caliban ?

Entre Prospero.

PROSPERO, l'air calme et souriant.

Je vous remercie, messieurs, d'être venus témoigner, malgré des apparences qui vous font un mérite de la fidélité, que je suis toujours votre souverain. J'espère vous donner votre revanche et vous convoquer encore à une fête dans Milan. Alors je céderai la place à un autre; car je vieillis, et ma préoccupation désormais doit être de meubler

ma mémoire des objets qui la rempliront durant toute l'éternité.

On entend dans l'air des sons rauques comme d'une harpe dont plusieurs cordes seraient cassées, ou d'un violon rapiécé avec des ficelles. — Ariel s'abat dans le préau du cloître, lourdement, comme un oiseau qui a traversé la mer. Il devient peu à peu visible et se montre abattu, éperdu, couvert de poussière.

ARIEL.

O mon maître, notre art est vaincu ; il est impuissant contre le peuple. Il y a sûrement dans le peuple quelque chose de mystérieux et de profond. Il dérange toutes les fantasmagories. Avec lui, plus de prestiges ; les esprits qui furent si puissants contre la flotte d'Alonzo ne peuvent rien contre le peuple. En vain, chevauchant sur les nuages, j'ai flamboyé, attisé les feux cachés en toute chose : rien n'a répondu. Figurez-vous les cloches du beffroi changées tout à coup en plomb au beau milieu du carillon. Et d'abord, ma musique n'a pas même été écoutée. Je chantais, personne ne m'entendait. Je remplissais, avec la

plénitude de ton pouvoir, mes fonctions d'esprit docile; il semblait que je fusse dans le vide. Le vide, voilà, seigneur, le milieu où je m'agitais. Il faut changer notre stratégie. Là où Caliban peut tout, nous ne pouvons rien. Nos armes ne portent plus. Autant vaut parler latin à une pierre que de jouer de la lyre à ces endurcis.

PROSPERO.

Le fait que tu dis est si étrange, que le connaître vaut un trône perdu.

ARIEL.

Voici comme je l'explique. D'où vient que, par nos charmes, nous eûmes si facilement raison de nos adversaires de l'île enchantée? C'est qu'Alonzo et les siens étaient accessibles à nos charmes. Ils s'y prêtaient, ils y croyaient. Quand Alonzo vit la tempête, il crut que les vagues parlaient, que les vents grondaient, que la tempête murmurait,

que le tonnerre, cet orgue profond et terrible, lui reprochait de sa voix de basse le crime qu'il avait commis contre toi. Le peuple n'admet rien de tout cela. Maintenant, les vents et les tempêtes pourraient siffler tous ensemble, cela ne ferait pas grand'chose. La magie ne sert plus de rien. La révolution, c'est le réalisme. Tout ce qui est apparence pour les yeux, tout ce qui est idéal, non substantiel, n'existe pas pour le peuple. Il n'admet que le réel. Quand il a dit : « Cela n'existe pas », tout est fini. Je tremble pour le jour où cette terrible façon de raisonner touchera Dieu. On le sommera de se montrer, et, si l'Éternel y met de la dignité et reste fièrement derrière ses nuages, on le biffera du catalogue des existences. Quant aux droits des rois et des ducs, je ne sais ce qu'ils vont devenir. Le peuple est positiviste. Pour être accessible à nos terreurs, il faut y croire. Que faire quand le peuple est devenu positiviste ?

PROSPERO.

Il faut tâcher que ce qui a été imaginatif de-

vienne réel ; il faut transformer nos esprits en poudres, en gaz. N'est-ce pas, Lionardo ?

LIONARDO.

Oui, mon maître.

SIMPLICON, *à part.*

L'instruction intégrale et obligatoire remédierait à tout.

BEVILACQUA.

Mais, seigneur, il s'agit pour le moment de nous défendre.

ORLANDO.

Il s'agit de défendre les droits de la vie noble et de la beauté. Voilà Imperia, par exemple. L'état social légitime est celui qui met aux pieds d'Imperia les perles, les diamants et l'or, puisque ces matières précieuses n'ont d'autre objet que de la parer. La beauté jouira-t-elle de tous ses priviléges sous le règne de Caliban ?

PROSPERO.

Fiez-vous à Imperia pour se défendre. Quant à vous, défendez-vous, messieurs ; la supériorité de l'homme sur l'homme est finie, en attendant qu'elle recommence. Nos vieux prestiges sont frappés à mort. Ma science, c'est-à-dire ma force, n'atteint pas le peuple. Que chacun se pourvoie. Avec le temps, cela changera. Nos moyens de domination sont brisés dans nos mains ; il faut attendre qu'on en ait inventé d'autres, d'autres que le peuple ne puisse appliquer.

Arrivent Bonaccorso et quelques prud'hommes de Milan.

BONACCORSO.

Nos respects à Votre Altesse. Elle n'a jamais voulu que le bien ; elle le voudra encore aujourd'hui. Qu'elle cède. Le nouveau gouvernement paraît bien intentionné ; Caliban est déjà le centre du parti modéré.

PROSPERO.

Je céderai tout, excepté le droit de rire.

BONACCORSO.

Oh ! gardez-le, monseigneur. Dès que les choses humaines tombent dans le peuple, le ridicule surabonde et le rire ne prouve plus rien. Le rire, en temps de démocratie, est un argument qui n'a plus de tranchant.

PROSPERO.

J'ai quelque peine à vous entendre parler de la capacité et de la modération de Caliban.

BONACCORSO.

Mon Dieu, tout est relatif. Les hommes valent par leur situation, non par eux-mêmes. Caliban est l'homme de la situation ; il nous sauve. En lui résistant, on l'exaspérerait.

PROSPERO.

Eh bien, soyez sauvés.

ORLANDO ET ERCOLE.

Résistez avec nous, monseigneur.

Angiolino, Jacomino, Jacinto s'approchent.

ANGIOLINO.

Monseigneur veut-il écouter ses humbles serviteurs? Qu'il cède. Pourquoi se sacrifierait-il pour des sots qui, après tout, sauf la mine, ne valent pas mieux que Caliban? Allez, monseigneur, nous les connaissons.

JACOMINO.

Oui, nous les connaissons. Pas un seul d'entre eux n'a voulu me nourrir pour les jouissances que je lui aurais donné. Je ne demandais que la nourriture et le logement, et de quel logement je me serais contenté !

ANGIOLINO.

Ces gens-là vivent de nous. Ils n'auraient pas une pensée, pas un sentiment si nous n'étions là pour le leur exprimer. Nous leur ouvrons l'infini, nous leur vendons l'idéal, et ils nous jettent deux sous d'un air de supériorité. Sans nous, ils ne savent

ni jouir, ni même s'amuser; nous leur apprenons à vivre et ils nous méprisent. Caliban n'a pas fait autre chose. Caliban, monseigneur, vaut bien Castiglione ou del Dongo.

BONACCORSO.

Oui, Caliban a du talent à sa manière.

PROSPERO.

J'use de ma permission de rire tout mon soûl, quand je vous entends parler sérieusement de cet ivrogne.

BONACCORSO.

Ivrogne, il l'est, monseigneur; mais cela ne définit pas un homme. On ne réussit pas sans quelque chose. Il est trop facile de gâter une affaire quelconque pour qu'il n'y ait aucun mérite à ne pas la rater.

PROSPERO.

Allons ! passe pour la capacité de Caliban, pour

la modération de Caliban, pour le talent de Caliban. Bientôt on va me parler de la générosité de Caliban.

BONACCORSO.

Eh ! c'est justement là que j'en voulais venir. Votre Altesse doit choisir entre l'exil et le paisible séjour de cette chartreuse, où elle travaille pour l'éternité. Le peuple est toujours désarmé par la victoire. Votre Altesse n'a pas d'ennemis personnels.

PROSPERO.

Eh ! pardon, j'ai Caliban. Ce misérable me doit tout. Quand je le pris à mon service, je lui appris la parole, créée par Dieu ; il ne s'en est jamais servi que pour m'outrager. La parole aryenne n'est pour lui qu'un instrument de fraude et de faux principes. Il haïssait mes livres, où il savait qu'était le secret de ma supériorité. Il alla jusqu'à enseigner à mes ennemis la manière de me tuer. Élevé peu à peu dans ma maison, il est arrivé à

penser. Toute sa pensée a été employée à rêver ma perte. Il ne fut jamais chrétien; il pratiquait les cérémonies de la religion comme un singe; au fond, il resta toujours le serviteur de Sétébos. Ordure, il n'était sensible qu'aux coups. Les fatigues que je me suis données pour faire quelque chose avec de la boue, pour mettre la raison dans une lourde fange, il ne m'en sait aucun gré. Oh! que j'eus tort de donner l'éducation à la brute qui devait se faire une arme contre moi de ce que je lui avais appris.

GONZALO.

Caliban, c'est le peuple. Toute civilisation est d'origine aristocratique. Civilisé par les nobles, le peuple se tourne d'ordinaire contre eux. Quand on regarde de trop près le détail du progrès de la nature, on risque de voir de vilaines choses.

BONACCORSO.

Il ne faut jamais dire : « Cette créature a été

laide, donc elle le sera toujours. » Les jugements absolus sont faux, même quand il s'agit de Caliban. Caliban est vaniteux, mais, qui sait? sa vanité deviendra peut-être de la vertu. Sa victoire, qui dépasse ses espérances, doit l'avoir satisfait. Bas, haineux, jaloux tant qu'il fut humble, maintenant qu'il est maître, il sera généreux. Il oubliera sa haine contre les livres, dès que les livres seront pour lui des vaincus. Il n'y pensera guère dès qu'il ne les verra plus dans les mains de son maître comme des instruments de domination.

PROSPERO reste quelque temps pensif et silencieux.

La continuation de mes recherches sur l'*euthanasie* me tient à cœur, je l'avoue.

La porte s'ouvre.

UN VALET.

Monseigneur, un de ces moines noirs et blancs qui brûlent les patarins s'avance pour parler à Votre Altesse.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRÈRE AUGUSTIN DE FERRARE.

FRÈRE AUGUSTIN DE FERRARE entre portant un rouleau de parchemin. On s'écarte de lui; il se place devant le duc et lit.

« La très-sainte inquisition, pour l'intégrité de la foi et la poursuite de la perversité hérétique, agissant par délégation spéciale du Saint-Siége apostolique, informée des erreurs que tu professes, insinues et sèmes méchamment contre Dieu, la création, l'incarnation, la résurrection de la chair et autres dogmes fondamentaux de la foi chrétienne, te réclame et t'appelle à son tribunal, auquel tu n'as échappé perfidement jusqu'ici que grâce à une puissance temporelle, ou plutôt à une tyrannie que Dieu t'a ôtée. Tes erreurs sont les plus graves qu'un chrétien puisse commettre; elles vont même jusqu'à l'infidélité : erreurs de physique et de métaphysique, de morale et de

foi. Tu as insinué, en effet, par les voies les plus diverses et avec une perfidie qui ne saurait venir que du père de tout mensonge, que l'homme peut quelque chose sur la nature et par la nature, ce qui ferait l'homme participant de la puissance créatrice, puisque modifier ce qui a été créé équivaut à créer. Or il est écrit : « Dieu a créé le ciel » et la terre. » Dieu seul, entendez-vous? Dieu, par conséquent, n'admet personne à retoucher son œuvre ni à la perfectionner. Tu as donc pensé et parlé méchamment en prétendant changer la nature des corps. laquelle est fixe et limitée par Dieu en la mesure et quantité qu'il a voulue. Car, s'il eût jugé à propos qu'il y eût plus de corps ou autrement mixturés, il les eût faits. D'où il suit que, si ta damnée science de la composition et de la décomposition des corps était vraie, l'homme serait Dieu et renouvellerait le crime de Satan, qui voulut s'égaler à Dieu.

» Et ce qui prouve, en outre, que chaque corps a sa nature, qui ne peut changer, c'est le dogme de

la résurrection. Car, si les corps se décomposaient comme tu crois, chaque homme n'aurait pas un corps à lui; il en aurait plusieurs dans le cours de sa vie, et celui qu'il a eu disparaîtrait entièrement. Et le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne serait pas au ciel à la droite de son Père; il serait dispersé à l'heure qu'il est dans la création, et il se pourrait qu'il y eût dans l'eau, dans la mer, dans les fleuves, dans les bois, dans l'air, des parties du corps conçu dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit et auxquelles la divinité est jointe.

» J'omets ce que tu dis, d'après des témoins d g nes de foi, que ton impiété a révoltés, savoir que l'homme peut et doit mourir sans douleur, ce qui est absolument contraire à la sentence prononcée par Dieu, d'après laquelle l'homme doit souffrir. si'il ne souffrait pas en effet, c'est qu'il n'aurait pas péché, ce qui renverserait les dogmes essentiels de l'enfer, du purgatoire, du péché originel. Mais, comme, cette erreur, tu l'as soutenue moins

opiniâtrément que les autres, la très-sainte inquisition veut bien surseoir à te poursuivre de ce chef, te requérant, quant aux autres, de me suivre pour être constitué prisonnier dans les prisons du Saint-Office, afin qu'il soit procédé contre toi par rigoureux examen. »

PROSPERO, après un moment de silence général.

C'est à présent que je vois bien clairement que je suis vaincu.

BONACCORSO.

Prince, le peuple a défait ta souveraineté; mais il t'a fait homme libre. Ce moine ne peut rien contre toi. (Se tournant vers le moine.) Tout ce que tu as dit, moine, est nul et non avenu. La république de Milan repousse ton tribunal infâme. Ce sont tes pareils qui brûlèrent nos mères, nos grand'mères. Fils de patarins, nous te haïssons. Ose aller à Milan, si tu veux augmenter le nombre de ceux que vous appelez martyrs. A bas l'inquisition!

TOUS LES MILANAIS, ensemble.

A bas l'inquisition!

GONZALO.

Eh bien, monseigneur, vous le voyez. Caliban a encore une qualité de plus : il est anticlérical.

PROSPERO.

C'est vrai. (Après une minute d'hésitation.) Dans l'exil, je trouverai partout le moine. Ma foi, vive Caliban!

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIBAN, LE LÉGAT, GONZALO, LE PRIEUR DES CHARTREUX, ZITELLA, HOMMES DU PEUPLE.

Dans l'église de la Chartreuse de Pavie. Grande foule. Au loin, bruit de trompettes.

HOMME DU PEUPLE.

Qu'est-ce donc que ce tintamarre ?

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

C'est le nouveau duc de Milan, protecteur de l'abbaye, qui vient la visiter et y célébrer son joyeux avénement.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'était comme cela pour les anciens ducs légi-

times. Mais celui-ci... Comment l'Église peut-elle se réjouir de le voir? Et lui, il avait annoncé qu'il ne ressemblerait pas aux autres.

SECOND HOMME DU PEUPLE.

Allons donc! qu'est-ce que cela fait?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

On croit que le monde change, et c'est toujours la même chose.

SECOND HOMME DU PEUPLE.

Eh ! oui.

Le cortége entre. Le son des trompettes éclate sous les voûtes. On se dirige vers le chœur. Caliban s'assied sur un siége au-dessus duquel est écrit *Sedes ducis*. Les trompettes se taisent. L'orgue éclate comme une tempête. Caliban reçoit les hommages de l'assistance. L'orgue seule prie.

PRIÈRE DES ORGUES.

O Éternel, toi que rien n'attriste ni ne trouble, n'irrite ni ne console, être pur et saint, lumière cristalline qui traverses sans te souiller le monde des corps, et sers de base immuable à la mobilité

sans fin, nous te louons de tout notre souffle, nous te proclamons juste, parfait et bon. Ceux qui croient, ceux qui espèrent, ceux qui aiment, sont les seuls qui ne se trompent pas. Les apparences de ce monde sont vaines. Tu hais le mal, et c'est là son châtiment. Tu vois les pleurs de tes serviteurs, tu les comptes, et cela suffit; car il n'y a rien de réel que le sentiment que tu as des choses. Dans ton vaste sein, ô abîme, tout s'embrasse et se concilie. Tu es harmonie, joie, paix, raison, délices durant l'éternité. Heureux qui chante tes louanges dans la longueur des jours!

LE LÉGAT DU PAPE, s'approchant de Caliban.

Le père commun de tous les fidèles complimente paternellement Votre Altesse. Votre Altesse sait sûrement que la sainte Église romaine, toujours éprouvée durant les jours de sa milice, et en butte aux assauts de l'enfer, souffre beaucoup en ce moment des efforts très-pervers que font les Sarrasins de Lucera pour l'empêcher de chanter

en paix l'hymne du Seigneur. Cette divine épouse du Christ est à vos genoux et réclame le concours de votre glorieuse épée. Le premier devoir des princes est de défendre ce Saint-Siége apostolique contre la rage abominable de ses ennemis.

CALIBAN.

Oui. Le pape est prince. Je suis son protecteur naturel.

LE LÉGAT.

Et il y a dans vos États des ennemis de Dieu très-obstinés, qui blasphèment tous les jours, avec un incroyable excès d'audace, celui par qui règnent les rois.

L'orgue cesse. On entonne le chant *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur.*

Le premier devoir de ceux qui commandent est de venger l'honneur de celui par qui ils commandent.

CALIBAN.

Oui, j'espère que Dieu sera bon pour moi après tout ce que j'aurai fait pour lui.

LE CHŒUR.

Te æternum patrem omnis terra veneratur.

LE LÉGAT.

Parmi ces impies très-scélérats, il en est un plus coupable que les autres, et dont le châtiment sera une bien grande joie pour Dieu, pour ses anges et pour toutes les âmes saintes de l'Église militante et triomphante. C'est Prospero. Il est d'ailleurs l'ennemi mortel de Votre Altesse. C'est un homme dangereux, un adversaire de l'ordre établi. Permettez-nous de le mettre dans les prisons de l'inquisition. Il n'y pourra plus nuire. Dieu veut peut-être procurer le salut de son âme par l'affliction de son corps.

CALIBAN.

Ah! non. Taisez-vous. Ne me rappelez pas ces

souvenirs... Ce qui a été n'est plus. Je suis héritier des droits de Prospero; je dois le défendre. Prospero est mon protégé. Il faut qu'il travaille à son aise, avec ses philosophes et ses artistes, sous mon patronage. Ses travaux seront la gloire de mon règne. J'en aurai ma part. Je l'exploite; c'est la loi de ce monde.

Il aperçoit Gonzalo.

(A part.) Je ne peux gouverner qu'en ralliant autour de moi ceux qui ont la tradition du gouvernement. (Se tournant vers Gonzalo.) Seigneur Gonzalo, salut. Je vous nomme membre de mon conseil d'État.

LE CHŒUR.

Te prophetarum laudabilis numerus.

GONZALO.

Monseigneur, j'ai conseillé toute ma vie; je mourrai en conseillant. Je remercie Votre Altesse. (A part.) Ce diable d'homme me renverse. Pour juger, il faut attendre. Ces sortes de choses peuvent aller longtemps avant de devenir insupportables.

LE CHŒUR.

Te martyrum candidatus laudat exercitus.

TRINCULO, caché dans un coin.

Tout le monde se case. Ciel ! quelle sottise j'ai faite ! Voilà Caliban, que j'ai berné, devenu tout-puissant. Désormais il ne faut plus berner personne ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Partons. Mon état a cela de bon que la matière première ne manque jamais. Je trouverai du service ailleurs.

ZITELLA.

Comme je vais bien danser sous le règne de ce délicieux Caliban !

LE CHŒUR.

Judex crederis esse venturus.

Réflexions du PRIEUR DES CHARTREUX, assis dans sa stalle et récitant son bréviaire.

Le monde, que j'ai bien fait de quitter, est une illusion éternelle, une comédie composée d'actes sans fin. Ce qui vient d'arriver prouve ce que j'avais entrevu et ce que personne ne voulait croire :

c'est que Caliban était susceptible de faire des progrès. Oui, toute civilisation est l'œuvre des aristocrates. C'est l'aristocratie qui a créé le langage grammatical (que de coups de bâton il a fallu pour rendre la grammaire obligatoire!), les lois, la morale, la raison. C'est elle qui a discipliné les races inférieures, soit en les assujettissant aux traitements les plus durs, soit en les terrorisant par des croyances superstitieuses. Les races inférieures, comme le nègre émancipé, montrent d'abord une monstrueuse ingratitude envers leurs civilisateurs. Quand elles réussissent à secouer leur joug, elles les traitent de tyrans, d'exploiteurs, d'imposteurs. Les conservateurs étroits rêvent des tentatives pour ressaisir le pouvoir qui leur a échappé. Les hommes plus éclairés acceptent le nouveau régime, sans se réserver autre chose que le droit de quelques plaisanteries sans conséquence.

Au fond, l'éternelle raison se fait jourpar les moyens les plus opposés en apparence. Le budget

de Caliban vaudra peut-être mieux pour des gens d'esprit que le budget de Mécène. Bien peigné, bien lavé, Caliban deviendra fort présentable. Il y aura peut-être un jour des médailles *A Caliban, protecteur des sciences, des lettres et des arts.* Prospero peut vivre, au moins quelque temps, sous un pareil régime, et il a même chance d'en ressaisir la direction. Il faut pour cela de la prudence; car la démocratie est jalouse et soupçonneuse. Mais, en étant modeste et en cachant son jeu, on fait bien des choses. Quant à l'extrême délicatesse des âmes tendres, mues par un sentiment personnel de fidélité, elle n'a plus guère de place dans un tel état du monde. Ces âmes-là n'ont plus qu'à mourir. « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité, » disait un grand pape. On peut toujours aimer la justice; mais haïr l'iniquité !... c'est plus facile à dire qu'à faire. Où est l'iniquité ? Les meilleurs esprits s'exténuent à la trouver et, en définitive, sont fort embarrassés.

Le cortége se retire au bruit des trompettes.

SCÈNE II.

Dans le cabinet de Prospero.

PROSPERO, ARIEL, GONZALO.

GONZALO, entrant.

La cérémonie s'achève. Votre Altesse a bien fait de céder sur les points auxquels elle tient le moins, et, pour sauver l'essentiel, de salir un peu le bord de son manteau. Je ne vois plus ici qu'Ariel qui s'obstine à rester dans son bleu céleste.

Une sorte de mélodie expirante se fait entendre, comme un bruit lointain qui meurt. On distingue dans la mélodie ces mots : *Prius mori quam fœdari,* prononcés par une voix de femme, sur un mode touchant et doux. C'est Ariel qui s'évanouit.

PROSPERO.

Ariel, cher Ariel, reviens à toi. Pour le coup, tu vas être libre. La liberté, que je t'ai tant de fois promise, la voilà.

ARIEL.

C'est ma mort que tu veux dire, mon maître. *Prius mori quam fœdari.* Il n'est pas dans ma nature de concevoir le bien de deux manières. Déjà l'air a repris en moi ce qui lui appartenait. L'éther léger qui se combinait avec lui aspire à monter et à s'unir chastement au froid absolu de l'espace. D'autres parties iront se perdre dans la chevelure des algues, qui se mirent au fond de l'azur profond des flots. Tantôt dans l'infini, tantôt sur le sommet des monts, tantôt au fond des baies solitaires, je serai l'esprit intermittent de la nature. Je serai l'azur de la mer, la vie de la plante, le parfum de la fleur, la neige bleue des glaciers. Je ferai mon deuil de ne plus participer à la vie des hommes. Cette vie est forte, mais impure. Il me faut de plus chastes baisers. Tout idéaliste sera mon amant; toute âme pure sera ma sœur; je serai la neige vierge du sein des jeunes filles, le blond de leurs tresses de cheveux. Je fleurirai

avec la rose; je serai vert avec le myrte, odorant avec l'œillet, pâle avec l'olivier. Adieu, mon maître, souviens-toi de ton petit Ariel.

Ariel disparaît et s'exhale en une harmonie fine, juste et pure. Prospero tombe anéanti.

FIN.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cᵉ, rue St-Benoît. [2151]



L'ISLAMISME ET LA SCIENCE

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac

L'ISLAMISME

ET

LA SCIENCE

CONFÉRENCE

FAITE A LA SORBONNE LE 29 MARS 1883

PAR

ERNEST RENAN

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1883



L'ISLAMISME ET LA SCIENCE

Mesdames et Messieurs,

J'ai déjà tant de fois fait l'épreuve de l'attention bienveillante de cet auditoire que j'ai osé choisir, pour le traiter aujourd'hui devant vous, un sujet des plus subtils, rempli de ces distinctions délicates où il faut entrer résolument quand on veut faire sortir l'histoire du domaine des à peu près. Ce qui cause presque toujours les malentendus en histoire, c'est le manque de précision dans l'emploi des mots qui désignent les nations et les races. On parle des Grecs, des Romains, des Arabes comme si ces mots désignaient des groupes humains toujours identiques à eux-mêmes, sans tenir compte des changements produits par les conquêtes militaires, religieuses, linguistiques, par la mode et les grands courants de toutes sortes qui traversent

l'histoire de l'humanité. La réalité ne se gouverne pas selon des catégories aussi simples. Nous autres Français, par exemple, nous sommes Romains par la langue, Grecs par la civilisation, Juifs par la religion. Le fait de la race, capital à l'origine, va toujours perdant de son importance à mesure que les grands faits universels qui s'appellent civilisation grecque, conquête romaine, conquête germanique, christianisme, islamisme, renaissance, philosophie, révolution, passent comme des rouleaux broyeurs sur les primitives variétés de la famille humaine et les forcent à se confondre en masses plus ou moins homogènes. Je voudrais essayer de débrouiller avec vous une des plus fortes confusions d'idées que l'on commette dans cet ordre, je veux parler de l'équivoque contenue dans ces mots : science arabe, philosophie arabe, art arabe, science musulmane, civilisation musulmane. Des idées vagues qu'on se fait sur ce point résultent beaucoup de faux jugements et même des erreurs pratiques quelquefois assez graves.

Toute personne un peu instruite des choses de notre temps voit clairement l'infériorité actuelle des pays musulmans, la décadence des États gouvernés par l'islam, la nullité intellectuelle des races qui tiennent uniquement de cette religion leur culture et leur éducation. Tous ceux qui ont été en Orient ou en Afrique sont frappés de ce qu'a de fatalement borné l'esprit d'un vrai croyant, de cette espèce de cercle de fer qui entoure sa tête, la rend absolument

fermée à la science, incapable de rien apprendre ni de s'ouvrir à aucune idée nouvelle. A partir de son initiation religieuse, vers l'âge de dix ou douze ans, l'enfant musulman, jusque-là quelquefois assez éveillé, devient tout à coup fanatique, plein d'une sotte fierté de posséder ce qu'il croit la vérité absolue, heureux comme d'un privilège de ce qui fait son infériorité. Ce fol orgueil est le vice radical du musulman. L'apparente simplicité de son culte lui inspire un mépris peu justifié pour les autres religions. Persuadé que Dieu donne la fortune et le pouvoir à qui bon lui semble, sans tenir compte de l'instruction ni du mérite personnel, le musulman a le plus profond mépris pour l'instruction, pour la science, pour tout ce qui constitue l'esprit européen. Ce pli inculqué par la foi musulmane est si fort que toutes les différences de race et de nationalité disparaissent par le fait de la conversion à l'islam. Le Berber, le Soudanien, le Circassien, l'Afghan, le Malais, l'Égyptien, le Nubien, devenus musulmans, ne sont plus des Berbers, des Soudaniens, des Égyptiens, etc.; ce sont des musulmans La Perse seule fait ici exception; elle a su garder son génie propre; car la Perse a su prendre dans l'islam une place à part; elle est au fond bien plus chiite que musulmane.

Pour atténuer les fâcheuses inductions qu'on est porté à tirer de ce fait si général, contre l'islam, beaucoup de personnes font remarquer que cette décadence, après tout, peut n'être qu'un fait transitoire. Pour se

rassurer sur l'avenir, elles font appel au passé. Cette civilisation musulmane, maintenant si abaissée, a été autrefois très brillante. Elle a eu des savants, des philosophes. Elle a été, pendant des siècles, la maîtresse de l'Occident chrétien. Pourquoi ce qui a été ne serait-il pas encore? Voilà le point précis sur lequel je voudrais faire porter le débat. Y a-t-il eu réellement une science musulmane, ou du moins une science admise par l'islam, tolérée par l'islam?

Il y a dans les faits qu'on allègue une très réelle part de vérité. Oui ; de l'an 775 à peu près, jusque vers le milieu du treizième siècle, c'est-à-dire pendant 500 ans environ, il y a eu dans les pays musulmans des savants, des penseurs très distingués. On peut même dire que, pendant ce temps, le monde musulman a été supérieur, pour la culture intellectuelle, au monde chrétien. Mais il importe de bien analyser ce fait pour n'en pas tirer des conséquences erronées. Il importe de suivre siècle par siècle l'histoire de la civilisation en Orient pour faire la part des éléments divers qui ont amené cette supériorité momentanée, laquelle s'est bientôt changée en une infériorité tout à fait caractérisée.

Rien de plus étranger à tout ce qui peut s'appeler philosophie ou science que le premier siècle de l'islam. Résultat d'une lutte religieuse qui durait depuis plusieurs siècles et tenait la conscience de l'Arabie en suspens entre les diverses formes du monothéisme sémitique, l'islam est à mille lieues de tout ce qui

peut s'appeler rationalisme ou science. Les cavaliers arabes qui s'y rattachèrent comme à un prétexte pour conquérir et piller furent, à leur heure, les premiers guerriers du monde; mais c'étaient assurément les moins philosophes des hommes. Un écrivain oriental du treizième siècle, Aboulfaradj, traçant le caractère du peuple arabe, s'exprime ainsi: « La science de ce peuple, celle dont il se faisait gloire, était la science de la langue, la connaissance de ses idiotismes, la texture des vers, l'habile composition de la prose... Quant à la philosophie, Dieu ne lui en avait rien appris, et ne l'y avait pas rendu propre. » Rien de plus vrai. L'Arabe nomade, le plus littéraire des hommes, est de tous les hommes le moins mystique, le moins porté à la méditation. L'Arabe religieux se contente, pour l'explication des choses, d'un Dieu créateur, gouvernant le monde directement et se révélant à l'homme par des prophètes successifs. Aussi, tant que l'islam fut entre les mains de la race arabe, c'est-à-dire sous les quatre premiers califes et sous les Omeyyades, ne se produisit-il dans son sein aucun mouvement intellectuel d'un caractère profane. Omar n'a pas brûlé, comme on le répète souvent, la bibliothèque d'Alexandrie; cette bibliothèque, de son temps, avait à peu près disparu; mais le principe qu'il a fait triompher dans le monde était bien en réalité destructeur de la recherche savante et du travail varié de l'esprit.

Tout fut changé, quand, vers l'an 750, la Perse prit

le dessus et fit triompher la dynastie des enfants d'Abbas sur celle des Beni-Omeyya. Le centre de l'islam se trouva transporté dans la région du Tigre et de l'Euphrate. Or, ce pays était plein encore des traces d'une des plus brillantes civilisations que l'Orient ait connues, celle des Perses Sassanides, qui avait été portée à son comble sous le règne de Chosroès Nouschirvan. L'art et l'industrie florissaient en ces pays depuis des siècles. Chosroès y ajouta l'activité intellectuelle. La philosophie, chassée de Constantinople, vint se réfugier en Perse; Chosroès fit traduire les livres de l'Inde. Les chrétiens nestoriens, qui formaient l'élément le plus considérable de la population, étaient versés dans la science et la philosophie grecques; la médecine était tout entière entre leurs mains ; leurs évêques étaient des logiciens, des géomètres. Dans les épopées persanes, dont la couleur locale est empruntée aux temps sassanides, quand Roustem veut construire un pont, il fait venir un *djathalik* (*catholicos*, nom des patriarches ou évêques nestoriens) en guise d'ingénieur.

Le terrible coup de vent de l'islam arrêta net, pendant une centaine d'années, tout ce beau développement iranien. Mais l'avènement des Abbasides sembla une résurrection de l'éclat des Chosroès. La révolution qui porta cette dynastie au trône fut faite par des troupes persanes, ayant des chefs persans. Ses fondateurs, Aboul-Abbas et surtout Mansour, sont toujours entourés de Persans. Ce sont en quelque sorte des Sas-

sanides ressuscités ; les conseillers intimes, les précepteurs des princes, les premiers ministres sont les Barmékides, famille de l'ancienne Perse, très éclairée, restée fidèle au culte national, au parsisme, et qui ne se convertit à l'islam que tard et sans conviction. Les nestoriens entourèrent bientôt ces califes peu croyants et devinrent, par une sorte de privilège exclusif, leurs premiers médecins. Une ville qui a eu dans l'histoire de l'esprit humain un rôle tout à fait à part, la ville de Harran, était restée païenne et avait gardé toute la tradition scientifique de l'antiquité grecque ; elle fournit à la nouvelle école un contingent considérable de savants étrangers aux religions révélées, surtout d'habiles astronomes.

Bagdad s'éleva comme la capitale de cette Perse renaissante. La langue de la conquête, l'arabe, ne put être supplantée, non plus que la religion tout à fait reniée ; mais l'esprit de cette nouvelle civilisation fut essentiellement mixte. Les Parsis, les chrétiens, l'emportèrent ; l'administration, la police en particulier, fut entre les mains des chrétiens. Tous ces brillants califes, contemporains de nos Carlovingiens, Mansour, Haroun al-Raschid, Mamoun sont à peine musulmans. Ils pratiquent extérieurement la religion dont ils sont les chefs, les papes, si l'on peut s'exprimer ainsi ; mais leur esprit est ailleurs. Ils sont curieux de toute chose, surtout des choses exotiques et païennes ; ils interrogent l'Inde, la vieille Perse, la Grèce surtout. Parfois, il est vrai, les piétistes mu-

sulmans amènent à la cour d'étranges réactions ; le calife, à certains moments, se fait dévot et sacrifie ses amis infidèles ou libres penseurs ; puis le souffle de l'indépendance reprend le dessus ; alors le calife rappelle ses savants et ses compagnons de plaisir, et la libre vie recommence, au grand scandale des musulmans puritains.

Telle est l'explication de cette curieuse et attachante civilisation de Bagdad, dont les fables des *Mille et une Nuits* ont fixé les traits dans toutes les imaginations; mélange bizarre de rigorisme officiel et de secret relâchement, âge de jeunesse et d'inconséquence, où les arts sérieux et les arts de la vie joyeuse fleurissent grâce à la protection des chefs mal pensants d'une religion fanatique ; où le libertin, bien que toujours sous la menace des plus cruels châtiments, était flatté, recherché à la cour. Sous le règne de ces califes, parfois tolérants, parfois persécuteurs à regret, la libre pensée se développa ; les *motecallemîn* ou « disputeurs » tenaient des séances où toutes les religions étaient examinées d'après la raison. Nous avons en quelque sorte le compte rendu d'une de ces séances fait par un dévot. Permettez-moi de vous le lire, tel que M. Dozy l'a traduit.

Un docteur de Kairoan demande à un pieux théologien espagnol, qui avait fait le voyage de Bagdad, si, pendant son séjour dans cette ville, il avait assisté aux séances des *motecallemîn*. « J'y ai assisté deux fois, répond l'Espagnol, mais je me suis bien gardé

d'y retourner. — Et pourquoi ? lui demanda son interlocuteur. — Vous allez en juger, répondit le voyageur. A la première séance à laquelle j'assistai, se trouvaient non seulement des musulmans de toute sorte, orthodoxes et hétérodoxes, mais aussi des mécréants, des guèbres, des matérialistes, des athées, des juifs, des chrétiens ; bref, il y avait des incrédules de toute espèce. Chaque secte avait son chef, chargé de défendre les opinions qu'elle professait, et, chaque fois qu'un de ces chefs entrait dans la salle, tous se levaient en signe de respect, et personne ne reprenait sa place avant que ce chef se fût assis. La salle fut bientôt comble, et, lorsqu'on se vit au complet, un des incrédules prit la parole : « Nous » sommes réunis pour raisonner, dit-il. Vous » connaissez tous les conditions. Vous autres, musul» mans, vous ne nous alléguerez pas des raisons » tirées de votre livre ou fondées sur l'autorité de » votre prophète ; car nous ne croyons ni à l'un ni à » l'autre. Chacun doit se borner à des arguments » tirés de la raison. » Tous applaudirent à ces paroles. Vous comprenez, ajoute l'Espagnol, qu'après avoir entendu de telles choses, je ne retournai plus dans cette assemblée. On me proposa d'en visiter une autre ; mais c'était le même scandale. »

Un véritable mouvement philosophique et scientifique fut la conséquence de ce ralentissement momentané de la rigueur orthodoxe. Les médecins syriens chrétiens, continuateurs des dernières écoles

grecques, étaient fort versés dans la philosophie péripatéticienne, dans les mathématiques, dans la médecine, l'astronomie. Les califes les employèrent à traduire en arabe l'encyclopédie d'Aristote, Euclide, Galien, Ptolémée, en un mot tout l'ensemble de la science grecque tel qu'on le possédait alors. Des esprits actifs, tels qu'Alkindi, commencèrent à spéculer sur les problèmes éternels que l'homme se pose sans pouvoir les résoudre. On les appela *filsouf* *(philosophos)*, et dès lors ce mot exotique fut pris en mauvaise part comme désignant quelque chose d'étranger à l'islam. *Filsouf* devint chez les musulmans une appellation redoutable, entraînant souvent la mort ou la persécution, comme *zendik* et plus tard *farmaçoun* (franc-maçon). C'était, il faut l'avouer, le rationalisme le plus complet qui se produisait au sein de l'islam. Une sorte de société philosophique, qui s'appelait les *Ikhwan es-safa*, « les frères de la sincérité, » se mit à publier une encyclopédie philosophique, remarquable par la sagesse et l'élévation des idées. Deux très grands hommes, Alfarabi et Avicenne, se placent bientôt au rang des penseurs les plus complets qui aient existé. L'astronomie et l'algèbre prennent, en Perse surtout, de remarquables développements. La chimie poursuit son long travail souterrain, qui se révèle au dehors par d'étonnants résultats, tels que la distillation, peut-être la poudre. L'Espagne musulmane se met à ces études à la suite de l'Orient ; les juifs y apportent une collaboration active. Ibn-Badja,

Ibn-Tofaïl, Averroès élèvent la pensée philosophique, au douzième siècle, à des hauteurs où, depuis l'antiquité, on ne l'avait point vue portée.

Tel est ce grand ensemble philosophique, que l'on a coutume d'appeler arabe, parce qu'il est écrit en arabe, mais qui est en réalité gréco-sassanide. Il serait plus exact de dire grec; car l'élément vraiment fécond de tout cela venait de la Grèce. On valait, dans ces temps d'abaissement, en proportion de ce qu'on savait de la vieille Grèce. La Grèce était la source unique du savoir et de la droite pensée. La supériorité de la Syrie et de Bagdad sur l'Occident latin venait uniquement de ce qu'on y touchait de bien plus près la tradition grecque. Il était plus facile d'avoir un Euclide, un Ptolémée, un Aristote à Harran, à Bagdad qu'à Paris. Ah ! si les Byzantins avaient voulu être gardiens moins jaloux des trésors qu'à ce moment ils ne lisaient guère ; si, dès le huitième ou le neuvième siècle, il y avait eu des Bessarion et des Lascaris ! On n'aurait pas eu besoin de ce détour étrange qui fit que la science grecque nous arriva au douzième siècle, en passant par la Syrie, par Bagdad, par Cordoue, par Tolède. Mais cette espèce de providence secrète qui fait que, quand le flambeau de l'esprit humain va s'éteindre entre les mains d'un peuple, un autre se trouve là pour le relever et le rallumer, donna une valeur de premier ordre à l'œuvre, sans cela obscure, de ces pauvres Syriens, de ces *filsouf* persécutés, de ces Harraniens que leur incrédulité

mettait au ban de l'humanité d'alors. Ce fut par ces traductions arabes des ouvrages de science et de philosophie grecque que l'Europe reçut le ferment de tradition antique nécessaire à l'éclosion de son génie.

En effet, pendant qu'Averroès, le dernier philosophe arabe, mourait à Maroc, dans la tristesse et l'abandon, notre Occident était en plein éveil. Abélard a déjà poussé le cri du rationalisme renaissant. L'Europe a trouvé son génie et commence cette évolution extraordinaire, dont le dernier terme sera la complète émancipation de l'esprit humain. Ici, sur la montagne Sainte-Geneviève, se créait un *sensorium* nouveau pour le travail de l'esprit. Ce qui manquait, c'étaient les livres, les sources pures de l'antiquité. Il semble au premier coup d'œil qu'il eût été plus naturel d'aller les demander aux bibliothèques de Constantinople, où se trouvaient les originaux, qu'à des traductions souvent médiocres en une langue qui se prêtait peu à rendre la pensée grecque. Mais les discussions religieuses avaient créé entre le monde latin et le monde grec une déplorable antipathie; la funeste croisade de 1204 ne fit que l'exaspérer. Et puis, nous n'avions pas d'hellénistes; il fallait encore attendre trois cents ans pour que nous eussions un Lefèvre d'Étaples, un Budé.

A défaut de la vraie philosophie grecque authentique, qui était dans les bibliothèques byzantines, on alla donc chercher en Espagne une science grecque mal

traduite et frelatée. Je ne parlerai pas de Gerbert, dont les voyages parmi les musulmans sont chose fort douteuse; mais, dès le onzième siècle, Constantin l'Africain est supérieur en connaissances à son temps et à son pays, parce qu'il a reçu une éducation musulmane. De 1130 à 1150, un collège actif de traducteurs, établi à Tolède sous le patronage de l'archevêque Raymond, fait passer en latin les ouvrages les plus importants de la science arabe. Dès les premières années du treizième siècle, l'Aristote arabe fait dans l'Université de Paris son entrée triomphante. L'Occident a secoué son infériorité de quatre ou cinq cents ans. Jusqu'ici l'Europe a été scientifiquement tributaire des musulmans. Vers le milieu du treizième siècle, la balance est incertaine encore. A partir de 1275 à peu près, deux mouvements apparaissent avec évidence : d'une part, les pays musulmans s'abîment dans la plus triste décadence intellectuelle; de l'autre, l'Europe occidentale entre résolument pour son compte dans cette grande voie de la recherche scientifique de la vérité, courbe immense dont l'amplitude ne peut pas encore être mesurée.

Malheur à qui devient inutile au progrès humain! Il est supprimé presque aussitôt. Quand la science dite arabe a inoculé son germe de vie à l'Occident latin, elle disparaît. Pendant qu'Averroès arrive dans les écoles latines à une célébrité presque égale à celle d'Aristote, il est oublié chez ses coreligionnaires. Passé l'an 1200 à peu près, il n'y a plus un seul phi-

losophe arabe de renom. La philosophie avait toujours été persécutée au sein de l'islam, mais d'une façon qui n'avait pas réussi à la supprimer. A partir de 1200, la réaction théologique l'emporte tout à fait. La philosophie est abolie dans les pays musulmans. Les historiens et les polygraphes n'en parlent que comme d'un souvenir, et d'un mauvais souvenir. Les manuscrits philosophiques sont détruits et deviennent rares. L'astronomie n'est tolérée que pour la partie qui sert à déterminer la direction de la prière. Bientôt la race turque prendra l'hégémonie de l'islam, et fera prévaloir partout son manque total d'esprit philosophique et scientifique. A partir de ce moment, à quelques rares exceptions près, comme Ibn-Khaldoun, l'islam ne comptera plus aucun esprit large; il a tué la science et la philosophie dans son sein.

Je n'ai point cherché, Messieurs, à diminuer le rôle de cette grande science dite arabe qui marque une étape si importante dans l'histoire de l'esprit humain. On en a exagéré l'originalité sur quelques points, notamment en ce qui touche l'astronomie; il ne faut pas verser dans l'autre excès, en la dépréciant outre mesure. Entre la disparition de la civilisation antique, au sixième siècle, et la naissance du génie européen au douzième et au treizième, il y a eu ce qu'on peut appeler la période arabe, durant laquelle la tradition de l'esprit humain s'est faite par les régions conquises à l'islam. Cette science dite arabe, qu'a-t-elle d'arabe en réalité? La langue, rien que la langue. La conquête

musulmane avait porté la langue de l'Hedjaz jusqu'au bout du monde. Il arriva pour l'arabe ce qui est arrivé pour le latin, lequel est devenu, en Occident, l'expression de sentiments et de pensées qui n'avaient rien à faire avec le vieux Latium. Averroès, Avicenne, Albaténi sont des Arabes, comme Albert le Grand, Roger Bacon, François Bacon, Spinoza sont des Latins. Il y a un aussi grand malentendu à mettre la science et la philosophie arabes au compte de l'Arabie qu'à mettre toute la littérature chrétienne latine, tous les scolastiques, toute la Renaissance, toute la science du seizième et en partie du dix-septième siècle au compte de la ville de Rome, parce que tout cela est écrit en latin. Ce qu'il y a de bien remarquable, en effet, c'est que, parmi les philosophes et les savants dits arabes, il n'y en a guère qu'un seul, Alkindi, qui soit d'origine arabe; tous les autres sont des Persans, des Transoxiens, des Espagnols, des gens de Bokhara, de Samarkande, de Cordoue, de Séville. Non seulement, ce ne sont pas des Arabes de sang; mais ils n'ont rien d'arabe d'esprit. Ils se servent de l'arabe; mais ils en sont gênés, comme les penseurs du moyen âge sont gênés par le latin et le brisent à leur usage. L'arabe, qui se prête si bien à la poésie et à une certaine éloquence, est un instrument fort incommode pour la métaphysique. Les philosophes et les savants arabes sont en général d'assez mauvais écrivains.

Cette science n'est pas arabe. Est-elle du moins musulmane? L'islamisme a-t-il offert à ces recherches ra-

tionnnelles quelque secours tutélaire ? Oh ! en aucune façon ! Ce beau mouvement d'études est tout entier l'œuvre de parsis, de chrétiens, de juifs, de harraniens, d'ismaéliens, de musulmans intérieurement révoltés contre leur propre religion. Il n'a recueilli des musulmans orthodoxes que des malédictions. Mamoun, celui des califes qui montra le plus de zèle pour l'introduction de la philosophie grecque, fut damné sans pitié par les théologiens ; les malheurs qui affligèrent son règne furent présentés comme des punitions de sa tolérance pour des doctrines étrangères à l'islam. Il n'était pas rare que, pour plaire à la multitude ameutée par les imans, on brûlât sur les places publiques, on jetât dans les puits et les citernes les livres de philosophie, d'astronomie. Ceux qui cultivaient ces études étaient appelés *zendiks* (mécréants) ; on les frappait dans les rues, on brûlait leurs maisons, et souvent l'autorité, pour complaire à la foule, les faisait mettre à mort.

L'islamisme, en réalité, a donc toujours persécuté la science et la philosophie. Il a fini par les étouffer. Seulement, il faut distinguer à cet égard deux périodes dans l'histoire de l'islam; l'une, depuis ses commencements jusqu'au douzième siècle, l'autre, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours. Dans la première période, l'islam, miné par les sectes et tempéré par une espèce de protestantisme (ce qu'on appelle le motazélisme), est bien moins organisé et moins fanatique qu'il ne l'a été dans le second âge, quand il est tombé entre les mains des races tartares et

berbères, races lourdes, brutales et sans esprit. L'islamisme offre cette particularité qu'il a obtenu de ses adeptes une foi toujours de plus en plus forte. Les premiers Arabes qui s'engagèrent dans le mouvement croyaient à peine en la mission du Prophète. Pendant deux ou trois siècles, l'incrédulité est à peine dissimulée. Puis vient le règne absolu du dogme, sans aucune séparation possible du spirituel et du temporel ; le règne avec coercition et châtiments corporels pour celui qui ne pratique pas ; un système, enfin, qui n'a guère été dépassé, en fait de vexations, que par l'Inquisition espagnole. La liberté n'est jamais plus profondément blessée que par une organisation sociale où le dogme règne et domine absolument la vie civile. Dans les temps modernes, nous n'avons vu que deux exemples d'un tel régime : d'une part, les États musulmans ; de l'autre, l'ancien État pontifical du temps du pouvoir temporel. Et il faut dire que la papauté temporelle n'a pesé que sur un bien petit pays, tandis que l'islamisme écrase de vastes portions de notre globe et y maintient l'idée la plus opposée au progrès : l'État fondé sur une prétendue révélation, le dogme gouvernant la société.

Les libéraux qui défendent l'islam ne le connaissent pas. L'islam, c'est l'union indiscernable du spirituel et du temporel, c'est le règne d'un dogme, c'est la chaîne la plus lourde que l'humanité ait jamais portée. Dans la première moitié du moyen âge, je le répète, l'islam a supporté la philosophie, parce qu'il n'a pas

pu l'empêcher ; il n'a pas pu l'empêcher, car il était sans cohésion, peu outillé pour la terreur. La police était entre les mains des chrétiens et occupée principalement à poursuivre les tentatives des Alides. Une foule de choses passaient à travers les mailles de ce filet assez lâche. Mais, quand l'islam a disposé de masses ardemment croyantes, il a tout étouffé. La terreur religieuse et l'hypocrisie ont été à l'ordre du jour. L'islam a été libéral quand il a été faible, et violent quand il a été fort. Ne lui faisons donc pas honneur de ce qu'il n'a pas pu empêcher. Faire honneur à l'islam de la philosophie et de la science qu'il n'a pas tout d'abord anéanties, c'est comme si l'on faisait honneur aux théologiens des découvertes de la science moderne. Ces découvertes se sont faites malgré les théologiens. La théologie occidentale n'a pas été moins persécutrice que celle de l'islamisme. Seulement, elle n'a pas réussi, elle n'a pas écrasé l'esprit moderne, comme l'islamisme a écrasé l'esprit des pays qu'il a conquis. Dans notre Occident, la persécution théologique n'a réussi qu'en un seul pays : c'est en Espagne. Là, un terrible système d'oppression a étouffé l'esprit scientifique. Hâtons-nous de le dire, ce noble pays prendra sa revanche. Dans les pays musulmans, il s'est passé ce qui serait arrivé en Europe si l'Inquisition, Philippe II et Pie V avaient réussi dans leur plan d'arrêter l'esprit humain. Franchement, j'ai beaucoup de peine à savoir gré aux gens du mal qu'ils n'ont pas pu faire. Non ; les religions ont leurs grandes et belles heures, quand elles

consolent et relèvent les parties faibles de notre pauvre humanité; mais il ne faut pas leur faire compliment de ce qui est né malgré elles, de ce qu'elles ont cherché à empêcher. On n'hérite pas des gens qu'on assassine; on ne doit point faire bénéficier les persécuteurs des choses qu'ils ont persécutées.

C'est pourtant là ce que l'on fait quand on attribue à l'influence de l'islam un mouvement qui s'est produit malgré l'islam, contre l'islam, et que l'islam, heureusement, n'a pas pu empêcher. Faire honneur à l'islam d'Avicenne, d'Avenzoar, d'Averroès, c'est comme si l'on faisait honneur au catholicisme de Galilée. La théologie a gêné Galilée; elle n'a pas été assez forte pour l'arrêter; ce n'est pas une raison pour qu'il faille lui en avoir une grande reconnaissance. Loin de moi des paroles d'amertume contre aucun des symboles dans lesquels la conscience humaine a cherché le repos au milieu des insolubles problèmes que lui présentent l'univers et sa destinée! L'islamisme a de belles parties comme religion; je ne suis jamais entré dans une mosquée sans une vive émotion, le dirai-je? sans un certain regret de n'être pas musulman. Mais, pour la raison humaine, l'islamisme n'a été que nuisible. Les esprits qu'il a fermés à la lumière y étaient déjà sans doute fermés par leurs propres bornes intérieures; mais il a persécuté la libre pensée, je ne dirai pas plus violemment que d'autres systèmes religieux, mais plus efficacement. Il a fait des pays qu'il a conquis un champ fermé à la culture rationnelle de l'esprit.

Ce qui distingue, en effet, essentiellement le musul man, c'est la haine de la science, c'est la persuasioı que la recherche est inutile, frivole, presque impie la science de la nature, parce qu'elle est une concur rence faite à Dieu; la science historique, parce que s'appliquant à des temps antérieurs à l'islam, ell pourrait raviver d'anciennes erreurs. Un des témoi gnages les plus curieux à cet égard est celui du cheil Rifaa, qui avait résidé plusieurs années à Paris comm aumônier de l'École égyptienne, et qui, après son retou en Égypte, fit un ouvrage plein des observations le plus curieuses sur la société française. Son idée fixe es que la science européenne, surtout par son princip de la permanence des lois de la nature, est d'un bou à l'autre une hérésie; et, il faut le dire, au point d vue de l'islam, il n'a pas tout à fait tort. Un dogm révélé est toujours opposé à la recherche libre, qui peu le contredire. Le résultat de la science est non pa d'expulser, mais d'éloigner toujours le divin, de l'éloi gner, dis-je, du monde des faits particuliers où l'oı croyait le voir. L'expérience fait reculer le surnature et restreint son domaine. Or le surnaturel est la bas de toute théologie. L'islam, en traitant la science comm son ennemie, n'est que conséquent; mais il est dange reux d'être trop conséquent. L'islam a réussi pour soı malheur. En tuant la science, il s'est tué lui-même et s'est condamné dans le monde à une complète infé riorité.

Quand on part de cette idée que la recherche es

une chose attentatoire aux droits de Dieu, on arrive inévitablement à la paresse d'esprit, au manque de précision, à l'incapacité d'être exact. *Allah aalam*, « Dieu sait mieux ce qui en est », est le dernier mot de toute discussion musulmane. Dans les premiers temps de son séjour à Mossoul, M. Layard désira, en esprit clair qu'il était, avoir quelques données sur la population de la ville, sur son commerce, ses traditions historiques. Il s'adressa au cadi, qui lui fit la réponse suivante, dont je dois la traduction à une personne amie :

« O mon illustre ami, ô joie des vivants!

» Ce que tu me demandes est à la fois inutile et nuisible. Bien que tous mes jours se soient écoulés dans ce pays, je n'ai jamais songé à en compter les maisons, ni à m'informer du nombre de leurs habitants. Et, quant à ce que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celui-là au fond de sa barque, en vérité, c'est là une chose qui ne me regarde nullement. Pour l'histoire antérieure de cette cité, Dieu seul la sait, et seul il pourrait dire de combien d'erreurs ses habitants se sont abreuvés avant la conquête de l'islamisme. Il serait dangereux à nous de vouloir les connaître.

» O mon ami, ô ma brebis, ne cherche pas à connaître ce qui ne te concerne pas. Tu es venu parmi nous et nous t'avons donné le salut de bienvenue; va-t'en en paix! A la vérité, toutes les paroles que tu m'as dites ne m'ont fait aucun mal; car celui oui parie

est un, et celui qui écoute est un autre. Selon la coutume des hommes de ta nation, tu as parcouru beaucoup de contrées jusqu'à ce que tu n'aies plus trouvé le bonheur nulle part. Nous (Dieu en soit béni !), nous sommes nés ici, et nous ne désirons point en partir.

» Écoute, ô mon fils, il n'y a point de sagesse égale à celle de croire en Dieu. Il a créé le monde; devons-nous tenter de l'égaler en cherchant à pénétrer les mystères de sa création? Vois cette étoile qui tourne là-haut autour de cette étoile; regarde cette autre étoile qui traîne une queue et qui met tant d'années à venir et tant d'années à s'éloigner; laisse-la, mon fils; celui dont les mains la formèrent saura bien la conduire et la diriger.

» Mais tu me diras peut-être : « O homme ! retire-toi, » car je suis plus savant que toi, et j'ai vu des choses » que tu ignores! » Si tu penses que ces choses t'ont rendu meilleur que je ne le suis, sois doublement le bienvenu; mais, moi, je bénis Dieu de ne pas chercher ce dont je n'ai pas besoin. Tu es instruit dans des choses qui ne m'intéressent pas, et ce que tu as vu, je le dédaigne. Une science plus vaste te créera-t-elle un second estomac, et tes yeux, qui vont furetant partout, te feront-ils trouver un paradis?

» O mon ami, si tu veux être heureux, écrie-toi : » Dieu seul est Dieu! » Ne fais point de mal, et alors tu ne craindras ni les hommes ni la mort, car ton heure viendra. »

Ce cadi est très philosophe à sa manière; mais voici la différence. Nous trouvons charmante la lettre du cadi, et lui, il trouverait ce que nous disons ici abominable. C'est pour une société, d'ailleurs, que les suites d'un pareil esprit sont funestes. Des deux conséquences qu'entraîne le manque d'esprit scientifique, la superstition ou le dogmatisme, la seconde est peut-être pire que la première. L'Orient n'est pas superstitieux; son grand mal, c'est le dogmatisme étroit, qui s'impose par la force de la société tout entière. Le but de l'humanité, ce n'est pas le repos dans une ignorance résignée; c'est la guerre implacable contre le faux, la lutte contre le mal.

La science est l'âme d'une société; car la science, c'est la raison. Elle crée la supériorité militaire et la supériorité industrielle. Elle créera un jour la supériorité sociale, je veux dire un état de société où la quantité de justice qui est compatible avec l'essence de l'univers sera procurée. La science met la force au service de la raison. Il y a en Asie des éléments de barbarie analogues à ceux qui ont formé les premières armées musulmanes et ces grands cyclones d'Attila, de Gengiskhan. Mais la science leur barre le chemin. Si Omar, si Gengiskhan avaient rencontré devant eux une bonne artillerie, ils n'eussent pas dépassé les limites de leur désert. Il ne faut pas s'arrêter à des aberrations momentanées. Que n'a-t-on pas dit, à l'origine, contre les armes à feu, lesquelles pourtant ont bien contribué à la victoire de la civilisation? Pour moi, j'ai la con-